DRAGON ROUGE : LA VERSION QUE VOUS NE VERRez JAMAIS !

MAD MOVIES

MAD MOVIES

E PLUS FORT DU CINEMA

PREVIEWS

DAREDEVIL

X-MEN 2

HULK

HARRY POTTER
ET LA CHAMBRE DES SECRETS

SÉQUESTRÉ, TORTURÉ, RÉVOQUÉ

007 VOIT ROUGE

MEURS UN AUTRE JOUR

SPIDER
CRONENBERG DANS L'ANTRE DE LA FOLIE

INSOMNIA
SÉRIE NOIRE POUR NUIT BLANCHE

INTERVIEW CARRIÈRE
HERSHELL GORDON LEWIS POUR L'AMOUR DU GORE

LE NOUVEAU CLASSIQUE DE L'HEROIC FANTASY
PAR LES CRÉATEURS DE "LA MOMIE"

PLUS DE 2H30 DE BONUS,
SON DIGITAL dts SOUND

THE ROCK

LE ROI SCORPION

EN VHS ET DVD VIDEO LE 27 NOVEMBRE

mcm
www.mcm.net

UNIVERSAL
Universal Pictures Vidéo

NRJ
HIT MUSIC only !*

© 2002 Universal Studios. Tous droits réservés. Distribué par Universal Pictures Video France. S.A. RCS B572 139 871.

LA DERNIÈRE SÉANCE

Le 28 juin 1956, au 39 boulevard de Strasbourg, dans le 10ème arrondissement à Paris, une salle de jeu où se trouvent d'anciennes machines à musique, ferme ses portes pour laisser place à une salle de cinéma que son propriétaire décide d'appeler Le Brady, en rapport avec le nom du passage qui se trouve juste en face, de l'autre côté de la chaussée. Le premier film à y être programmé est une comédie musicale avec Jack Lemmon, **Ma sœur est du tonnerre**. Mais très rapidement, ce cinéma, désormais mythique, se transforma en véritable temple du fantastique et du bis, où tous les amateurs du genre aimaient se retrouver pour découvrir ou redécouvrir de nombreuses perles rares, allant du classique au nanar en passant par l'inédit. Ainsi, on pouvait voir des films - à raison de deux pour le prix d'un billet à tarif réduit ! - tels que **La Terreur des zombies, Wang Yu contre la guillotine volante, Le Tueur de la pleine lune, Le Fils de Godzilla, Virus cannibale, Le Moulin des supplices, La Vallée de Gwangi, La Vie amoureuse de l'homme invisible, Les Rats de Manhattan, Héros d'apocalypse** ou encore **Le Crocodile de la mort** pour ne citer que ceux-là. En 1994, cette salle de quartier, qui compte 130 places et dont la façade, une toile peinte qui représente des squelettes accueillants, caractérise parfaitement les films qui y sont projetés, est rachetée par Jean-Pierre Mocky. *«Autrefois, avec François Truffaut, on faisait des kilomètres à pied pour aller voir des films fantastiques au Brady»* annonce avec nostalgie le réalisateur de **Litan**, qui agrandit le cinéma d'une seconde salle et diversifie sa programmation. Il est vrai que les amateurs purs et durs du Brady regrettaient ces derniers temps que leur salle préférée se soit transformée peu à peu en cinéma d'Art et Essai (statut auquel elle ne pouvait cependant pas prétendre étant donné qu'elle exploitait les copies des films en version française) et que des films d'auteur et les œuvres de Jean-Pierre Mocky, qui n'auraient autrement aucun droit de cité sur les écrans parisiens, côtoyaient désormais leurs séries B chéries. Malgré tout, il faut reconnaître que le Brady, le dernier cinéma de quartier de la capitale, mériterait aujourd'hui d'être classé monument historique. Pourtant, dans un courrier adressé au quotidien Le Monde le 14 octobre dernier, publié sous la forme d'un article intitulé «Requiem pour une salle de cinéma», Jean-Pierre Mocky lui-même annonçait amèrement la fermeture du Brady en attaquant les pouvoirs publics, muets à ses appels de détresse. *«Exsangue, incompris, oublié, le Brady rend son dernier soupir. Soupirent avec lui : Jean-Pierre Mocky, qui a sué sang et eau pour prolonger son existence, ses fidèles employés, ses fidèles spectateurs»*. Le réalisateur et exploitant, en difficulté financière pour maintenir son cinéma en vie, réclame alors une «aide de 30 000 francs mensuels» en adressant des courriers au CNC, au Ministère de la Culture et à la Mairie de Paris, mais aucun rendez-vous ne lui est accordé et la même subvention de 2287 euros (15 000 francs) par mois, insuffisante donc, est renouvelée. On aurait aimé vous soumettre une pétition, mais, à l'heure où vous lirez ces lignes, le Brady aura malheureusement rendu son âme. Il ne nous reste donc plus qu'à verser de chaudes larmes, et laisser le mot de la fin à son dernier propriétaire et défenseur : *«Le Brady va devenir un supermarché de cosmétiques. Le Kinopanorama va devenir un restaurant. La Scala est devenue le siège d'une secte. Bientôt, le cimetière des cinémas comptera d'autres tombes. Vive les puissants ! Vive les ministères ! Vive le Centre national de la cinématographie ! ET vive Paris !»*.

Damien Granger

MAD MOVIES

ATTENTION, nouveau numéro de téléphone : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634

Rédaction, Administration : 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger **Rédacteur en chef adjoint :** Rafik Djoumi **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas **Rédaction :** Cédric Delelée, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions :** David Argomand, Fathi Beddiar, Alexandre Bustillo, Yannick Dahan, Stéphane Derderian, Alexis Dupont-Larvet, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Julien Sévéon **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik **Photogravure :** Start Plus. **Impression :** Léonce Deprez - Z.I. de Ruitz 62 620 Barlin.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution**
Publicité : Marylène Tavares Tél. : 01 44 635 633 Fax : 01 44 635 634 **Abonnements et commandes d'anciens numéros :** DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Remerciements :** Yves Barast, Marie Anne Benardais, Gilles Boulenger, Florence de Bourgues, Daniel Bouteiller, Agence Cat's, Carole Chomand, Valéria Ciezar, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Blanche Aurore Duault, ED Distribution, Élysées Éditions Communication, L'Étrange Festival, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Laura Gouadain, Laurence Granec, Jérôme Jouneau, Christophe L., Anne Lara, Pascal Launay, Sébastien Lemonnier, Etienne Lerbret, Hugues Leroyer, Emilie Maison, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Karine Ménard, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Nathalie Proth, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Valérie Taillefer, Sabine Thellier, Aude Thomas, Uncut Movies, Jean-Pierre Vincent, Akinhola Wazi, Emmanuelle Zinggeler.
Directeur de la publication : Benjamin Cohen Editeur : **Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - 17 rue Rodier, 75009 Paris **RCS Paris :** B 394 412 928. **Principal actionnaire :** Fairway sarl. **Imprimé en France/Printed in France**
Une série limitée de Mad Movies n°147 est proposée avec le film Le Survivant d'un monde parallèle en DVD video.

SOMMAIRE 146

22 MEURS UN AUTRE JOUR

Le hors-série Mad Movies consacré à James Bond est aujourd'hui un collector recherché. Ses heureux propriétaires découpent chaque numéro où sont traités les derniers films de la série, pour les coudrent à la main dans leur bel objet. Vous êtes pas obligé d'en faire autant avec l'article du bad-guy Stéphane Rastapopassakis, ni avec les propos divers de Pierce Brosnan, Halle Berry et du rest du cast.

30 DAREDEVIL, X-MEN 2, HULK

La nuit tombée, Arnaud Bordas se transforme en Francœurdacier, le justicier masqué au monocle, champion de savate et défenseur de la veuve contre l'orphelin. Ce héros de la nuit, qui fait régner l'ordre à Ménilmontant, a accepté de nous expliquer en quoi ses descendants de la Marvel, aujourd'hui vedettes de cinéma, lui ont tout piqué. «Surtout le gros turc tout vert là» a-t-il précisé en se lissant les favoris.

36 HARRY POTTER & LA CHAMBRE DES SECRETS

Adaptation surprenante de fidélité («de littéralité» me précise Julien) **Harry Potter** avait rempli son pari et le tiroir-caisse de ses créanciers. Conçue à la même époque, cette suite directe s'annonce toutefois plus mouvementée. Yannick Dahan, rôliste patriarche et occasionnellement sale gosse, s'est persuadé que cette chambre des secrets allait réconcilier tout le monde avec le sorcier au sourire si doux...

40 SPIDER

Le père Dahan a de bien mauvaises nouvelles à vous annoncer. Après un **eXistenZ** de terrible mémoire, Cronenberg continue à s'emplâtrer, en cherchant à tout prix à plaire aux plus versatiles. David Argomand a rencontré l'auteur pour chercher à comprendre le sens de ses motivations. Mais le véritable regard du film est peut-être, cette fois, celui du chef-opérateur Peter Suschitzky. Entretien.

46 INSOMNIA

N'ayez crainte. Noos avons réellement apprécié le remake par Chris Nolan du film d'Erik Skjoldbjaerg. Si l'on rigole aussi peu discrètement, c'est que la tronche d'Al Pacino dans la dernière bobine nous a vraiment fait penser à celle de Stéphane en fin de bouclage. De son côté, Bertrand est allé, la tête dans le c..., cuisiner Nolan, talent montant qui ne nous a, pour l'heure, jamais déçu.

50 LA LÉGENDE DE LA FORÊT & AUTRES HISTOIRES COURTES

Bertrand Rougier s'est toujours imaginé être l'incarnation vivante d'Astroboy (bien qu'il nous fasse plus souvent penser au vieux Rigel de Goldorak). Dire qu'il aime Osamu Tezuka relève du doux euphémisme. Alors que la France honore enfin le père du manga sur une rétrospective cinématographique, nous, on se retrouve à devoir réduire un texte de 14 756 pages pour le faire tenir dans le magazine. Attention : événement en salles

54 JAY & BOB CONTRE-ATTAQUENT

À chacun ses dieux. Bertrand a son génie japonais, Stéphane Moïssakis a ses deux ploucs obsédés sexuels, fumeurs de oinj et pétomanes. On aimerait bien pouvoir se moquer de lui à peu de frais, mais le salopiot manie la réthorique avec une telle aisance qu'il parvient à caser le nouveau film de Kevin Smith dans une thématique qui résume à elle seule dix ans de cinéma. Il est fort ce Grec des fois !

56 DRAGON ROUGE

Ne perdez pas votre temps. Le film de Brett Ratner est aussi intéressant qu'une paire de chaussettes sales sur un trottoir. Préférez-lui la lecture du Pr Fathi Beddiar, qui a plongé dans ses archives pour en déterrer Le **Dragon rouge** que l'on ne verra jamais ; celui que William Fredkin tenta de monter des années durant, et qui se heurta à tout ce qu'Hollywood lui comptait comme ennemis. C'est dans Mad et c'est nulle part ailleurs.

58 CARRIÈRE : HERSCHELL GORDON LEWIS

L'inventeur officiel de la tripaille en fête et du boyau qui chante restera à jamais comme le Mr Gore des sixties. C'est oublier toutes les autres facéties coquines auxquelles s'est adonné ce joyeux filmeur, enfant terrible qui a accompagné par le geste la libération des mœurs, et qui continue, bon pied bon oeil, à faire suinter du steack en gros plan. Increvable le bonhomme.

65 MAD'GAZINE

Entre Raf qui passe 4 jours à éplucher du **LOTR**, Stef qui contredit point par point tous nos confrères, Yannick qui part en guerre contre CBS, Tranbert qui fustige les financiers qui s'en sont pris à **Cobra**, et Numa qui nous jette à la figure des poupées psychopathes, y'a comme de grosses flaques de sang sur les marges du madgaz' là...

96 FILM DÉCRYPTÉ : LA MARQUE DU DIABLE

Hommage à Gordon Lewis oblige, le décryptage du mois est une œuvre européenne qui lui doit pas mal. Entre damoiselles rebondies et tripaille féodale, le film de Michael Armstrong impose également un sadisme non feint qui lui valut une bien sale réputation en son temps. Tout en se flagellant et en déclamant des prières, Stéphane Derderian se souvient.

RUBRIQUES

3 Édito / **6** Courrier des lecteurs / **8** Notules lunaires
14 Notules asiatiques / **16** Le Seigneur des anneaux
18 Y'a un truc / **20** Dans les griffes du cinéphage /
22 Avis chiffrés / **23** Abonnement / **76** Mad DVD /
86 Anciens numéros / **88** Mad in France
92 Fantastic Guide / **98** Petites annonces

Daredevil

Harry Potter

Insomnia

Herschell Gordon Lewis

:: WELCOME TO AVALON

VHS, EDITION 2 DVD, ET DVD COLLECTOR

> > + DE 5H DE BONUS

:: LIVRET COLLECTOR
> MAD MOVIES, 32 PAGES
:: 3 MAKINGS OF
:: MASTERCLASS
:: DVD ROM
> SITE INTEGRAL DU FILM
:: INTERVIEWS
> M. OSHII & K. KAWAI
:: PHOTOS PLATEAU
:: IMAGES PREPARATOIRES
> DECORS, STORY BOARD...

EDITION DVD COLLECTOR
:: 2 DVD + BANDE ORIGINALE
+ OBJET COLLECTOR

Avalon

A MAMORU OSHII FILM

LOG IN : 6 NOVEMBRE 2002

Pour gagner des B.O.F. et des objets collector du film,
rejoignez sans tarder Ash, son héroine,
sur **www.avalon-lejeu.com**

© 2000 Mamoru Oshii and Avalon Project. All Rights Reserved

ALLOCINE · 13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE · des Films · OUI 102.3 FM · STUDIO CANAL

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

MINORITY REPORT, WINDTALKERS, SIGNES... VOS RÉACTIONS AUX FILMS SORTIS DANS LES SALLES SONT TOUJOURS AUSSI PASSIONNÉES. QUELQUES LETTRES EGALEMENT SUR NOTRE FORMULE OPTIONNELLE AVEC LE DVD. ON ATTEND BIEN SÛR DE PLUS NOMBREUX AVIS, ET VOS SUGGESTIONS. ALORS N'HÉSITEZ PAS À NOUS ÉCRIRE. EN ATTENDANT, TOUJOURS EN CE QUI CONCERNE NOTRE COLLECTION DVD, SACHEZ QUE, PARMI LES FILMS ANNONCÉS DANS NOTRE ÉDITO PRÉCÉDENT, VIENDRONT SE GLISSER QUELQUES SURPRISES DE TAILLE. ALLÉCHANT, NON ?

SOLITUDE

Avertissement : la fin de cette lettre contient une révélation qui peut choquer certains cinéphiles !
Alors comme ça, pendant que Fincher filme Jodie Foster dans un placard, que McTiernan se fait bousiller ses remakes et que les Wachowski font des suites à la chaîne, l'inventeur du blockbuster revient nous montrer ce qu'est un film burné et intelligent : **Minority Report** est le chef-d'œuvre fantasmé par les fans de SF et d'action, film de la renaissance déjà amorcé par le magnifique **A.I.**... Truffé de trouvailles, *« le meilleur film de Tom Cruise »* (slogan qu'aurait dû être sur l'affiche mais ça faisait 2 fois Tom Cruise en gros) est une grosse claque qui donne envie de tendre l'autre joue.
Seul bémol, qui confirme les dires de ce cher Djoumi : la perception du public, des commentaires accablants à la sortie de la salle, où beaucoup étaient venus voir **Mission : Impossible** croisé au **5ème élément**. Un grand moment de solitude.

Alexandre Amouriq (Villeurbanne)

Mais non Alex, t'es pas tout seul ! Sache qu'au sortir des projos de presse, on entend exactement les mêmes bêtises qu'à la sortie des salles, mais assenées cette fois avec aplomb, par des gens persuadés de savoir parfaitement de quoi ils causent. Crois-moi, on en viendrait souvent à regretter la supposée « naïveté » du public. En attendant, vive Steven ! Ici, on se passe déjà en boucle la bande annonce de **Catch Me If You Can**.

MAD DVD

Salut les Madmen,
Lecteur depuis 20 ans, vous venez de me faire une belle surprise. Un DVD avec le mag.
C'est naturel, diront certains, vu la vitesse à laquelle s'est propagé le support. Un mag de ciné accompagné d'un DVD fantastique, et inédit en plus ! Bien joué Messieurs...
Que des perles de série B en VF et VOST... La liste des films à venir serait presque sensationelle si les chefs-d'œuvre du fantastique n'existaient pas. Mais la cerise sur le gâteau, c'est le choix laissé au lecteur. En ce qui me concerne, ce choix est vite vu, au regard des futurs titres proposés. Merci de nous les avoir dénichés.
Bravo et longue vie.

Philippe Schneider (Paris)

Bravo à Mad Movies d'avoir sorti le mag avec DVD, encore une idée grandiose qui, je l'espère, va durer.
Un seul bémol : la surprise !
N'ayant pas été prévenu, j'ai acheté le mag simple et, une fois chez moi, après lecture de l'édito, j'ai couru retourner chercher mon exemplaire avec DVD. Ça me fait deux Mad du coup. Vous auriez pu prévenir les gars !

Francis Bauchet (Tourcoing)

Ah ben tiens ! Voilà un truc auquel on aurait pas pensé, le coup du mag acheté deux fois ! Du coup, après ta lettre, on s'est mis à espérer que tous les lecteurs fassent la même erreur, bon sang ! Sinon, pour ce qui est des titres de la collection, il n'est pas dit que nous nous en tiendrons uniquement à la série B, mais chut ! On veut pas spoiler !...

TOUS AUX MANIFS !

- Ça se remue du popotin à Nantes avec le cinéma d'art et essai Le Katorza qui propose, tous les samedis soirs, une séance alternative avec, pêle-mêle pour le mois de novembre : **L'Expérience** (voir encadré notules de ce numéro), **Videodrome**, **Full Time Killer**, **La Fiancée de Dracula** (en présence de Jean Rollin) et on en passe ! Bref, des avant-premières et des films rares : ça doit les changer de **L'Odeur de la papaye verte** ! Pour plus de renseignements, contactez Le Katorza, 3 rue de Corneille, 44000 Nantes, ou surfez sur http:/absurdescance.fr
- En sus du Tromatik Festival, qui a eu lieu du 31 octobre au 5 novembre, l'association Cinéalternative propose du 6 au 19 novembre prochain une série de films « Mad » : **Nosferatu** (le Murnau), **Le Cabinet du Dr Caligari**, **L'Attaque de la Moussaka Géante**, **Plan 9 From Outer Space**, **Action mutante**, **Toxic Avenger 4** (Yeah !!!!), **La Nuit des morts-vivants** (le Romero) et **Braindead** de Peter Jackson sont donc au programme. Pour plus de renseignements, contactez Cinéalternative au 01 43 38 23 26.

MESSAGER DU VENT

Bonjour Films Fous,
En réponse au « conflit » qui opposait Nunzio Cusmano à son amie : **Windtalkers** n'est pas un film de guerre. C'est un film sur l'espoir et le désespoir entre frères ennemis. C'est un film qui va jusqu'au bout pour nous montrer que ce que nous appelons « clichés » ne sont que les réalités que nous refusons de voir à l'écran. Ce n'est pas un film « manichéen » et « capitaliste », mais un film qui transforme les adversaires en une meute assoiffée de sang de prédateurs tacticiens, un film qui nous prouve que ceux qui parlent, qui souffrent et qui gagnent ne sont pas forcément plus civilisés et droits que leurs ennemis. Il n'y est pas question d'hommes ordinaires qui se transformeraient en héros mais de prétendus héros qui se découvrent n'être que de simples hommes, impuissants et mortels. C'est un film sur la barbarie de TOUS les hommes, la cruauté, la folie, le courage aveugle ou instinctif, le refus du sacrifice systématique, l'amitié sans lendemain. Un film sur l'être humain. Tout simplement...

Ben Corvis (La Valette)

*Une petite info à ajouter en ce qui concerne la lettre de Nunzio, et notamment sur les « stock-shots pourris de l'US Navy ». Car il nous semble que ces images sont extraites d'un documentaire particulier que l'on doit au cinéaste George Stevens (***Géant**, **L'Homme des vallées perdues**). *Tourné à titre personnel durant le conflit, avec une caméra 16mm couleur expérimentale, ce film a été découvert dans une pile au grenier par son fils George Stevens Jr, il y a une dizaine d'années. Ce long document, volontairement passé sous silence par l'auteur de son vivant, est étonnant tant il insiste sur l'humanité du conflit. George Stevens Jr est producteur (***La Ligne rouge**), *et on a du mal à*

RENDEZ-VOUS

Le Club Dracula vous convie à deux manifestations qui se tiendront au bar-restaurant Comte Dracula.
D'abord Le samedi 26 octobre, où se tiendra à partir de 18h une séance de dédicaces avec Agnès Pierron pour son livre *Les Nuits blanches du grand guignol*, publié aux éditions du Seuil.
Puis, le vendredi 1er novembre pour un concours de maquillage en partenariat avec le magasin Adam Montparnasse qui se déroulera de 14h30 à 17h.
Dix personnes seront sélectionnées pour maquiller leurs proches (ou autres...) en monstres sous l'œil attentif de Michel Soubeyrand et le gagnant recevra un kit de maquillage. Pas mal ! Ça se déroule donc au bar-restaurant Comte Dracula, 9 bis cours des petites écuries, m° Strasbourg St Denis, tél. : 01 47 70 97 85.
Pour tout renseignement supplémentaire, contacter Antoine Cervero au 01 58 64 38 67.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

COMÉDIE ! SOUFFLE SES 5 BOUGIES

La chaîne Comédie ! fête ses 5 ans en ce mois de novembre et nous propose ainsi deux soirées thématiques au bon mauvais goût, à base de pets foireux, le genre qui nous fait bien rigoler. La soirée spéciale Troma est programmée pour le 25 à 21 heures avec au menu **Cannibal ! The Musical** de Trey Parker (l'histoire de la seule personne accusée de cannibalisme aux États-Unis, traitée façon Broadway !) et **Stuck On You** de Lloyd Kaufman (Un couple en crise se retrouve face à l'archange Gabriel, qui leur montre l'évolution de couples célèbres tels que Adam et Ève ou Napoléon et Joséphine). Soit une comédie musicale complètement à la masse et un nudie paillard, signé par le patron de la sainte firme new-yorkaise. Le seconde soirée spéciale tourne autour du phénomène **South Park** et de ses créateurs,

Trey Parker et Matt Stone. À 21 heures, **Baseketball** de David Zucker ouvre le feu. Cette comédie inédite et particulièrement génialissime raconte l'histoire de deux crétins (Parker et Stone) ayant mis au point un jeu croisant les règles du base-ball et du basket. Tout va pour le mieux jusqu'à ce qu'ils se fassent enfler par de vilains promoteurs. Si l'idée de voir Ernest Borgnine se masser le torse en chantant « I'm too sexy for my shirt » ne vous fait pas peur, ce film est fait pour vous ! Suivent ensuite un double épisode de ***South Park*** et un docu nommé **Goin' Down to South Park** dans lequel les deux créateurs, du fond de leur jacuzzi, évoquent la création du fameux show télévisé. Bref… que du bonheur !

croire qu'il n'ai pas montré le film exceptionnel de son père au tout Hollywood. Ce qui expliquerait que **La Ligne rouge** *ou* **Windtalkers** *soient à ce point truffés des longs plans de visage contemplatifs qui composaient le cœur de ce doc…*

FOUINEUR

J'ai longtemps hésité avant de vous écrire, bien que je vous lise depuis une décennie. Ce que j'apprécie particulièrement dans le magazine, c'est la qualité de vos recherches sur le film, de l'élaboration de son scénario jusqu'au choix du réalisateur en passant par le casting et même le compositeur (l'éternel oublié du grand public). Je dois dire que je suis comme vous et que j'aime bien « fouiner ». Je donne raison à Rafik au sujet de **L'Attaque des clones**, et je souhaiterais en savoir plus sur le cas Gary Kurtz, ou encore Lawrence Kasdan qui s'est intéressé un temps, si mes souvenirs sont bons, à l'adaptation du *Seigneur des anneaux*.
J'ai également plusieurs questions à poser sur les manitous de la production, et savoir à qui appartiennent aujourd'hui les catalogues de la Cannon Group, Orion films, New World et bien sûr Carolco.
Enfin, étant amateur de musique de film, j'essaye de constituer une liste de scores rejetés et j'aimerais que vous la complétiez.
Enfin, pourriez-vous faire un dossier sur le cas Alan Smithee et lister les films qui portent son nom ?

Christophe (Lorraine)

Cher Chris,
Damien n'attends plus que tes donations généreuses pour publier son livre sur la Cannon de Menahem Golan et Yoram Globus. Son titre : Mémé et Yoyo, les yoghourts qui ont réinventé le cinéma ! Rafik espère bien entreprendre avec Oliver Stone son pamphlet sur l'histoire cachée du cinéma, intitulé : **On nous cache tout, on nous dit rien**.
Enfin, ta liste est très complète, et on n'y voit guère que quelques manquants : **Last Man Standing** *(Elmer Bernstein remplacé par Ry Cooder),* **Supernova** *(Burkhard Dallwitz remplacé par David C. Williams),* **L'Île aux pirates** *(David Arnold remplacé par John Debney),* **Les Ensorceleuses** *(Michael Nyman remplacé par Alan Silvestri), et le* **Gladiator** *de 1992 (Jerry Goldsmith remplacé par Brad Fiedel). Sinon, la musique de George Walton est bel et bien présente dans* **The Battle of Britain**.

SPOILER-MAN

J'ai beaucoup aimé **Signes**, mais toutefois relevé quelques défauts dont je souhaite vous faire part.
Je connaissais le sujet, et je n'ai donc pas été frustré, comme d'autres, par le traitement que le cinéaste a réservé aux aliens. J'y ai surtout vu une farouche volonté de se démarquer de l'ultra-militariste **Independence Day**. C'est pour cette raison que la scène finale de **Signes** m'a passablement désorienté. Pourquoi diable avoir pris le parti de montrer ce qui était jusqu'alors admirablement suggéré ?
J'y vois là un sacrifice d'auteur aux spectateurs bas de plafond, geste regrettable qui dénature l'essence de son œuvre.
Je pense aussi que le choix de Mel Gibson n'est pas du tout fondé. Acteur sanguin, au jeu basé sur l'impulsivité ou la colère, ce rôle de pasteur endeuillé ne lui sied pas une seconde. Je pense qu'Harrison Ford aurait été plus crédible.
Par ailleurs, je considère la scène finale comme une insulte à mon intelligence. Étrange, de la part d'un réalisateur qui aime à nous laisser nous questionner : pourquoi avoir imposé ce qui aurait pu être source de conjecture ?

Mehdy Seraiche (Montpellier)

PS : j'espère que vous allez parler de l'indispensable **Bowling for Columbine**.

Eh ben dis donc ! Tu ne laisses pas grand choix toi ! Ainsi Shyamalan aurait dû laisser le spectateur en plan, en le privant d'une nécessaire confrontation entre son héros et son dilemme intime symbolisé par l'alien… un peu frustrant tout de même.
Ainsi, il n'aurait pas dû conclure sur une image explicite de paix retrouvée.
Ainsi Mel Gibson n'a pas le droit de jouer des personnages non exubérants (t'as pas vu **Gallipoli** *toi !) et le nounours Harisson Ford aurait du être casté à sa place (t'as pas vu* **Apparences** *non plus !).*
Quant à Michael Moore, nous l'apprécions énormément mais nous ne pouvons traiter que les films qui rentrent dans la catégorie des « genres » du magazine (exemple : **Canadian Bacon**… *et encore).*

CONCOURS « 10 ANS DE FANTAS-TIC'ARTS EN 2003 IMAGES »

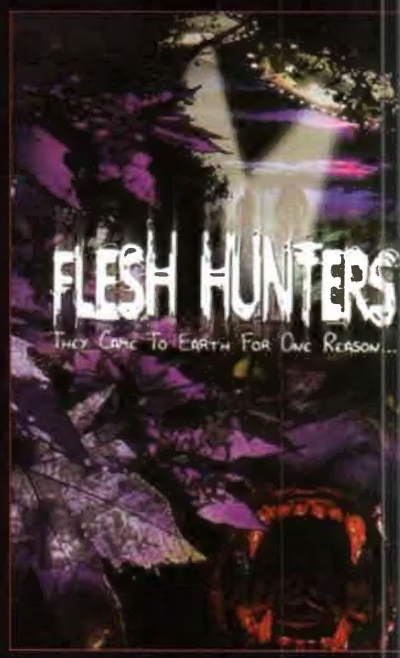
Oyez bonnes gens ! Gérardmer célèbre son 10e anniversaire ! Une décennie de neige ensanglantée, de tripes givrées et de monstres frigorifiés, ça se fête ! Pour l'occasion, le Festival du Film Fantastique organise, en partenariat avec le Conseil Régional de Lorraine, un concours dont l'objectif est la réalisation d'un film annonce d'1 minute et 23 secondes, soit 2003 images au total (à 24 images/seconde). Figure imposée : faire rimer Région Lorraine et mythologie du Fantastique. Le scénario retenu (story-boardé en format A3, c'est important) sera donc tourné puis projeté dans les cinoches de l'Est de la France. Date limite de réception des scripts : 28 novembre 2002. Allez zou ! On se dépêêêêêêche !!! Contact : Virginie d'Amecourt, le Public Système Cinéma, 40 rue Anatole France, 92594 Levallois-Perret, 01 41 34 23 33, e-mail : vdamecourt@le-public-systeme.fr

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Très régulièrement, Christophe Lambert déclare qu'il est temps pour lui d'entamer une nouvelle carrière et d'oublier toutes ces années perdues à enchaîner les séries B. Dernier avatar en date de cette louable ambition, **Citizen Jury**, réalisé par Larry Smith. Totophe y incarne un avocat mandaté par une émission de télévision pour défendre des accusés qui seront exécutés en direct si le public les déclare coupables. Le procès est animé par Martin McCoy, une star du petit écran qu'interprète Jerry Springer, le Philippe Gildas américain. Lorsque Lambert découvre que tout est truqué à des fins électorales, McCoy s'arrange pour le faire accuser de meurtre et l'envoie croupir en prison. Bien sûr, il va tout faire pour en sortir et faire triompher la justice. Moralité: Christophe, qui ne s'est toujours pas remis de **Fortress**, a dû lire un bouquin de John Grisham dans l'avion, ce qui ne l'empêche pas de préparer activement un cinquième **Highlander**, qui sera réalisé par Russell Mulcahy. Allez, tous en chœur: McLeod!!!

■ L'un des grands plaisirs dans le fait d'écrire cette rubrique est la lecture des flyers communiqués par les sociétés de productions: soit les résumés sont interminables et totalement incompréhensibles, soit ils sont très courts et tordants. Exemple: **Flesh Hunters**, réalisé par George Blumetti et Kay Cole pour Spectrum Films. Constatez vous-même: « *Ils sont venus sur Terre pour une raison (ça, c'est l'accroche). Perdus dans les bois et courant à en perdre haleine pour échapper à ce qu'ils ont découvert, c'est-à-dire une sauvage partie de chasse extraterrestre, un groupe de victimes terrifiées se retrouve au mauvais endroit au mauvais moment. Les choses vont du mauvais au pire lorsqu'encore plus de gens innocents sont fourrés dans le grabuge et dans une folie sadique qui culmine dans une tornade de carnage fou* ». Bon, on n'y comprend rien, mais au moins c'est plus rigolo dit comme ça!



■ Sixième volet de la saga **Hellraiser** après le premier du nom, **Hellbound**, **Hell on Earth**, **Bloodline** et **Inferno**, **Hellraiser: Hellseeker** n'a plus grand chose à voir avec le concept créé par Clive Barker (qui n'a d'ailleurs plus rien à voir avec les films depuis le second). Attendez-vous donc à très peu de Cénobites mais plus de sexe et moins de gore, même si Ashley Laurence, qui avoue avoir tourné le film pour s'acheter un frigo (c'est dire si elle a dû être bien payée!), reprend le rôle de Kirsty. On ne la voit pas beaucoup d'ailleurs, puisque dès le début du film, elle est victime d'un accident de voiture. Son corps ayant disparu, son mari Trevor (Dean Winters) tente de la retrouver et

BELOW
LE VERTIGE DES PROFONDEURS

En attendant **Chronicles of Riddick** (sorte de préquelle à son **Pitch Black**), David Twohy a tourné **Below**, qui pourrait bien être une sacrée bonne surprise. L'histoire se déroule pendant la seconde guerre mondiale, à bord d'un sous-marin américain très occupé à torpiller les U-Boots nazis. Ils reçoivent un message de détresse qui les enjoint de porter secours aux survivants d'un navire-hôpital britannique qui vient de sombrer. C'est alors qu'ils doivent faire face à un autre danger: pas un monstre marin, non, mais des fantômes qui hantent les abysses. Et ce ne sont pas les cloisons du submersible qui vont les arrêter...

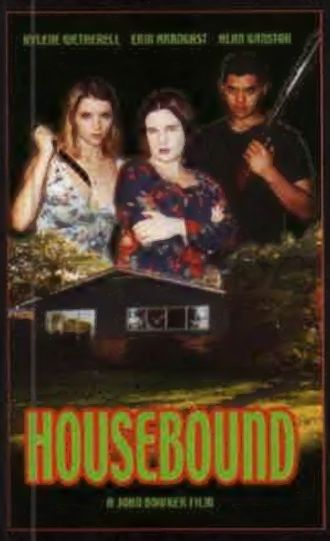
Below a bien failli ne pas se faire. Écrit par Darren Aronofsky, qui devait le réaliser sous le titre **Proteus**, le projet stagne quelque temps avant que Twohy ne le reprenne en main et revoit le script. Aronofsky, lui, préfère se concentrer sur **Requiem for a Dream**, même s'il reste producteur du film via sa compagnie Protozoa, associée avec Marty Katz Productions (**Piège fatal**). Terminé depuis plusieurs mois, le film est enfin sorti le 11 octobre aux USA, distribué par Dimension, la branche « film de genre » de Miramax. Armé d'un casting qui compte à son actif Bruce Greenwood (**Treize jours**) et Olivia Williams (**Sixième sens**), Twohy semble avoir toutes les cartes en main pour nous offrir à la fois un bon vieux film de guerre à l'ancienne et un film d'horreur gothique bien flippant.

Cédric DELELÉE

Le lieutenant Brice (Bruce Greenwood) et ses coéquipiers se retrouvent piégés à bord d'un sous-marin par une entité surnaturelle.

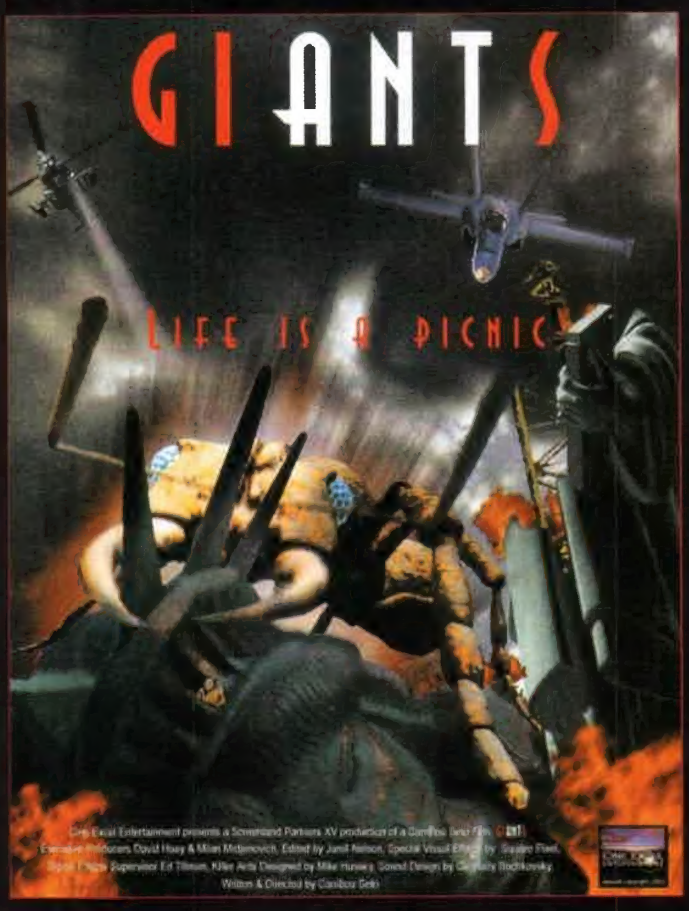
démasque la véritable nature des relations de Kirsty avec Pinhead, le chef des Cénobites, toujours interprété par Doug Bradley. Réalisé par Rick Bota (responsable des effets spéciaux de **Mimic** et chef-op sur **La Maison de l'horreur**), **Hellseeker** nous apporterait des révélations fracassantes sur une Kirsty pas aussi innocente qu'elle en a l'air. Suivra dans la foulée le septième épisode de la série, toujours réalisé par Rick Bota et intitulé pour le moment **Hellraiser: Deader**. Les « deader » en question sont apparemment une secte roumaine vouant un culte au suicide et aux Cénobites, secte sur laquelle enquête une jeune journaliste londonienne.

■ Réalisateur de **The Evilmaker** et d'un segment de **Alien Conspiracy: Beyond the Lost World**, John Bowker s'attaque à **Housebound**, dont l'héroïne, Heidi, est agoraphobe et habite seule avec sa petite sœur Nancy.

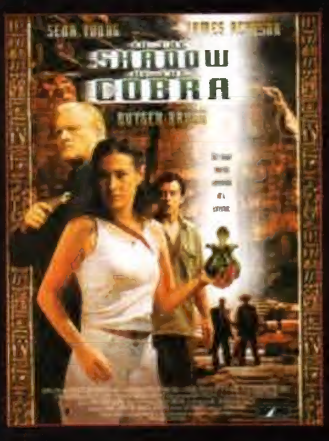


Comme elle ne peut pas sortir pour faire ses courses ou aller au lycée, Nancy prend soin d'elle du mieux qu'elle peut. Mais voilà que par une belle journée ensoleillée, leur ami Terry décide de venir fêter Noël dans leur maison (en plein mois de juillet!). Il ramène donc un sapin, avec boules, guirlandes et tout et tout. Mal lui en a pris, puisque par malchance il est tombé sur un arbre maléfique qui va mettre le souk dans toute la ville. Idée pour une éventuelle séquelle: situer le film le jour de l'An avec des œufs de Pâques carnivores!

■ Déjà réalisateur de **Power Elite** et **SWAT: Warhead One**, deux séries B d'action avec Olivier Gruner, Carribou Seto s'essaye maintenant à la science-fiction avec **Giants**, au sujet d'un satellite qui, percuté par un astéroïde, entame une chute vertigineuse vers la Terre pour finalement s'écraser sur un réacteur nucléaire. Quelques années plus tard, les effets déplorables de l'accident continuent à se faire sentir lorsque des fourmis géantes affamées qui dévorent tout sur leur passage apparaissent aux quatre coins du globe. Un entomologiste et un exterminateur d'insectes unissent leurs forces pour éradiquer la planète de ces nouveaux envahisseurs sans se douter que la puissance de feu de l'armée ne leur suffira pas pour venir à bout de la reine mère, une fourmi ailée de la taille d'un paquebot! Tout ça sent bon le remake de **L'Empire des fourmis géantes**, que commis le spécialiste en gigantisme Bert I. Gordon il y a maintenant 25 ans.



■ Vieux complice de Charles Band pour qui il a tourné une tripotée de films (dont la série des **Subspecies**), Ted Nicolaou rassemble deux des stars de **Blade Runner** pour **In the Shadow of the Cobra**, produit par Showcase Entertainment. On retrouve donc Rutger « *Guinness is good for me* » Hauer dans le rôle d'un mercenaire pourri et Sean Young dans celui d'une musicologue pour ce film d'aventure exotique où des archéologues se lancent à la recherche d'un temple aux Indes, lequel renferme bien sûr des trésors qui ne peuvent être localisés



MY VAMPIRE LOVER
LA REINE DES CONS DAMNÉS

La nouvelle venue Paige Richards fricotant généreusement avec Misty Mundae et Syn DeVil.

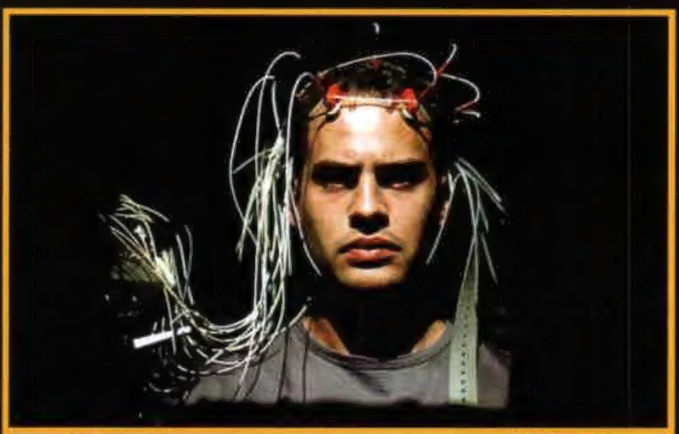
Monteur attitré de la société Seduction Cinema, pour laquelle il a mis bout à bout les différentes scènes de léchage de foufoune de **Mistress Frankenstein**, **Erotic Ghost** et **Gladiator Eroticus**, George Freeway accède maintenant aux postes de scénariste et de réalisateur pour les besoins de **My Vampire Lover**, leur dernière polissonnerie en date. Produit par les incontournables John Bacchus et Michael Beckerman, **My Vampire Lover** s'intéresse à Monique, une charmante vampire lesbienne qui vient tout juste de s'installer dans la région du New Jersey. Elle se met aussitôt à séduire et à mordre toutes les femmes du quartier en espérant que l'une d'entre elles deviendra sa promise pour l'éternité. Mais toutes succombent systématiquement à la morsure fatale. Sa voisine Traci, une femme très libérée sexuellement, tombe sous le charme de Monique et décide de s'installer avec elle. Elle aussi séduite, Monique refuse de planter ses crocs dans le cou de Traci et continue donc d'empiler les cadavres. Ce qui attire sur elle le regard suspicieux de deux inspecteurs de police et de Chip, un installateur du câble suffisamment téméraire pour mettre fin au règne sanglant de Monique... La nouvelle venue Paige Richards se glisse dans les dessous de Monique, entourée des actrices Seduction Cinema habituelles, à savoir Misty Mundae, Darian Caine, Katie Jordon, Ruby LaRocca, Allanah Rhodes et Syn DeVil.

Damien GRANGER

qu'à condition de jouer une musique mystique (d'où la musicologue). Le casting est complété par Michael O'Hagan (**La Fin des temps**), James Acheson (**Strange Days**) et Gulshon Glover (**Le Second livre de la jungle**). Histoire de patienter en attendant le quatrième **Indiana Jones**...

■ Après les **Universal Soldier** et les super-soldats de ***X-Files***, **Project: Human Weapon** nous refait le coup du guerrier génétiquement modifié qui devient une machine à tuer parfaite avant de se mettre à débloquer. Un agent des Black-Ops interprété par le super has-been Judge Reinhold (**Le Flic de Beverly Hills**) est lancé à ses trousses pour l'arrêter avant qu'il n'utilise ses muscles et ses pouvoirs mentaux contre ceux qui l'ont créé. À signaler: Mitchell Cox, le réalisateur du film, fut d'abord acteur dans les deux premiers films de Phillip Roth, **Prototype** et **APEX**, ici producteur et cofondateur de la compagnie UFO, qui représente le film.

■ Après **Faust**, **Arachnid** et **Dagon**, la compagnie espagnole Fantastic Factory, dirigée par Julio Fernandez et Brian Yuzna, débauche Chuck Parello, spécialisé dans les films de serial-killers (**Henry 2** et **Ed Gein**, c'est lui: dommage qu'il n'ait pas réalisé **Dragon rouge**, tiens!). **Romasanta** se déroule dans le nord de l'Espagne en 1850, dans un village situé près d'une forêt infestée par les loups. Les habitants multiplient les pièges pour les exterminer, mais rien n'y fait: les cadavres s'accumulent. Lorsqu'ils découvrent que les corps présentent des plaies trop précises pour avoir été infligées par un animal, la rumeur s'installe: un loup-garou hante la forêt. Seul un étranger taciturne, sorti d'on ne sait où, va oser s'aventurer dans les bois. Un projet très alléchant qui, on l'espère, redorera le blason d'une compagnie dont les films se sont jusqu'ici avérés de sacrées déceptions.



Das Experiment et ses prisonniers sur lesquels sont effectués des expériences pas très catholiques.

DAS EXPERIMENT
LOFT STORY EN TAULE

Ce n'est pas tous les jours qu'un film allemand est distribué aux États-Unis, mais **Das Experiment**, sorti là-bas depuis le mois de septembre, est un cas particulier. Le film se passe dans une prison construite dans le but de pouvoir y pratiquer des expériences psychologiques. Vingt participants doivent y tenir les rôles des prisonniers et de leurs geôliers, moyennant une généreuse rétribution qui ne leur sera versée qu'à condition qu'ils tiennent le choc quatorze jours durant. Intrigué par le concept, un journaliste y voit l'occasion d'écrire un article intéressant et se porte volontaire pour être prisonnier. Évidemment, rien ne se passe comme prévu et ce qu'il découvre va lui faire regretter sa décision.
Le scénario de **Das Experiment** peut paraître farfelu. Il n'en est rien puisqu'il est basé sur des faits réels qui se sont déroulés en 1971 à la prison de Stanford. Ça vous dit quelque chose? Normal puisque la Fox faillit le porter à l'écran avec Leonardo Di Caprio et Lee Tamahori (**Meurs un autre jour**), avant que le projet ne tombe à l'eau. Interprétée par Moritz Bleibtreu (**Cours Lola, cours**), **Das Experiment** a obtenu un tel succès en Allemagne lors de sa sortie en mars 2001 et a remporté tellement de prix dans les festivals que son réalisateur, Oliver Hirschbiegel (dont c'est le premier long), est d'ores et déjà pressenti par la New Line pour tourner... **Blade 3**. Avec le débat qui court actuellement sur les prisons, on espère qu'un distributeur donnera sa chance au film dans notre beau pays.

Cédric DELELÉE

■ Le Lloyd A. Simandl du mois s'intitule **Sins of the Realm**, destiné aux fans d'heroic-fantasy. Dans cette aventure en passe de rivaliser avec **Le Seigneur des anneaux**, le souverain d'un riche royaume expire et laisse un héritier à qui il

faut trouver fiancée. Toutes les filles vierges des seigneurs du coin sont alors rassemblées par une prêtresse dans une caverne au fond des bois, histoire que le nouveau roi fasse son choix. Mais voilà que surgissent des soudards qui capturent les effarouchées. Réduites en esclavage dans des mines par la sœur du jeune roi qui les force à s'accoupler avec son frère pour qu'elles accouchent de nouveaux héritiers *(mazette! — ndlr)*, elles ne devront leur salut qu'à l'intervention de la prêtresse. Rena Mero, Lucie Vondracek et Daniela Krhut tiennent le haut de l'affiche.

■ **13 Fantômes** et **Hantise** version cul, ça vous tente? Imaginez un peu si Catherine Zeta-Jones avait enlevé toutes ses fringues en ne gardant que ses cuissardes... Convaincus? Bon, alors **13 Erotic Ghosts in 3-D** est pour vous. Dans cette production Ventura, une équipe de télé s'installe dans un collège pour jeunes filles réputé hanté par des fantômes très sexy. Des lunettes spéciales leur permettent de les distinguer, instrument bien pratique mais à double tranchant puisque, du coup, ils succombent à leurs charmes. Et le spectateur aussi, puisqu'il peut également chausser les lunettes fournies avec la vidéo du film pour mater du spectre à poil! C'est Fred Olen Ray, sous le pseudonyme de Nicholas Medina, qui réalise cette pochade notamment interprétée par l'actrice X Aria Giovanni et la belle Julie Strain.

San HELVING

Flashes

● La préproduction de **Pulse**, le nouveau Wes Craven est semble-t-il stoppée à l'heure actuelle, pour des problèmes liés au scénario. Un petit retard qui va permettre à la charmante Kirsten Dunst de rejoindre le projet.

● Actuellement très en vogue, le réalisateur Hideo Nakata (**Dark Water**, **Ring**) assistera tout prochainement à la mise en chantier du remake américain de son premier film (**Ghost Actress**) puisque les droits viennent d'être achetés par la boîte Distant Horizon.

● Alors que **Bubba Ho-tep**, son délire sur le King Presley, est toujours invisible, ce vieux pirate de Don Coscarelli annonce la mise en chantier de **Phantasm 5**, écrit pour l'occasion par Roger Avary (scénariste de **Pulp Fiction** et réalisateur du destroy **Killing Zoé**) qui, paraît-il, est fan hardcore de la série. Ça pourrait le faire de voir le tall man s'envoyer des rails de coke dans les narines pendant qu'il se fait sodomiser par une de ses boules volantes. Allez Roger, au taf, t'as une réputation à tenir.

● Hugh Jackman pourrait endosser la défroque du célèbre chasseur de vampires dans le **Van Helsing** que s'apprête à réaliser Stephen Sommers. Un film très prometteur (si le bonhomme retrouve le ton si délicieusement rétro de **La Momie**), qui nous promet la réunion au sommet de Dracula, du loup-garou et du monstre de Frankenstein.

● Le gnome le plus avare de la création est de retour. Actuellement en développement chez Trimark Pictures, **Leprechaun 6: Back in the Hood** nous entraîne aux côtés de deux greluches qui ne trouvent rien de mieux à faire que dérober le chaudron d'or de l'affreux lutin, toujours incarné à l'écran par Warwick Davis.

● Pour l'instant en préproduction chez Landscape Pictures, **Suck** (quel beau titre) braconne un chouia sur les terres de **Blade** avec son héros vampire contraint de se foutre sur la gueule avec des créatures démoniaques.

○ Actuellement en tournage en Roumanie sous la houlette du réalisateur J.T. Petty (ben fallais manger ta soupe), **Mimic 3: The Sentinel** suit le parcours d'un jeune asthmatique contraint d'affronter les cafards géants revenus en ville pour une sombre et mystérieuse revanche. Espérons seulement que le film ne passera pas autant inaperçu que **Mimic 2**, la sequelle très correcte du film de Guillermo Del Toro.

● Aiguisez vos machettes! Le tant attendu combat de titans qu'est **Freddy vs Jason** ne s'annonce pas sous un bon jour. En effet, nos amis de la New Line ne veulent pas que ce gros psychopathe de Kane Hodder reprenne son rôle fétiche (c'est le cascadeur Ken Kirzinger qui passe derrière le masque) car ils veulent transformer notre Jason en anti-héros tourmenté et angoissé, façon Fantôme de l'Opera. Ben du coup, on est tous pour ce gros beauf de Freddy.

○ Écrit par Todd Farmer pour Revolutions Studios, **Scarecrow** nous narre l'étrange nuit d'un paisible fermier et de sa famille qui se rendent compte que leur épouvantail ne fait pas peur qu'aux moineaux. Tout ça rappelle **La Nuit de l'épouvantail**, une très bonne série B de Jeff Burr.

○ Produit par Phoenix Pictures, **The Lost Voyage of the Demeter** s'annonce gravement prometteur et original. En effet, l'histoire raconte en détail le voyage par les mers que fait le Comte Dracula sur le bateau Demeter, dans le but de se rendre à Londres. Inspiré directement du livre de Bram Stocker, ce projet risque de refaire parler de lui assez rapidement.

○ En sortant d'un café, une jeune femme manque de se faire écraser par une voiture conduite par... elle-même. Voilà le pitch bien accrocheur de **Broken**, un film indépendant réalisé par Sean Ellis pour la boîte Gold Circle Films.

○ Rangez les masques et les couteaux en plastique et sortez le champagne et les petits fours car **Scream**, c'est bel et bien fini. Hé oui, c'est désormais officiel, il n'y aura pas de **Scream 4**. C'est pas une bonne nouvelle, ça?

NOTULES ASIATIQUES

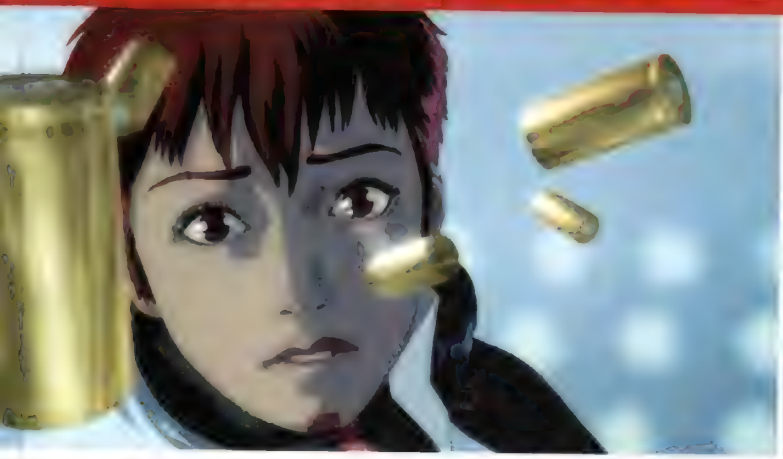
par Julien SÉVÉON

Des (mauvaises) nouvelles concernant le méga attendu Resurrection of the Little Match Girl ? Ce n'est pas grave. Miike nous remonte tout de suite le moral avec son nouveau film, bien évidemment très haut en couleur, pendant que l'Inde nous assène des palors bien frappés et que la Corée du Sud nous fait mijoter un film d'horreur choc, un dessin animé hyper ambitieux et un film de combats épiques... C'est dans les Notules Asiatiques et nulle part ailleurs.

■ Resurrection of the Little Match Girl allait nous faire languir quelque impatience en l'attendant dans le prestigieux mausolée réservé de sorte en Corée ... et a fait un flop retentissant au box-office ! Ce qui fait que l'on a bien entendu encore plus envie de le voir ! Bref, si tout se passe bien et que Damien est de bonne humeur, vous devriez pouvoir lire dans le prochain numéro un compte rendu complet du film sur 50 pages.

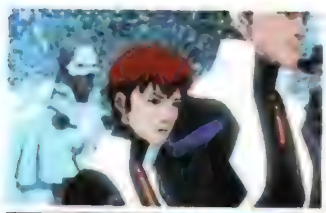
■ Danny Pang, la moitié des archi-frères Pang, a fini Nothing to Lose, l'histoire d'un homme et d'une femme qui se retrouvent tous les deux, par hasard, en haut d'un building pour se suicider. Leur désespoir commun va les unir dans une odyssée chaotique et destructrice. Cette production Thaïlando-Singapour/Hk, pourtant honorable, n'aurait pas pris une telle importance sur la planète cinéma si il devait un acteur connu dans les années 60 et 70. Du côté des acteurs, on retrouvera Riki Takeuchi (tête d'affiche

de la série **Dead or Alive**), Renji Ishibashi (un autre habitué de Miike, que l'on a notamment pu voir dans le rôle de l'homme en chaise roulante de **Audition** ou encore dans celui du voisin de **Bird People Of China**), le Polar Tetsuro Tamba (que l'on a vu, quant à lui, dans des tonnes de films - la plupart du temps dans des rôles secondaires - allant du classique **Yamadas** aux **Evadés de l'espace**, ou, plus récemment, **Happiness of the Katakuris**), et même notre bon vieux Sonny **Streetfighter** Chiba ! Par contre ne vous attendez vraiment pas à voir un exoskeleton pipé en réalité sur le parcours de Asuka, car d'après les premiers échos, Miike semble s'être à nouveau barré dans un délire **Dead or Alive/Fudoh** agrémenté d'une touche **Full Metal Galudo**. Bref, du Miike, du vrai, du bien barré.



WONDERFUL DAYS

L'ANIMATION EST UN ART MAJEUR AU JAPON. PAR CONTRE, ON SAIT GÉNÉRALEMENT BEAUCOUP MOINS QUE LA CORÉE DU SUD EST L'UN DES PAYS CRÉATEURS DE DESSINS ANIMÉS LES PLUS IMPORTANT AU MONDE. POUR PREUVE *LES SIMPSON* OU LAIN SONT MÊME EN PARTIS CONÇUS LÀ BAS ! ET APRÈS LA DÉFERLANTE DE PETITS MICKEYS NIPPONS, LE NOUVEAU PAYS À SUIVRE DE TRÈS PRÈS SEMBLE BIEN ÊTRE LA CORÉE...



Après avoir vu quelques images pour le moins alléchantes dans les bureaux de Mirovision lors du marché du film de Cannes, le moins que l'on puisse dire c'est que notre intérêt a été singulièrement titillé par ce mystérieux **Wonderful Days**. Car bien que le mélange d'animations en 2D et en 3D ne soit plus vraiment une nouveauté, l'addition à ces deux techniques de miniatures reste pour le moins unique. Et c'est bien ce que Tin House, compagnie créatrice de ce dessin animé, est en train de faire.

Wonderful Days est un animé futuriste dans lequel la quasi-totalité de l'humanité a été annihilée par une guerre atomique. Le seul endroit à encore contenir de la vie est une petite île du Pacifique où se trouve la ville d'Echoban. La nouvelle société se sépare entre humains « normaux » et mutants déformés par les radiations qui vivent dans les alentours de la ville. Ces derniers se retrouvent petit à petit exploités et forcés à travailler dans des usines qui ne font que polluer encore plus l'air environnant. Bientôt, la tension arrive à son comble et des émeutes éclatent. Un homme, Shua, porté par l'idéal de revoir un jour un ciel bleu, va se battre contre le chaos en place...

Avec des scènes sentant agréablement Akira (des courses de motos futuristes et des scènes d'émeutes en particulier) et un scénario rappelant légèrement **Total Recall** (les mutants exploités se révoltent), **Wonderful Days** a de quoi exciter. D'ailleurs, les Japonais ne s'y sont pas trompés et ont déjà acheté les droits d'exploitation pour leur pays depuis plus d'un an à des tarifs incroyablement intéressants pour la compagnie coréenne. On ne devrait d'ailleurs pas trop tarder à savoir ce que vaut concrètement le film, sa sortie en Corée étant programmée en décembre.

■ Direct de Bollywood nous arrive deux films coquins soutenus par les tenues chaudes de légionnaires indien. Dans le premier, **Gunaah**, regroupe le protagoniste et les acteurs du sympathique thriller horrifique **Raat**, cette fois-ci dans le cadre d'un gros film d'action. L'histoire, un ne peut plus classique, raconte la rencontre entre une femme officier de police bien décidée à faire le ménage dans un système corrompu et un criminel dont elle tombe amoureuse.
Mais c'est surtout le second, **Road**, produit par le plus talentueux des réalisateurs/producteurs indiens actuels (du moins à mes yeux), Ram Gopal Varma, qui attire nos regards. Road-movie oscillant entre **Duel** et **Hitcher**, **Road** raconte l'odyssée d'un couple sur une route perdue du Rajasthan, où ils vont rencontrer des personnages pour le moins dangereux. Raconté comme ça, le film peut sembler banal, mais c'est sans connaître le talent de Varma, qui transforme tous les films qu'il touche en événements. On en reparlera sûrement...

■ Un petit WIP (Women In Prison) dodelinois, ça vous tente ? Annoncé par son réalisateur, le critique Satanji Rangapan, comme un film dramatique, **Butterfly on Grey** n'est malgré tout surtout pas ennuyé par son affiche très explicative montrant une femme nue de dos agrippée à des barreaux. Un aspect sexe dont il était, hélas, ne plus rester grand chose, vu que la très prolifique censure locale a coupé plusieurs des scènes d'amour du film avant la sortie nationale. Dommage, le film avait l'air très exotique...

■ **Typhoon Tigers** est le nouveau film de Park Kihyung, l'homme qui nous avait servi l'un des tout premiers films d'horreur de la nouvelle vague cinématographique de Corée du Sud, le sympathique et flippant **Whispering Corridors**. Pas resté dans la légende de ce film phare, on retrouvait l'odyssée d'une femme sanitaire follement amoureuse d'un homme étrange qui meurt soudainement. Incapable de se remettre de cette perte, elle va plonger dans un univers bizarre où la réalité vient dérober la mort de son amant sa lui fut révélée. Un film que l'on attend fermement, sachant que la production nous promet un niveau de crainte très élevé...

A COOL BREEZE AND A BRIGHT MOON

LE FILM D'ARTS MARTIAUX NE CESSE DE MOURIR ET DE RENAÎTRE DE SES CENDRES EN ASIE. IL SEMBLERAIT QUE LA DONNE SOIT ACTUELLEMENT DANS LA MAIN DES CORÉENS ET D'UNE GRANDE PRODUCTION QUI SEMBLE PRÊT À TOUT RENVERSER SUR SON PASSAGE...

Pourquoi parler de **A Cool Breeze and a Bright Moon** ? Parce que dans le monde des films historiques à forte connotation martiale et épique, cette production White Lee Entertainment promet du très grand spectacle. D'abord, il faut dire que le planning a pris à lui tout seul dix ans, auquel il faut rajouter deux ans pour l'écriture du scénario. Mais ce qui frappe rapidement encore plus, ce sont les soins accordés par la production aux moindres « détails » du film. Les armes par exemple. Ainsi, n'avez-vous jamais remarqué que dans 95 % des productions hong-kongaises (je mettrais bien 100 %, mais comme je n'ai pas tout vu non plus...), les épées, lances et autres armes blanches utilisées dans les wu xia pian et autres kung-furies provenaient de votre épicier Tang Frères du coin ? Et pas besoin d'être un pratiquant assidu d'arts martiaux pour trouver que ce genre de détail peut quand même flinguer un film (voir Jet Li en train de manier, durant un combat majeur, une épée en semi plastique trouvé à 10 francs aux puces de Montreuil, ça ne fait pas très sérieux).
Dans **A Cool Breeze and a Bright Moon**, un vrai travail de recherche a été effectué sur les armes utilisées en Corée au 17ème siècle : on retrouvera donc dans le film des reproductions identiques aux armes utilisées par l'armée, par des assassins ou encore par de petits voyous durant cette époque. Vous imaginez donc, si tant d'efforts ont été accordés à de « simples » armes, ce que doit donner le reste. Et effectivement, on n'a pas en face de nous le projet d'un fada du couteau, mais bien le travail d'une équipe recherchant à tout prix le réalisme, aussi bien dans les costumes (costumes officiels, armures légères, lourdes, tenues des gardiens de prison, armure du roi lors des réceptions...), que dans les lieux de tournage (une partie utilisera des décors naturels, l'autre sera faite de recréations) ou, bien sûr, l'intrigue. Celle-ci a pour point de départ une série de meurtres mystérieux qui va mener deux soldats face à une défunte unité militaire, nommée « A cool breeze and a bright moon », qui avait pour but de maintenir la paix...
Quand, en plus, on retrouve dans les rôles principaux Choi Min-su (le héros de l'un des plus grands films de sous-marin de tous les temps, **Phantom the Submarine**) ainsi que Cho Che-hyun (l'acteur fétiche de Kim Ki-duk, particulièrement remarqué pour son rôle dans **Bad Guy**) et que le chorégraphe martial est nul autre que Won Bin, celui qui nous avait fait rêvé avec les combats époustouflants du **The Blade** de Tsui Hark, autant dire que l'on se met à fantasmer dur.
Le film promet aussi, et de nouveau, d'être le plus grand budget alloué à un film coréen (en même temps ce n'est pas très compliqué, car le phénomène des blockbusters locaux, des gros budgets et des grandes rentrées d'argent ne date que de la moitié des années 90). On ne sait pas si c'est vraiment un signe de qualité supplémentaire ou non, mais ce que l'on peut avancer avec quasi-certitude, c'est que **A Cool Breeze and a Bright Moon** va faire beaucoup parler de lui...

Photos de gauche et de droite : les acteurs s'entraînent au combat avec un échantillon des armes utilisées dans le film.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
AUSTIN POWERS DANS GOLDMEMBER	2 Les dix premieres minutes sont excellentes, après c'est le 2 en moins rigolo.			4 Plus aucune surprise, mais la crétinerie s'assume toujours autant... Heureusement.	5 Ah les cons !		3 Mi-poussif, mi-jouissif. Comme Mike Myers peut faire mieux, on lui en veut un peu...	3 Moins pire que le 2, mais pas (assez) drôle quand même.	
CRÉANCE DE SANG		4 Notre gâchette préférée regarde la mort en face. Clint, on t'aime !	4 Le meilleur Eastwood depuis Minuit dans le jardin du Bien et du Mal.			4 Eastwood se fait vieux, c'est sûr, mais garde grave la patate !	4 Clint ressort le shotgun, peut être bien pour la dernière fois... ça ne se rate pas !	3 Un film poussif sauvé par les qualités d'esthète d'Eastwood.	
DRAGON ROUGE			1 Brett Ratner est un surdoué : il a réussi à faire pire qu'Hannibal. Quel talent !	0 Un film de Forrest Gump.			0 Pareil que Manhunter, mais avec du caca dans les yeux...		
HALLOWEEN RESURRECTION	1 Hallo, ouin. Non, la madame elle est morte au début du film, après y'a plus personne.					3 Dernier round entre Myers et Laurie Strode ? Mouais, ça dure seulement 5 mn...	0 J'ai toujours été fan de Damien Granger mais là, il abuse l'asticot !		
INSOMNIA				4 Nolan sacrifie tout à l'atmosphère. Je suis preneur.			5 Bien meilleur que l'original, ce qui n'est pas un mince exploit...	5 Christopher Nolan confirme. On attend qu'il signe.	
JAY & BOB CONTRE-ATTAQUENT	5 De loin le film le plus con de Kevin Smith. Donc son plus drôle. J'adore.			5 Le plus beau rôle de Mark Hamill et des punchlines en pagaille.			5 Une dernière branlouze pour l'éternité : magnifique de connerie joussive...	4 Du n'importe quoi cuisiné aux petits oignons.	
MINORITY REPORT	5 Film étonnant d'un réalisateur qui asseoit a chacun de ses films.	6 Un Spielberg aussi hargneux qu'étourdissant. Son meilleur film depuis... A.I. !	5 Le digne successeur de Blade Runner et de Total Recall, en plus méchant.	6 Malgré sa froideur et ses (rares) erreurs, un déchaînement de créativité anarchiste.	5 Incroyable : Spielberg retrouve la rage qui l'animait dans les seventies.	4 Quel début ! Mais le film n'est plus du tout intéressant au bout d'une heure. Dommage.	6 Un grand décrassage à la Spielberg : carrément furieux en plus d'être novateur...	5 Peut-être le meilleur film de Steven Spielberg.	
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU	4 Je ne connais pas l'univers de Tolkien, je me suis senti exclu. Mais c'est beau.	6 La rencontre d'un auteur et de son sujet. Total chef d'œuvre !	6 Quand voir un film devient une sensation orgasmique.	6 Au-delà du fantasme...	5 Plutôt assez génial malgré une légère déception.	5 Je l'avoue, j'y croyais pas. Mais quel film !	6 On ne peut pas mettre plus !	6 Plus qu'un film, c'est l'acceptation d'une utopie, un rêve prenant vie.	
SIGNES	6 Le premier vrai film d'horreur post 09/11 et Shyamalan le revendique. Couillu.	6 Ambitieux, personnel et implacable. Shyamalan au top (encore une fois).	4 Brillant hommage à Hitchcock et Spielberg qui s'égare dans son dernier acte.	4 Passionnant, mais une conclusion inappropriée qui arrive bien trop tard.	4 Mise en scène incroyable, scènes fabuleuses, mais aussi un manque de rigueur étonnant de la part de Shyamalan.	6 Shyamalan n'a donc pas fini de nous surprendre...	5 Un retournement de gueule constant. Sacré film !	5 Moins définitif qu'Incassable, mais truffé de coups de génie.	
SPIDER		1 En plus de prendre la pose, Cronenberg devient de plus en plus lourd.						4 Paradoxalement un des films les plus rassurants de Cronenberg parmi ses récents.	
LE TRANSPORTEUR		0 Tiens, finalement, c'était pas si mal que ça xXx...		2 Pas de femelle hystérique mais un festival d'hypocrisie sexuelle. Besson oblige.		3 Quelques scènes rigolotes, mais aussitôt vu, aussitôt oublié.	1 Ne fait illusion qu'en dehors de nos vertes contrées...		
VISITOR Q				0 Un jour, j'ai oublié d'éteindre mon caméscope pendant que je chiais dans le salon.	0 Le néant absolu.		0 Pour ceux qui croient voir une critique de la société dans une flaque de merde...	2 Un des moins mauvais Miike.	
xXx	1 On commence à peine à mesurer le mal que Fast And The Furious a fait au cinema US.	2 Du bourrin formaté pour vous, les jeunes !	2 Un 007 pour les djeun's produit et réalisé par des vieux.		2 Beauf et même pas fun.	4 Voilà le bon exemple du film crétin, mais visuellement fun !	2 Du gros muscle filmé par la seconde équipe. Ça démenage parfois, mais ça sauve pas les meubles !	2 C'est un mauvais James Bond qui marche au Diesel.	

Rencontre avec Peter Jackson à la Fnac

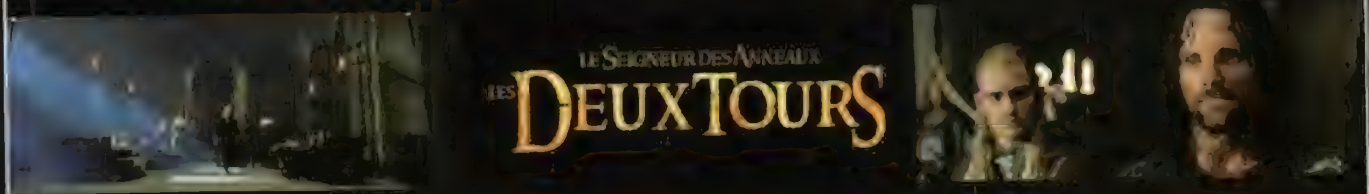
La Fnac propose en exclusivité mondiale et en partenariat avec Mad Movies et Studio Magazine, une Master Class avec le réalisateur Peter Jackson, qui viendra répondre aux questions de son public.

Cette Master Class se déroulera le 7 décembre 2002, à la Fnac Etoile à Paris. Elle sera animée par Rafik Djoumi (Mad Movies) et Jean-Pierre Lavoignat (Studio Magazine). Elle sera accessible sur invitation uniquement, dans la limite des places disponibles. Les places pourront être retirées le 7 décembre à partir de 10 heures à l'accueil de la Fnac Etoile, 26-30 avenue des Ternes - 75017 Paris.

La Master Class sera diffusée le 17 décembre 2002 sur fnac.com et le 11 janvier 2003 dans tous les magasins Fnac de France.

Un jeu-concours, dont le premier prix est un voyage en Nouvelle-Zélande, sera annoncé sur les bandes annonces diffusées à partir du 23 octobre dans les cinémas Gaumont et Pathé participants.

SORTIE MONDIALE DU FILM



le 18 décembre 2002

Grâce à son réseau de billetterie, la Fnac vous propose d'acheter à l'avance, en exclusivité, des places pour le film Le Seigneur des Anneaux - Les Deux Tours, pour toutes les séances comprises entre le 18 décembre et le 29 décembre 2002 dans les cinémas participants.

› Le 13 novembre 2002, jour de la sortie du DVD Collector Le Seigneur des Anneaux - La Communauté de l'Anneau, la prévente des billets démarrera sur le site www.fnac.com
› Le 16 novembre 2002, les billets seront aussi disponibles à la vente dans tous les magasins Fnac et par téléphone au 0 892 68 36 22 (0,34€/mn).
Les billets vendus seront datés, valables pour une séance entre le 18 décembre et le 29 décembre 2002. Les billets pourront être achetés jusqu'à 48h avant la date de séance choisie.
› Vous pourrez également participer au jeu-concours, pour partir en Nouvelle Zélande, à l'accueil des billetteries Fnac, en partenariat avec Gaumont et Pathé.

Cinémas participants : réseau Europalaces (Gaumont et Pathé) sur 56 salles, réseau Kinépolis et cinémas indépendants. Plus de 40 villes sont concernées : Paris et région parisienne, Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Grenoble, Lille, Metz, Montpellier, Nice, Orléans, Rennes, Rouen, Reims, Angers, Strasbourg et bien d'autres encore ...).

par Julien DUPUY

Petit mais costaud

APRÈS SES PROUESSES SUR **SPIDER-MAN**, SONY PICTURE IMAGEWORKS REVIENT EN FORCE AVEC **STUART LITTLE 2** ET AVEC UN COURT-MÉTRAGE BIEN FENDARD PROJETÉ EN PREMIÈRE PARTIE DES NOUVELLES AVENTURES DE LA PETITE SOURIS.

ERIC ARMSTRONG
DIRECTEUR DE L'ANIMATION
POUR SPI SUR **STUART LITTLE 2**

ANCIEN MEMBRE D'ILM (SUR **JURASSIC PARK** ET **CASPER** NOTAMMENT), ERIC ARMSTRONG EST DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES L'UN DES MAILLONS FORTS DU DIGITAL CHARACTER GROUP DE SONY PICTURE IMAGEWORKS.

***Vous avez été impliqué très tôt sur* Stuart Little 2...**
Oui, comme c'est un film Sony et que SPI appartient à ce groupe, nous pouvions commencer à travailler dès la conception du film. Il y a deux ans, nous nous sommes donc réunis avec les producteurs pour définir quelles étaient les possibilités qui s'offraient à nous et comment nous pourrions les exploiter. C'était génial parce que dès l'écriture nous pouvions déjà cerner la plupart des défis de ce projet.

Avez-vous eu votre mot à dire sur le choix de James Woods et de Melanie Griffith pour les voix des nouvelles créatures en synthèse ?
Nous n'avons pas choisi ces acteurs, nous avions juste donné à Sony une liste de comédiens susceptibles de convenir. Par contre, nous avons validé le choix de l'acteur : dès que Sony a choisi Woods et Griffith, nous avons fait quelques tests en collant leur voix sur des tests d'animation des créatures en synthèse. Ensuite, l'interprétation, et donc l'animation, change beaucoup en fonction du comédien qui lui prête sa voix.

J'ai l'impression que Stuart a physiquement vieilli entre les deux films...
Oui c'est vrai, mais ça s'est fait de façon totalement accidentelle. Dans le premier film, Stuart était tout le temps recouvert de vêtements, alors que dans la séquelle, nous avons révélé beaucoup plus son corps. Il nous a donc fallu rajouter des détails anatomiques sur le personnage. Si bien que Stuart est devenu un peu plus musclé, et nous sommes les premiers étonnés de constater que ce simple changement vieillit autant le personnage.

Avez-vous réutilisé une partie du matériel créé pour le premier film comme les routines d'animation ou la modélisation du personnage ?
Au début de la production nous ne voulions rien changer à Stuart, mais c'était impossible parce qu'entre les deux films, nous avons découvert beaucoup de nouvelles techniques, et que le matériel créé pour le premier film était devenu totalement obsolète. Ça fait quand même cinq ans que nous avons commencés à travailler sur le premier **Stuart Little**. Je vous laisse imaginer à quel point la technologie a pu évoluer depuis. La seule chose qui a perduré, ce sont certaines attitudes ou démarches que nous avions découvertes sur le premier film. Mais tout ceci fait partie de l'esprit du personnage, pas de sa réalisation pure.

Quelles sont donc ces grands changements entre les deux films ?
Ce sont des tonnes et des tonnes de toutes petites choses qui se sont accumulées. La plus grande différence, qui va vous sembler ridicule mais qui pour nous a tout changé, concerne les yeux de Stuart. Comme toutes les souris, il a de grands yeux noirs dénués d'iris et de pupille. Sur le premier film, nous n'avions trouvé qu'une seule façon de montrer dans quelle direction Stuart regarde : nous pliions légèrement son nez dans un sens ou dans l'autre. Or sur **Stuart Little 2**, nous pouvions animer la totalité de ses orbites. Car lorsque vous regardez à droite, à gauche ou en bas, votre œil bouge, certes, mais aussi tout le pourtour de votre œil : il s'avance, gonfle un peu vers la droite, se renfonce vers la gauche. Ce sont des modifications qui peuvent sembler minuscules mais qui, pour nous, changeaient tout.

J'imagine que ce sont les oiseaux qui vous ont posé le plus de problème.
Oh oui. Déjà pour s'identifier à ces personnages, il faut que vous

leur trouviez des points communs avec les humains. Or, si c'était relativement simple à faire pour la souris, l'anatomie d'un oiseau est extrêmement différente de celle d'un homme. Prenez les ailes par exemple : ça va si vite, c'est si dynamique quand ça bouge, comment voulez-vous que ça puisse rappeler les bras d'un homme ? Imaginez les possibilités d'animation que vous avez avec une aile comparées à celles d'un bras d'humain ou de souris. C'est ÉNORME ! Et en plus, il fallait que ces personnages utilisent les extrémités de leurs plumes comme des doigts, qu'ils puissent saisir des objets par exemple. Enfin, et ça c'était le pompon, la fourrure permet de cacher les défauts de l'animation, alors que les plumes les amplifient. Chaque plume bouge de sa propre façon, se détache du groupe, là où les poils forment un tout. J'aime autant vous dire que nous n'avions pas le droit à l'erreur.

Comment choisissez-vous d'employer la voiture ou l'avion miniatures plutôt que leur double numérique ?
Je crois bien que l'avion est toujours en image de synthèse, exceptée la scène dans laquelle Jonathan Lipnicki le manipule. De toute façon, quand Stuart répare son avion, c'est n'importe quoi. Je veux dire par-là que, même si les gars du département miniature avaient construit un avion comme on le voit à la fin du film, ils n'auraient jamais réussi à le faire voler. Pour la voiture, ils ont essayé, autant que possible, de tourner avec la miniature. C'était plus simple, ne serait-ce que pour le cadre. Mais nous l'avons très souvent effacée pour la remplacer par son double en images de synthèse parce qu'avec une voiture, vous avez toujours des problèmes de reflets, de suspension, etc.

Pourquoi avoir choisi de réaliser le toit de l'immeuble où réside le Faucon en images de synthèse ?
Parce que la production voulait obtenir un look très spécial, et ils n'arrivaient pas à trouver un immeuble satisfaisant.

Vous auriez pu tourner sur le Chrysler Building.
On y a pensé à un moment donné, mais logistiquement, c'était impossible. D'ailleurs, pour bâtir ce décor, nous avons recyclé les trouvailles techniques que SPI a mises au point pour le Manhattan digital de **Spider-Man**.

Les plans dans lesquels Stuart déambule au milieu du tas d'ordure sont incroyables. À chacun de ses pas, on le voit qui fait bouger des gravillons ou des détritus...
En fait, tout ce que vous voyez bouger ne bouge pas en réalité. C'est nous qui les avons soit créés, soit manipulés pour qu'ils réagissent aux mouvements du personnage virtuel. D'ailleurs, durant tout le film, notre principal soucis était que Stuart ait une influence physique sur son environnement. Mais le plan le plus complexe de la séquence dont vous parlez est le long travelling arrière qui commence en gros plan sur Stuart et qui se termine sur une vue générale de la barge. Nous avons créé ce plan entièrement en synthèse. J'en suis très fier.

Pourrait-on dire que ce film est un entraînement avant le long métrage d'animation ?
Disons que chacun de nos films nous rapproche un peu plus du long-métrage d'animation et qu'avec **Stuart Little**, la proximité devient très dangereuse (rires).

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

La grande nouveauté de Stuart Little 2 : des oiseaux totalement photo réalistes. Contrairement à une idée reçue, les plumes sont bien plus difficiles à recréer numériquement que les poils.

Ci-dessous :
La séquence de la barge fait partie des plus impressionnants tours de force de Stuart Little 2.
1 - Tournage de la barge d'ordure seule
2 - Ce plan sera ensuite composé avec une vue de la baie de Manhattan
3 - Stuart et son avion en rendu ombre seulement.
4 - Premier rendu de base
5 - Le composite final.

LES CHUBBCHUBBS ARRIVENT !

LA SORTIE DE **STUART LITTLE 2** COÏNCIDE AVEC LA DIFFUSION DES **CHUBBCHUBBS**, LE PREMIER ET TRÈS SYMPATHIQUE COURT-MÉTRAGE EN IMAGES DE SYNTHÈSE DE SPI RÉALISÉ PAR ERIC AMSTRONG. L'INTÉRESSÉ REVIENT SUR CETTE PREMIÈRE (MAIS CERTAINEMENT PAS DERNIÈRE) TENTATIVE.

C'est une pure expérience. SPI a le savoir nécessaire pour faire des effets spéciaux, mais un film 100 % numérique soulève de nombreuses autres questions. Or, la meilleure façon de répondre à ces questions, est de se frotter à l'animation pure. Dans le cas d'un court-métrage, vous vous mettez en situation de non-risque absolu. Nous avons néanmoins tenté de réaliser quelque chose qui se tenait, bref de justifier tous ces efforts, mais **Les Chubbchubs** reste un exercice. Techniquement, le plus grand défi concernait les scènes de foule. Nous avons aussi créé un système de muscles faciaux qui nous permettait d'animer plus facilement les visages des personnages. Mais c'est

Ci-contre, de haut en bas :
Meeper, le jeune héros des Chubbchubbs.

Meeper devant des aliens à l'apparence belliqueuse. Mais les apparences sont trompeuses dans les Chubbchubbs...

tout le processus lui-même qui nous a beaucoup chamboulés, parce que vos méthodes n'ont rien à voir si vous réalisez un film d'animation ou des effets spéciaux. Nous avons dû créer un département « lay-out » par exemple. Nous devions aussi nous préoccuper de questions de mise en scène, veiller à ne pas casser les axes, à respecter les raccords, etc. Nous avons réalisé **Les Chubbchubbs** en un laps de temps très court, quelque chose comme trois ou quatre mois. Mais ça faisait partie du deal : il fallait prouver que nous pouvions être très efficaces dans la réalisation de ce genre de chose. C'est aujourd'hui chose faite, attendons la suite...

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

FULLTIME KILLER
HISTOIRE D'O

[illegible]

THE TUNE
LA MÉLODIE DU DÉCONNEUR

Diffusé sur Arte il y a cinq ou six ans, **The Tune** bénéficie d'une sortie en salles dix ans après sa création, sortie qui explicite la reconnaissance tardive chez nous de son auteur Bill Plympton. Entièrement financée par les deniers du bonhomme glanés sur diverses pubs, la production de **The Tune** s'est faite par à-coups. Plympton aura même profité de la structure épisodique de son film pour en extraire quelques saynètes et les vendre sous forme de courts-métrages (notamment à MTV) afin de financer l'ensemble, méthode suffisamment unique pour être évoquée avec admiration. Ainsi, certains spectateurs découvriront que les hilarants **The Wiseman** ou **Enemies**, qui firent les beaux jours des interludes de la chaîne musicale, sont tout simplement des étapes de la longue quête surréaliste du héros de **The Tune**. Car comme on s'en doute, avec une pareille gestation, le premier long de Plympton ne pouvait pas vraiment tabler sur une narration exemplaire et concise. **The Tune** suit ainsi les pas de Del, un compositeur sous contrat pour le terrible Mr. Mega, producteur de chansons. Amoureux de la secrétaire de Mr. Mega, Del cherche à briller et se met en quête de la mélodie parfaite (« the tune », donc). Sachant que Mega lui a laissé 47 minutes pour accoucher d'un tube, Del traverse le monde de Flooby Nooby à la recherche désespérée d'une quel-

conque inspiration. Forcément, ses rencontres loufoques vont progressivement lui ouvrir la voie et le mélomane doux-rêveur apprendra à composer avec le cœur. Happy ending.

Dès lors, le parcours de Del va être l'occasion pour Plympton de ménager une succession de rencontres fortuites et surréalistes, toutes étroitement dépendantes du moment qui les vit naître, de l'humeur de Plympton à l'heure où il empoignait son crayon. Fait rare, la longue gestation de **The Tune** est littéralement visible à l'écran, tant chaque sketch témoigne d'une progression, d'une affirmation de l'auteur et de son univers cruelo-surréalistico-sexuel. Associé à la compositrice Maureen McElheron, qui ne le quittera plus, le dissident Plympton, déjà adepte d'un gore cartoonesque chirurgical, parvient néanmoins à ménager une véritable fraîcheur et une innocence non feinte. Une légèreté de fond dont le reste de sa carrière sera largement privé, Plympton privilégiant peu à peu une attaque en règle des institutions propres à ses compatriotes. Vous avez dit « œuvre de jeunesse » ? **Rafik DJOUMI**

USA. 1992. RÉAL.: BILL PLYMPTON. SCÉN.: BILL PLYMPTON ET MAUREEN MCELHERON. MUS.: MAUREEN MCELHERON. PROD.: BILL PLYMPTON POUR OCTOBER FILMS. VOIX: DANIEL NIEDEN, MAUREEN MCELHERON, MARTY NELSON, EMILY BINDIGER, CHRIS HOFFMAN, JEFF KNIGHT, JENNIFER SENKO. DUR.: 1H12. DIST.: ED DISTRIBUTION. SORTIE LE 4 DÉCEMBRE 2002.

LE TRANSPORTEUR
IMPORT/EXPORT

Toujours aussi désireux de s'implanter en force sur le marché international, Luc Besson pond de nouveau un script en trente jours, s'en va chercher un casting international qu'il initie au kung-fu sous les ordres de Corey Yuen, engage un yes-man qui ne se posera pas trop de questions et nous balance le tout dans les salles avant même qu'on ait le temps de dire « *non merci, ça va, on va passer…* ». Le résultat de ce nouvel effort du « Spielberg gaulois » se nomme **Le Transporteur** et ça regorge de plein de trucs qu'on aime, comme des poursuites en voitures, des coups de panards dans la tronche et des jolies pépées. En gros, ça aurait pu être marrant comme film. Le problème, comme toujours chez Besson, c'est que ça ne l'est pas… Si l'on en croit notre pygmalion à nous, il y aurait du trafic de Chinois à Nice et c'est ce que le transporteur Frank Martin (Jason Statham) va découvrir en ouvrant un colis qu'il est censé livrer au méchant Wall Street (Matt Schulze), un type qui s'habille vachement classe mais qui semble un peu homo sur les bords. En brisant les règles qu'il s'est lui-même fixé, le transporteur se retrouve dans une sacrée panade puisque la jolie Lai (Shu Qi), le colis en question, va chambouler sa vie et que Wall Street n'est vraiment pas content de cet abus de curiosité. Le reste n'est plus que poursuites en voitures, coups de panards dans la tronche et jolies pépées (enfin, surtout une).

Selon les sacro-saintes règles du marché international, il faut être capable de proposer un produit aux facultés exotiques. Là-dessus, le contrat est rempli par un François Berléand citant Proust dans un anglais à faire pisser de rire une vache espagnole, mais aussi par des poursuites dans les rues de Nice dans la droite lignée de celles de **Taxi** (toujours avec cette même obsession chez Besson: vitesse = gerber). De son côté, Jason Statham, carrément « beefcake », se démène comme il peut, prouvant bien par là qu'il cherche à occuper la place du Bruce Willis d'il y a 10 ans (y'a encore du boulot hein…) et le personnage de Shu Qi s'inscrit dans la plus pure tradition misogyne de l'héroïne bessonienne (un peu moins) hystérique, cadrée au niveau du string et la vessie toujours pleine (les érotomanes un peu fêlés se contenteront d'une nouvelle scène de pipi, avec la demoiselle tenue en laisse cette fois-ci !). Que du bonheur, en comparaison des combats martiaux saccagés par les gros plans (pourtant, il semblerait que le réalisateur Louis Leterrier ait prévu quantité de plans larges ignorés par le monteur), où les bonnes idées (une empoignade pédé, torse nu dans l'huile) offrent un bien mauvais résultat. Bref, rien de bien neuf à l'horizon, si ce n'est que la trademark Besson a encore frappé. Il paraît qu'on nous envie son cinéma aux USA et au Japon. Nous, on veut bien faire l'échange contre un McTiernan ou un Kitamura hein…

Stéphane MOÏSSAKIS

FRANCE. 2002. RÉAL.: LOUIS LETERRIER ET COREY YUEN. SCÉN.: LUC BESSON ET ROBERT MARK KAMEN. DIR. PHOT.: PIERRE MOREL. MUS.: STANLEY CLARKE. PROD.: LUC BESSON, STEVE CHASMAN ET DAVID LAI POUR EUROPA CORP/CURRENT ENTERTAINEMENT. INT.: JASON STATHAM, SHU QI, FRANÇOIS BERLÉAND, MATT SCHULZE, RIC YOUNG… DUR.: 1H34. DIST.: EUROPA. SORTIE LE 23 OCTOBRE 2002.

LA PLANÈTE AU TRÉSOR
STEVENSON POUR LES NULS

Jim Hawkins, un adolescent turbulent, vit avec sa mère, tenancière d'une petite auberge servant de relais dans un port spatial. Heureusement, pour pimenter l'existence (connerie, réprimande, connerie, réprimande, connerie…) de ce jeune rebelle bourgeois (exactement le genre de personnage auquel les gosses de sept ans souhaitent s'identifier), un vieux loup de mer *(ou loup de ciel plutôt, non ? – ndlr)* a la bonne idée de venir mourir dans ses bras. Il offre à Jim une carte mystérieuse, un camarade de sa maman se chargeant d'affréter un galion intergalactique pour partir à la chasse au trésor…

Vaguement inspiré du roman de Robert Louis Stevenson, **La Planète au trésor** est, plus qu'un film, une vitrine d'opérations publicitaires et marketing. Déjà, le long-métrage est une magouille utilisant plusieurs éléments graphiques et narratifs du livre précité, du jeu vidéo **Final Fantasy IX**, de la bande dessinée *Hispaniola* (Fabrice Meddour), de **Goonies** et de **Pirates**, pour ne citer que les références prépondérantes. Jusque-là pas de griefs, puisqu'en décidant de s'attaquer à un sujet aussi balisé que *L'Île au trésor*, faire preuve d'originalité relève soit du miracle, soit du génie. Par contre, la construction de **La Planète au trésor** n'est pas exempte de reproches. Toutes les meilleures

scènes du film (les seules étant « réalisées ») sont contenues dans la bande-annonce. Plus grave, le long-métrage est extrêmement complaisant avec son public et lui sert une soupe plutôt indigeste pour le conforter dans ses fantasmes puérils. Pire, jamais sidekicks n'ont été, dans un film, si nombreux et si crispants. Ici ce n'est pas une, mais deux bestioles qui sont chargées de désamorcer tous les moments dramatiques du scénario. Ainsi, **La Planète au trésor** s'inscrit non pas dans le registre du film d'action, mais dans celui du ZAZ pour mioches. Enfin, on doit blâmer la manière arrogante dont est vendu ce show exutoire pour petits garçons en mal de sensations fortes. La production tente de baratiner le chaland en parlant de révolution et d'ahurissantes prouesses techniques (où ça ?) quand il aurait été préférable que les réalisateurs commencent par s'intéresser à l'unité graphique et à la mise en scène. Ron Clements affirme : *« Il y avait dans* **Titan A.E.** *de belles scènes de CGI, mais l'histoire manquait de panache et d'émotion. L'équipe de Don Bluth s'est fourvoyée dans une attitude Rock 'n Roll absurde. Leurs personnages n'étaient pas assez attachants. Quant à* **Final Fantasy**, *j'ai revu le film et je me suis endormi. Passée la surprise des dix premières minutes, on se rend compte que le scénario est inexistant. C'est soporifique… »* Éloquent ! Cependant, au lieu de belles paroles, nous aurions aimé que le réalisateur soit aussi exigeant pour son film qu'avec ceux de ses camarades ; car force est de constater qu'entre **Final Fantasy**, **Titan A.E.** et **La Planète au trésor**, c'est ce dernier qui possède des allures de fossoyeur mal fagoté.

Bertrand ROUGIER

TREASURE PLANET. USA 2002. RÉAL.: RON CLEMENTS ET JOHN MUSKER. SCÉN.: RON CLEMENTS, JOHN MUSKER ET ROB EDWARDS, D'APRÈS LE ROMAN DE ROBERT LOUIS STEVENSON. MUS.: JAMES NEWTON HOWARD. PROD.: ROY CONL', JOHN MUSKER ET RON CLEMENTS POUR WALT DISNEY PICTURES. VOIX FRANÇAISES : DAVID HALLIDAY, MICHÈLE LAROQUE, LORANT DEUTSH… DUR.: 1H35. DIST.: GBVI. SORTIE LE 27 NOVEMBRE 2002.

- Plaît-il ?
- J'ai dit : où est mon Mad Movies ?
- Ah désolé Mr Bond, il n'est pas encore arrivé. Mais ça ne saurait tarder à mon humble avis...

Choisissez la durée de votre abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (Eurochèques non acceptés) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **6 mois** (**6 numéros**) :
20 € au lieu de 25,80 €, prix au numéro (**-20 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 1 ancien n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le n° de **Mad Movies** ou le n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros**) :
31 € au lieu de 47,30 €, prix au numéro (**-33 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **2 ans** (**22 numéros**) :
52 € au lieu de 94,60 €, prix au numéro (**-45 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 3 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ _____ Date d'expiration _____ Mois/Année

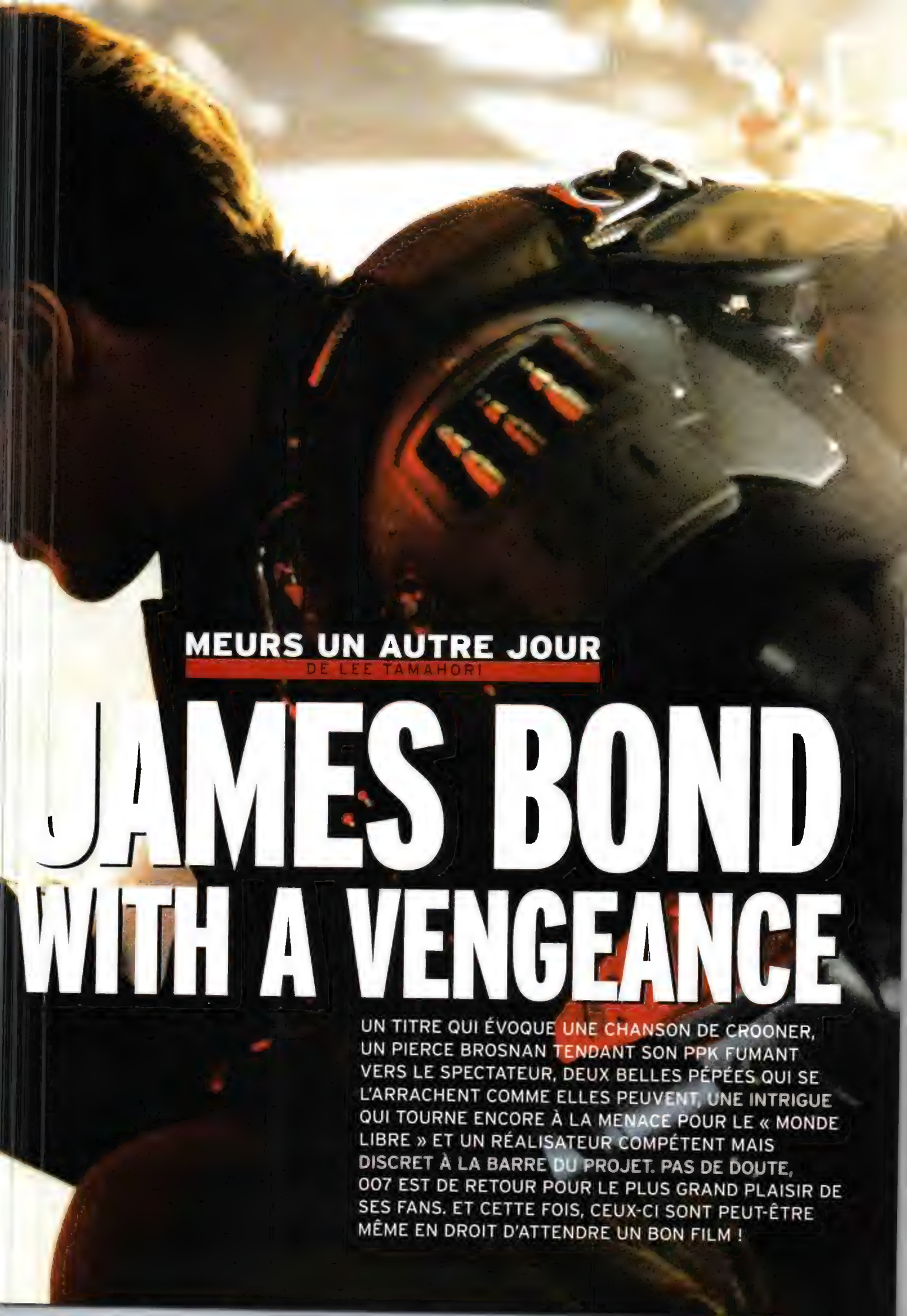
Date/Signature obligatoire

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

COMEDIE!

LA TÉLÉ QUI DÉCONNE

EN EXCLUSIVITÉ SUR CANALSATELLITE ET SUR LES MEILLEURS RÉSEAUX CÂBLÉS.



MEURS UN AUTRE JOUR
DE LEE TAMAHORI

JAMES BOND WITH A VENGEANCE

UN TITRE QUI ÉVOQUE UNE CHANSON DE CROONER, UN PIERCE BROSNAN TENDANT SON PPK FUMANT VERS LE SPECTATEUR, DEUX BELLES PÉPÉES QUI SE L'ARRACHENT COMME ELLES PEUVENT, UNE INTRIGUE QUI TOURNE ENCORE À LA MENACE POUR LE « MONDE LIBRE » ET UN RÉALISATEUR COMPÉTENT MAIS DISCRET À LA BARRE DU PROJET. PAS DE DOUTE, 007 EST DE RETOUR POUR LE PLUS GRAND PLAISIR DE SES FANS. ET CETTE FOIS, CEUX-CI SONT PEUT-ÊTRE MÊME EN DROIT D'ATTENDRE UN BON FILM !

Les premières rumeurs généralement annoncées lorsqu'on évoque le prochain opus de la saga bondienne tiennent toujours de l'ordre du fantasme. Ainsi entend-on régulièrement qu'un réalisateur majeur, de l'ordre de John McTiernan ou Quentin Tarantino, va s'attaquer à la saga. Ce qui s'avère toujours faux à l'arrivée, bien entendu. *« Notre première tâche consiste à trouver un bon réalisateur »* annonce Barbara Broccoli, productrice de la série depuis **GoldenEye**. *« Quelqu'un qui ne soit pas intimidé par le poids énorme de la franchise et les attentes du public, et qui soit capable de raconter une nouvelle histoire qui surprendra les fans de la saga. J'admire énormément Lee Tamahori, je trouve que* **L'Âme des guerriers** *est l'un des plus grands films réalisés ces 50 dernières années. Il possède une grande énergie et un sens visuel particulièrement fort. La première fois que nous l'avons rencontré, nous avons constaté qu'il avait une vision assez forte du film et qu'il pouvait explorer de nouvelles terres, ce que nous désirons toujours, pour pouvoir améliorer la saga. »* Bien sûr, **L'Âme des guerriers** est un grand film mais il ne faut pas perdre de vue que Lee Tamahori a depuis, au grand dam des admirateurs de sa première œuvre, rejoint le rang des yes-man hollywoodiens tout en faisant preuve cependant, dans ses meilleurs moments, d'un certain savoir faire filmique (**À couteaux tirés** et **Le Masque de l'araignée**, malgré leurs énormes défauts, échappent au moins au filmage télévisuel). Avant que Lee Tamahori ne soit engagé en juillet 2001, un autre nom circule pour être vite balayé, celui de Brett Ratner (**Dragon rouge**). Ce dernier, à la sortie de **Rush Hour 2**, nous révèle que *« le studio veut que je le fasse, Pierce Brosnan aussi. Mais les Broccoli ne veulent pas de moi… »*. Pauvre petit… S'il fallait une véritable preuve que ce sont les producteurs qui tiennent véritablement les rênes de la saga, ce serait bien celle-ci, puisque même un cinéaste aussi « prestigieux » (commercialement parlant, of course) se voit refusé la réalisation d'un épisode, quand bien même celui-ci serait du genre à faire là où on lui dit de faire. Aucune « forte tête » ne doit pouvoir s'imposer dans l'immense travail collectif que représente la mise en chantier d'un James Bond. Et les deux chaperons de ce travail, ceux à qui revient toujours la décision finale, se nomment Barbara Broccoli et Michael G. Wilson, frère et sœur héritiers de la franchise après la mort de leur père Albert « Cubby » Broccoli en 1996. *« Nous avons une certaine responsabilité envers la franchise James Bond »* avoue Barbara. *« Nous nous référons tout le temps à ce que Cubby nous a appris. Il nous a appris beaucoup de choses mais la plus importante reste "Ne foirez pas la franchise !". Ian Fleming a créé ce personnage et Eon a créé tout un genre cinématographique. Cubby disait toujours : "Tout le monde va essayer de nouvelles choses et votre boulot est de garder un œil sur la franchise et ne pas la perdre de vue, ne pas en perdre l'essence." Ça paraît simple mais ce n'est pas le cas car tellement de personnes venant de différents horizons travaillent sur cette franchise avec le but de la recréer… »* Nuff' said !

LA MORALE BONDIENNE

Cela étant dit, ce n'est pas pour ça que **Meurs un autre jour** ne risque pas de provoquer la surprise. De retour après avoir officié sur **Le Monde ne suffit pas**, les scénaristes Rob Wade et Neal Purvis se mettent au travail durant l'été 2000. *« Concevoir un scénario pour la saga équivaut à un travail de groupe »* raconte Michael G. Wilson. *« Nous organisons de longues séances de brainstorming et nous lançons le maximum d'idées possibles jusqu'à ce que nous ayons un semblant d'intrigue. C'est un processus assez long et difficile car il faut prendre en compte que nous avons fait 19 films auparavant et qu'il faut constamment proposer quelque chose de nouveau. »* Barbara rajoute : *« Pour celui-ci, nous avons évoqué les pays dans le monde qui possèdent toujours cet aura mystérieux et intriguant. La Corée en fait partie. Comment introduire le méchant dans ce contexte et quels sont les challenges que Bond n'a pas encore eu à relever ? Le processus d'écriture fut long… »*. En fait, l'intrigue de **Meurs un autre jour** est mise en place dès le sacro-saint pré-générique du film. En mission en Corée, James Bond se fait capturer au terme d'une poursuite en hovercraft et se voit jeté dans une prison militaire dans laquelle il va croupir avant d'être retrouvé par les siens. Persuadé d'avoir été trahi, Bond ne désire plus que la vengeance et se voit vite révoqué des services secrets. Il se lance ainsi dans une vendetta personnelle, voyageant de Hong Kong à Cuba, pour retrouver le responsable de son emprisonnement. Celui-ci serait Gustav Graves, un richissime industriel insomniaque, en cheville avec le général Zao que Bond a, par le passé, défiguré. Les actions de Graves seraient par ailleurs en passe de provoquer une guerre catastrophique qu'il faut à tout prix éviter. L'aide de Jinx, une espionne américaine, et de l'anglaise Miranda Frost au service de M, ne sera pas de trop dans cette aventure, surtout qu'il s'agit de retrouver un ennemi sans visage puisque ce dernier use d'une invention révolutionnaire qui lui permettrait de changer d'apparence. *« Pierce a tout de suite été réceptif au fait que Bond apparaisse sous un mauvais profil dans le film. Pour lui, ça a été l'occasion de montrer une facette différente de son personnage, bien plus sombre qu'à l'accoutumée »* explique Michael. *« Tout est une question de personnages »* confirme Barbara. *« James Bond est tellement complexe et possède tellement de facettes qu'on peut le montrer sous un autre jour. Surtout avec Pierce, qui possède une telle humanité et une telle vulnérabilité. Grâce à lui, nous pouvons placer le personnage dans un conflit moral de la même manière que dans* **Le Monde ne suffit pas**, *lorsqu'il tombe amoureux de la méchante et qu'il doit ensuite la tuer. »* L'intention louable de revenir à un Bond plus dur et plus méchant est donc ainsi invoquée. Très bien, mais lorsqu'on sait que le réalisateur Michael Apted a dû se battre pour imposer un simple gros plan d'insert sur le regard perçant de Pierce Brosnan au terme d'une exécution dans **Le Monde ne suffit**

La séquence pré-générique qu'on nous annonce spectaculaire : au terme d'une poursuite en hovercraft situé dans un no man's land militarisé entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, Bond sera capturé et jeté en prison !

PIERCE BROSNAN JAMES BOND

LE MOINS QUE L'ON PUISSE DIRE, C'EST QU'APRÈS TROIS FILMS DE LA SAGA, PIERCE BROSNAN CONNAÎT SON PERSONNAGE SUR LE BOUT DES ONGLES ET L'INCARNE À LA PERFECTION. L'ACTEUR IRLANDAIS IMMORTALISÉ PAR L'AGENT SECRET BRITANNIQUE REVIENT CETTE FOIS-CI DANS UN FILM QUI S'ANNONCE PLUS MÉCHANT, DANS LA VEINE DE CEUX INTERPRÉTÉS PAR SEAN CONNERY. CE QU'IL A TOUJOURS SOUHAITÉ EN SOMME...

À PROPOS DE JAMES BOND

La première fois que j'ai mis les pieds sur le plateau de **GoldenEye**, j'étais en ébullition. Je trépignais littéralement. J'ai grandi en regardant la saga et Sean Connery était l'homme à affronter, celui à qui l'on aimerait ravir le titre ou du moins, qu'on aimerait parvenir à égaler. Ça n'a rien à voir avec n'importe quel autre rôle parce que le rôle est tellement ancré dans l'inconscient cinématographique. Heureusement, Martin Campbell était là et je peux vous dire que je songe toujours un peu à ses directives quand j'incarne James Bond, encore aujourd'hui. James Bond est l'ultime héros cinématographique. Il a traversé les générations et il faut en tenir compte. Il faut donc se battre pour le personnage, le faire évoluer dans ses motivations dans le cadre même de l'histoire. Parfois, ces motivations peuvent s'avérer assez abstraites d'ailleurs. Il faut se donner à 200 % pour ce rôle, tant physiquement que mentalement. J'ai déjà tourné trois films de la série et ceux-ci ont eu beaucoup de succès, donc je n'ai plus à marcher sur des œufs avec ce personnage. Je dois faire corps avec lui, en être son incarnation parfaite, même si justement, on ne peut pas convenir à tout le monde, du fait de sa popularité.

À PROPOS DU FILM

Ce nouveau film représente un challenge car j'ai déjà incarné Bond trois fois auparavant et les films étaient bons. Il fallait donc en faire un encore meilleur. Je pense que nous avons trouvé une bonne histoire pour **Meurs un autre jour**. Bond doit trouver la rédemption, il doit revenir à ce qu'il était auparavant. Je me suis assis auprès des scénaristes dès les premiers stades du projet en leur demandant *« Et si Bond se faisait capturer ? Et s'il avait perdu de sa superbe ? »*. C'était aussi simple que ça. Après, ça a été à eux de trouver l'histoire, le pourquoi du comment. Ensuite, en deux ou trois déjeuners avec les producteurs, vous parlez de ce qui a fait la force du film précédent. Par-dessus, le studio (MGM en l'occurrence) a ses exigences et ce sont Barbara Broccoli et Michael Wilson qui tiennent la barre du projet. Logique, ils font ça depuis le berceau ! L'histoire de **Meurs un autre jour** est plus linéaire que celles des deux précédents films de la série. De mon point de vue, et de celui du public j'imagine, c'est très certainement plus appréciable. Ça représente tellement plus de manœuvres dans l'action qu'il y a presque un danger assez excitant qui serait celui de faire perdre l'humanité du personnage principal. Mais les scénaristes ont fait un boulot formidable en mettant Bond dans une situation de crise où il est capturé, renié par les services secrets, et perd quasiment ce qui fait son identité. Quel challenge plus important pour un personnage comme James Bond ? Ce dernier doit remonter la pente, redevenir ce qu'il a toujours été et c'est très excitant. D'ailleurs, les méchants rajeunissent dans celui-ci : Toby Stephens doit être le plus jeune des méchants en 40 ans de franchise. Il faut en tenir compte pour le personnage principal. Je ne peux m'empêcher de constater le temps passé à incarner James Bond depuis ses sept dernières années. Je profite de chaque instant et j'éprouve énormément de fierté à avoir contribué à cette saga légendaire. Enfin, je retiendrais surtout de **Meurs un autre jour** ce moment où Bond rencontre Halle Berry en maillot de bain ! Travailler avec Halle Berry fut très réjouissant !

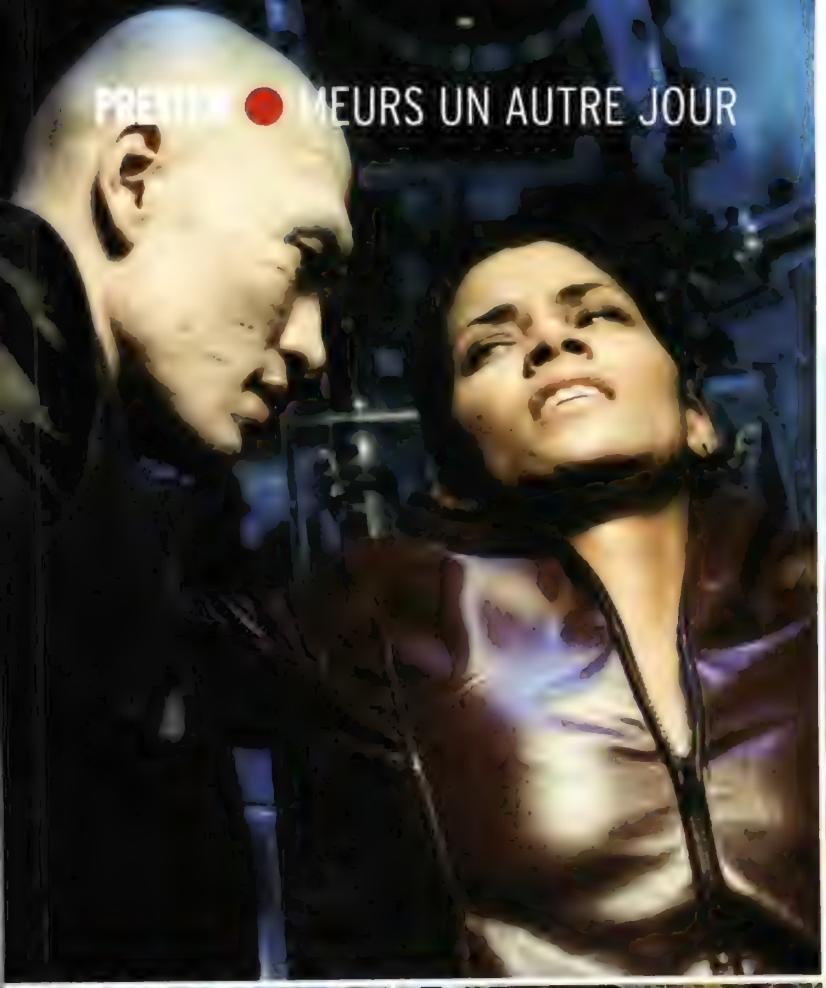
À PROPOS DU RÉALISATEUR

Je sens que je suis maintenant capable de contribuer à plusieurs aspects du film que nous faisons. Ce genre de chose se base sur la confiance et d'ailleurs, le choix des réalisateurs a toujours joué en notre faveur. Lee Tamahori possède un style qui lui est propre, très vif, très énergique. Il a fait un boulot impressionnant, en rendant le film musclé et percutant. Il ne travaille pas avec une liste de focales ou de plans à faire automatiquement. Parfois, il s'inspire du plateau pour trouver les meilleurs angles de prises de vues. Il pense à tout et connaît l'histoire sur le bout des doigts. Il a mémorisé les lignes de dialogues par cœur et ne se perd pas dans les nuances des personnages. Surtout, il réfléchit très vite et c'est une grande qualité.

À PROPOS DE LA SAGA

Dans ce film, nous avons rendu quelques hommages aux précédents films de la série. Je les aime tous. Je suis content de pouvoir contribuer à cette série, surtout lorsqu'on tient compte de la concurrence. C'est un combat constant, surtout quand on essaye de vous déloger de votre place. Ça vous rend agressif et déterminé. Vous voulez protéger à tout prix ce que vous aimez. En même temps, je suis parfois sans pouvoir face à la compétition. La série des **Austin Powers** est une parodie épatante de James Bond. À ce stade, autant laisser tomber et ne se préoccuper que de son propre travail.

Propos mis en forme par Stéphane MOÏSSAKIS



Jinx (Halle Berry) : une belle espionne qui sait autant jouer de ses charmes que de ses talents cachés pour se tirer des pires situations. Comme toute Bond Girl qui se respecte, elle n'est pas insensible à la belle gueule de James Bond (Pierce Prosnan). Le veinard !

HALLE BERRY JINX

APRÈS AVOIR GAGNÉ L'OSCAR DE LA MEILLEURE ACTRICE POUR À L'OMBRE DE LA HAINE, HALLE BERRY REVIENT SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE AVEC LE RÔLE DE JINX, UNE BOND GIRL QU'ELLE A DÉSIRÉE FORTE ET SEXY. UN RÔLE DE PLUS DANS SON IMPRESSIONNANTE CARRIÈRE, QUI NE FAIT QUE DÉCOLLER...

À PROPOS DE LA SAGA

On me demande souvent si j'aurais accepté de jouer dans ce film si j'avais eu l'Oscar avant de m'engager dans l'aventure. Je réponds toujours oui parce que j'adore incarner une Bond Girl. J'ai été surprise qu'on me propose un rôle aussi important et aussi bon. J'ai tout de suite été excitée par l'idée de faire partie de la saga et j'ai voulu lire le script tout de suite pour découvrir mon personnage. Mais rien que le fait d'avoir été envisagée est déjà excitant ! Je me considère comme une fan de James Bond mais surtout des quatre ou cinq derniers en fait. Quand j'étais vraiment jeune, les histoires paraissaient compliquées. Je pouvais admirer les gadgets, les belles femmes et Bond, mais je me demandais toujours ce qui se passait. Dernièrement, vous vous en doutez, je n'ai plus ce problème. De plus, Pierce est parfait en 007. Ma Bond Girl préférée reste Ursula Andress, rien que pour cette séquence clé ou elle sort de l'eau en bikini. Nous avons répété cette scène en hommage aux 40 ans de la série. Impossible de se référer à **Dr No** sans parler d'Ursula. J'ai aussi beaucoup aimé Michelle Yeoh dans **Demain ne meurt jamais**. Elle a apporté une certaine dureté à son personnage et ça m'a beaucoup plu.

À PROPOS DE SON PERSONNAGE

J'adore mon personnage, Jinx. C'est une femme forte. J'aime qu'elle fasse partie de cette nouvelle évolution des Bond Girls dans la série. J'ai revu tous les films de la saga après avoir signé pour celui-ci et au fur et à mesure, les Bond Girls deviennent de plus en plus intelligentes et se mesurent ainsi à James Bond. Elles représentent son pendant féminin tout en gardant leur côté sexy. Et Jinx représente encore une autre évolution. Elle est vraiment sexy, très féminine. Elle possède du répondant face à Bond et s'avère aussi être très dure. Pour moi, ça représente en sorte l'idéal féminin. Ce personnage possède plusieurs couches, il n'est pas unidimensionnel, même s'il reste dans la lignée des Bond Girls qu'on aime. Ce fut très amusant de l'incarner.

À PROPOS DE SA CARRIÈRE

Je n'ai jamais cherché à apparaître uniquement dans des blockbusters. J'ai toujours voulu mener ma carrière de front. Le métier comporte une telle facette commerciale aujourd'hui qu'il faut se battre pour pouvoir obtenir le parfait mélange entre le côté artistique d'un film et son intérêt financier. Jouer dans **Opération Espadon**, **X-Men** et le Bond complémente parfaitement des films plus risqués comme **À l'ombre de la haine**. C'est comme ça que je veux évoluer, en étant capable de jouer dans chaque type de films. J'ai apprécié la réaction de chacun quand je suis revenue sur le plateau de **Meurs un autre jour** après avoir gagné l'Oscar. Tout le monde était tellement content, surtout Pierce, que je me suis sentie très fière. En même temps, il fallait se remettre au travail car fondamentalement, rien n'a changé. Il faut toujours travailler durement et je pense que je n'arriverai à percevoir les vrais changements que le jour où une autre femme de couleur sera amenée, comme moi, à gagner cette distinction. Sinon la vie continue comme avant. Peut-être que le jour où je constaterais que gagner l'Oscar a porté ses fruits dans la profession, je me dirais « Wow » !

Propos mis en forme par Stéphane MOÏSSAKIS

De haut en bas : Zao (Ricky Yune), un militaire coréen, défiguré par 007, qui souhaite se venger en tuant l'agent secret.

Un hélico qui pète du rotor...

pas justement, on se demande s'il est encore possible de voir un Bond de la même stature que celui incarné par Sean Connery, c'est-à-dire sans remords. Espérons que le prégénérique donne le ton pour le reste du film...

PASSAGES OBLIGÉS

« Nous commençons toujours le script par une page blanche » continue Michael, *« mais nous devons garder certains éléments mis en place dans les autres épisodes. Ce sont les séquences d'action, les cascades et les gadgets et nous devons également réinventer ça. Chaque scénariste, chaque exécutif souhaite réinventer James Bond. Bien sûr, au terme de 40 ans de carrière, Bond se doit d'être réinventé constamment, surtout avec un nouvel acteur dans le rôle. Mais l'essence du personnage ne doit pas changer. »*. Si la teneur des gadgets n'est pas dévoilée (on sait néanmoins que *Meurs un autre jour* rend hommage, 40ème anniversaire oblige, aux autres épisodes de la saga par ce biais), certains morceaux de bravoure du film sont un peu révélés. Bond se retrouve ainsi à combattre un adversaire à l'escrime (Madonna, qui chante la chanson du générique, interprète, le temps d'un caméo, un professeur d'escrime) et à poursuivre Zao au volant de son Aston Martin sur une route faite de glace. Vic Armstrong, le réalisateur de seconde équipe, confirme : *« La scène de poursuite automobile sur la glace va être époustouflante ! Le lac gelé sur lequel nous avons tourné, en Islande, n'était pas assez solide. Les voitures font deux tonnes chacune, sans compter l'équipe et le matériel. Le temps a joué en notre faveur quand le lac s'est solidifié. Certaines cascades, comme celle où Bond évite une roquette lancée par Zao, ont cependant dû être tournées en Angleterre. Au final, je suis assez fier de cette séquence. On dirait un ballet, tellement elle est fluide. J'ai cherché à obtenir le plus de plans larges possibles, à la manière de* **Lawrence d'Arabie**, *ce qui n'est plus trop à la mode aujourd'hui. »*. De son côté, Lee Tamahori renchérit : *« Il faut respecter le fait que ces films sont essentiellement axés sur les filles, les flingues, les gadgets et de l'action spectaculaire. Ce sont d'énormes machines qu'il faut amener à bon port, sans trop se préoccuper de la pression, sinon on risque de se faire bouffer... Le plus fascinant finalement, c'est que j'adore tourner des scènes d'action. Pourtant, ce n'était pas mon rôle ici, mais celui de Vic Armstrong, avec qui j'ai entretenu des rapports étroits en termes artistiques. J'ai bien filmé quelques coups de poing administrés par Bond, mais je devais essentiellement m'en tenir aux personnages et à l'intrigue. »*. Une autre composante importante dans la saga reste le méchant, ici Gustav Graves, dont les intentions semblent encore floues. *« Ce fut un rôle difficile à caster, dans le sens où nous avions besoin d'un acteur hors normes »* confesse Barbara. *« Toby Stephens est le jeune acteur anglais le plus prometteur de sa génération. J'ai pu admirer son travail au théâtre, ainsi qu'à la télévision et au cinéma. J'ai senti qu'il était l'homme de la situation et d'ailleurs, il a fait un travail époustouflant pour le film. »* Michael rajoute : *« Lee, Barbara et moi sommes tous les trois tombés d'accord sur le fait qu'il était parfait pour le rôle. Nous avions besoin de quelqu'un de plus jeune pour le rôle du méchant, dans la trentaine environ. Et c'est dur de trouver quelqu'un de cet âge qui puisse soutenir le regard de Pierce. Toby est très connu sur les planches et il possède la présence nécessaire pour tenir la dragée haute à Pierce. »*. Au-delà même de l'action ou du méchant, les Bond movies nécessitent aussi leur pincée de charme. Halle Berry et Rosamund Pike (respectivement dans les rôles de Jinx et Miranda) se partagent ainsi les faveurs de 007, mais Lee Tamahori est surtout très satisfait de la scène d'amour qu'il a pu tourner : *« Les* **James Bond** *sont classés PG-13, ce qui veut dire que le sexe ne peut être représenté que de manière post-coïtale. Vous connaissez le truc : la caméra filme les vêtements au sol et panote doucement sur le lit... Mais nous nous sommes dit que pour ses 40 ans au cinéma, Bond avait le droit de tirer son meilleur coup ! Nous avons donc tourné cette scène assez torride, mais impossible de vous dire si elle va survivre au montage final et aux coups de ciseaux de la MPAA. »*. Si les vieux croûtons de la censure s'y mettent aussi pour émasculer notre agent secret préféré...

DU CHANGEMENT DANS LA CONTINUITÉ

Petit à petit, les producteurs, avec l'aide de Pierce Brosnan, tentent donc de casser le moule imposé, sans tambour ni trompette, avec une extrême précaution visant à ne froisser personne. De nouveaux personnages apparaissant dans ce film peuvent être amenés à devenir récurrents dans la saga (Michael Madsen dans le rôle de l'agent de la CIA Falco) au même titre que Felix Leiter, tandis que la chanson-titre, interprétée par Madonna, est clairement ancrée dans la mouvance électro de la pop star, donc assez loin des sonorités à la John Barry. Enfin, au sein même de l'intrigue, James Bond ne peut plus faire confiance à personne, puisque des membres des services secrets lui donnent les mauvaises informations, quand ils ne tentent pas de nuire à sa vie. Au lendemain de la sortie triomphale du **Monde ne suffit pas**, Pierce Brosnan annonçait que le prochain épisode de la saga serait le dernier en ce qui le concerne. Préoccupé par les emplois du temps serrés entre chaque film l'empêchant de se pencher sur d'autres projets, la star a obtenu un délai supplémentaire d'un an entre chaque film. Dans l'ombre, on imagine aussi qu'il a dû obtenir un peu plus de poids dans la production afin de ramener la saga à sa source. À mi-chemin entre respect du mythe et tentatives novatrices, **Meurs un autre jour** pourrait bel et bien devenir un de ces bons films qui nourrissent la saga, ce qui ne serait pas de refus en cette année commémorative. Réponse le 20 novembre en salles pour une sortie française en avance de deux jours par rapport au reste du monde. D'ici là, bon anniversaire Monsieur Bond !

Stéphane MOÏSSAKIS

James Bond en pleine mission. Cette fois-ci, il ne peut se fier à personne : ni aux gars qui portent des lunettes, ni à Miranda Frost (Rosamund Pike), ni à la belle Jinx. Happy birthday 007...

TOBY STEPHENS **GUSTAV GRAVES**

FILS DE L'ACTRICE MAGGIE SMITH ET DE L'ACTEUR SIR ROBERT STEPHENS, L'ANGLAIS TOBY STEPHENS S'EST SURTOUT FAIT CONNAÎTRE DU GRAND PUBLIC EN INCARNANT CLINT EASTWOOD JEUNE DANS SPACE COWBOYS. DANS MEURS UN AUTRE JOUR, IL INCARNE GUSTAV GRAVES, UNE FIGURE MACHIAVÉLIQUE À DOUBLE FACETTE QUI DONNE DU FIL À RETORDRE À NOTRE AGENT SECRET PRÉFÉRÉ. UN PAS DE PLUS VERS LA GLOIRE ?

À PROPOS DE SON PERSONNAGE

Sans trop en révéler, je peux vous dire que j'incarne une sorte de figure schizophrène, qu'il y a deux facettes dans mon personnage. C'était très amusant pour moi de jouer ce rôle. D'un côté, je suis cette espèce d'industriel écolo qui tente de rendre le monde meilleur mais bon, je suis aussi le méchant de l'histoire. Avec un personnage comme ça, le public se demande constamment ce qui va se passer. J'ai l'impression que la production voulait un acteur assez jeune pour le rôle et totalement inconnu. Ça tombe bien, je suis les deux ! Et le personnage de Gustav Graves devait être confiant en lui, très arrogant et avoir un certain bagout. J'imagine que j'ai dû faire ressortir ça durant le casting, ce qui expliquerait pourquoi j'ai été choisi. J'ai eu de très bons dialogues à jouer. Roger Moore disait que les méchants de la série avaient les meilleures phrases. J'ai même mémorisé certaines phrases en coréen ! J'ai été déçu par contre de ne pas avoir à dire *« Au revoir Mr. Bond »*. Quasiment tous les méchants de la série ont pu le dire. Enfin, j'ai pu le dire durant le casting du film et ça a suffit à me rendre joyeux !

À PROPOS DU RÉALISATEUR

Je suis fan de Lee Tamahori. Ma femme est néo-zélandaise et elle m'a dit *« Il faut que tu vois ce film,* **L'Âme des guerriers** *»*. Je l'ai regardé et ça m'a foutu une de ces pétoches ! C'est un filmtrès émouvant, donc j'étais fan de Lee avant même de le rencontrer. Ça a été très stimulant de travailler avec lui, même si au début, on marchait sur des œufs, du fait que j'avais peur de ne pas le satisfaire. Une fois que j'ai pu montrer mes capacités, tout a été plus simple...

À PROPOS DE LA SÉRIE

C'est intimidant de jouer le méchant dans un **James Bond**. Vous réalisez très vite que vous faites partie d'une franchise et en Angleterre, mon pays d'origine, c'est carrément une serie qui dépasse le phénomène culturel pour devenir carrément un élément inhérent à la culture du pays. Mon Bond préféré reste **Bons baisers de Russie**. J'adore la performance de Robert Shaw. Je trouve que ses scènes avec Sean Connery comportaient énormément de tension. On se dit que Bond a trouvé son équivalent, qu'il ne va pas pouvoir s'en tirer. Et c'est ça qui est excitant en fait. Si vous parvenez à faire croire au public que Bond va y rester, ne serait ce que l'espace d'un instant, c'est que vous tenez le bon bout !

Propos mis en forme par Stéphane MOÏSSAKIS

RICKY YUNE **ZAO**

POUR SON TROISIÈME FILM, APRÈS LA NEIGE TOMBAIT SUR LES CÈDRES ET FAST & FURIOUS, RICKY YUNE, EX-ARTISTE MARTIAL D'ENVERGURE OLYMPIQUE, FRAPPE FORT. IL INCARNE ICI ZAO, ENNEMI JURÉ DE BOND, ET SUCCÈDE AINSI AUX GRANDES FIGURES MACHIAVÉLIQUES DE LA SÉRIE TELLES QUE REQUIN OU ODDJOB.

À PROPOS DU FILM

C'est le Bond du nouveau millénaire. On a tout rafraîchi, des séquences d'action jusqu'à l'interaction entre les personnages. On garde toujours l'esprit de la série, mais celui-ci est juste un peu plus malin que certains autres. Lee Tamahori a apporté au film une dimension crûe, réelle. Bond se retrouve souvent mis au pied du mur. Il est plus vulnérable qu'auparavant. Mon rôle dans le film est de le poursuivre et d'être poursuivi par lui et la NSA. Lee m'a d'ailleurs conseillé de prendre ça comme une sorte de danse entre Bond et mon personnage...

À PROPOS DE SON PERSONNAGE

Pour moi, chaque méchant est intéressant du moment que sa facette humaine est représentée. Personne n'est seulement bon ou mauvais. Mon personnage veut uniquement unir un pays et parfois, il faut prendre des mesures drastiques pour atteindre ce but. Je peux comprendre ça. Les seuls méchants asiatiques de la série sont Oddjob et Dr No. Seulement deux personnages en 19 films. Un Bond est toujours axé sur ses méchants. En interpréter un représente une énorme responsabilité. Je ne pourrais dire pourquoi j'ai été choisi pour ce rôle, je n'ai pas osé demander. Je tente juste de rester rationnel. Les acteurs asiatiques les plus reconnus actuellement se nomment Chow Yun Fat, Jet Li et Jackie Chan. Ce sont eux qui représentent le talent asiatique. Les jeunes qui débarquent sont donc rares et je fais partie de ceux-là. J'ai de la chance, ce n'est que mon troisième film. Je ne serais pas là s'il n'y avait pas de compétition.

À PROPOS DE SES PARTENAIRES

Le plus dur pour moi sur le tournage, en dehors de feindre la haine envers Pierce, c'était d'oublier qu'il s'agit ici du 20ème Bond et du 40ème anniversaire de la série. D'oublier donc que j'allais être comparé à Requin, Scaramanga ou Blofeld. Pour mon troisième film, j'ai eu la chance de tourner avec de nombreux talents travaillant devant comme derrière les caméras. Halle Berry, par exemple, est une femme extraordinaire, que ce soit sur le plan humain ou professionnel. Quant à Pierce Brosnan, voilà bien une personne qui définit Bond complètement : aussi suave et débonnaire que son personnage. S'il était Bond pour de vrai, il ferait certainement usage de son permis de tuer ! Mais au fond, il est surtout un père de famille exemplaire.

Propos mis en forme par Stéphane MOÏSSAKIS

LA SCIENCE-FICTION A SA NOUVELLE SÉRIE CULTE

FARSCAPE

Après l'énorme succès aux États-Unis et en Angleterre, vivez à votre tour les aventures intergalactiques de John Crichton, astronaute américain perdu dans l'espace. Ses compagnons de route : un groupe d'Aliens fugitifs. Leur objectif : échapper aux Pacificateurs et retrouver leur planète respective.

DECOUVREZ LES 6 PREMIERS EPISODES DANS UN SUBLIME COFFRET 3 DVD AU PRIX EXCEPTIONNEL DE 2 DVD

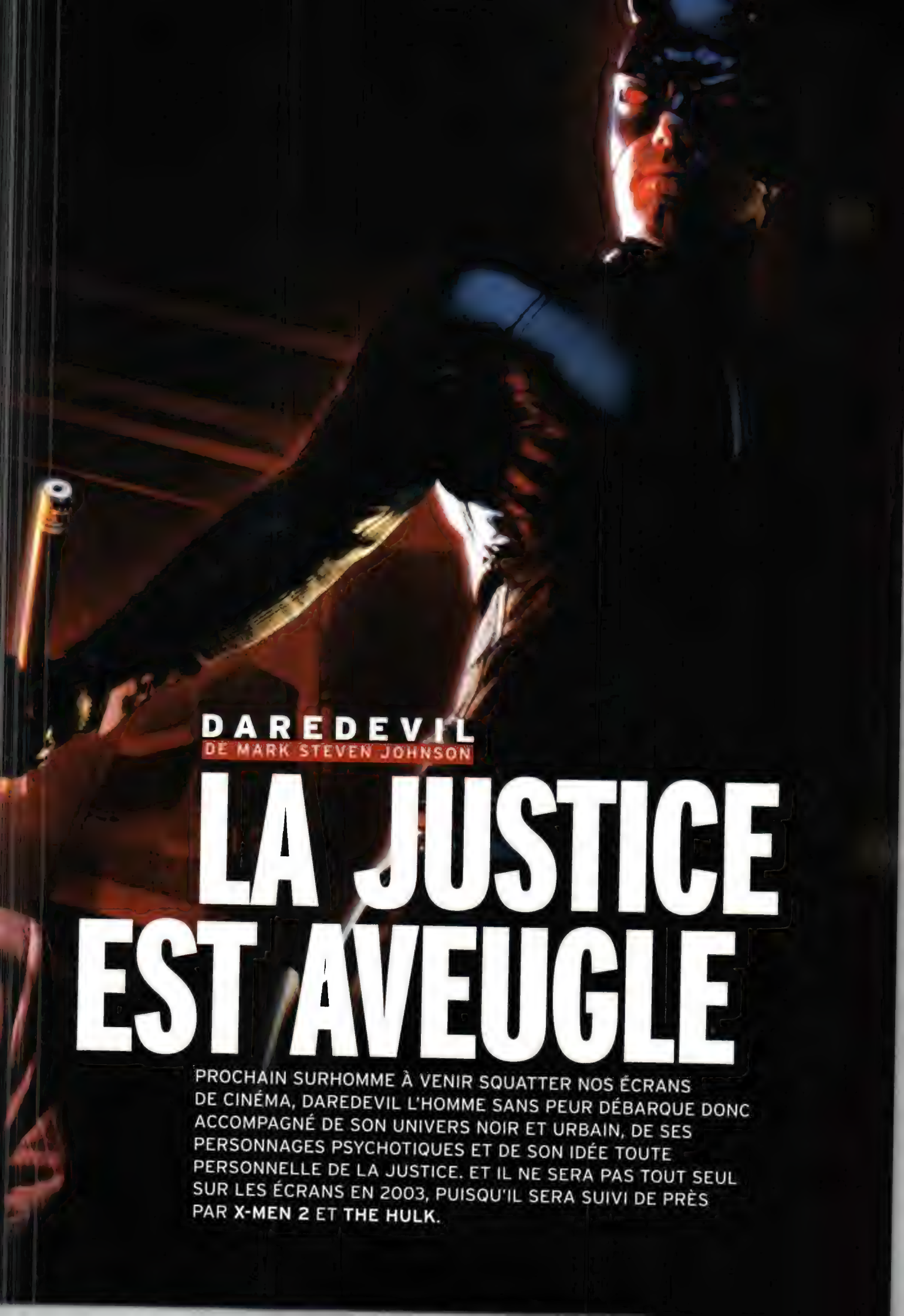
BONUS

- Portrait de John Crichton (Ben Browder)
- Portrait de Aeryn Sun (Claudia Black)
- Making of et commentaires audio
- Galerie de photos / dessins de conception

ET BIENTÔT, LES PROCHAINS COFFRETS À COLLECTIONNER :
JANVIER 2003, LES VOLUMES 2 ET 3, MARS, LES VOLUMES 4 ET 5

mcm

COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
DISTRIBUTION



DAREDEVIL
DE MARK STEVEN JOHNSON

LA JUSTICE EST AVEUGLE

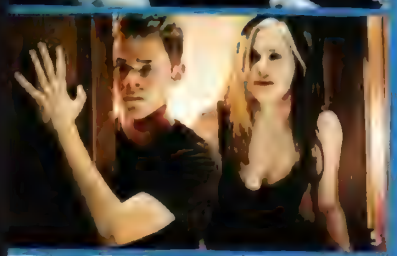
PROCHAIN SURHOMME À VENIR SQUATTER NOS ÉCRANS DE CINÉMA, DAREDEVIL L'HOMME SANS PEUR DÉBARQUE DONC ACCOMPAGNÉ DE SON UNIVERS NOIR ET URBAIN, DE SES PERSONNAGES PSYCHOTIQUES ET DE SON IDÉE TOUTE PERSONNELLE DE LA JUSTICE. ET IL NE SERA PAS TOUT SEUL SUR LES ÉCRANS EN 2003, PUISQU'IL SERA SUIVI DE PRÈS PAR **X-MEN 2** ET **THE HULK**.

1964. La Marvel est en train de s'imposer de plus en plus, dans le monde du comic-book, comme LA maison des super-héros, devant son concurrent direct DC Comics. Galvanisé par le succès énorme des 4 Fantastiques et de Spider-Man, Stan Lee décide de créer un nouveau personnage, un héros qui sera une métaphore vivante de la justice. Récupérant le concept de *Spider-Man* (les pouvoirs du héros et leur répercussion sur sa vie quotidienne) tout en le transférant dans un univers plus sombre et plus adulte, Lee accouche donc de Daredevil, l'homme sans peur.

Matthew Murdock est un jeune garçon comme tant d'autres qui grandissent dans le quartier malfamé de Hell's Kitchen, à New York. Son père, Jack Murdock, est un homme droit et honnête, qui gagne sa vie en tant que boxeur. La vie suit son cours jusqu'au jour où Matt est victime d'un accident : en tentant de sauver un gamin qui va se faire écraser, il est renversé par un camion transportant des fûts radioactifs et, exposé aux radiations, il perd la vue. Mais il s'aperçoit assez vite que l'accident l'a doté en même temps d'une sorte de radar, comparable à ceux des chauve-souris, lui permettant de se déplacer comme tout un chacun alors qu'il ne voit rien. Le destin s'acharne sur les Murdock puisque le père est tué par la Mafia, pour avoir refusé de se coucher lors d'un match truqué. Frappé de plein fouet par cette double tragédie, le jeune Matt décide de consacrer sa vie à la justice. Il fait de brillantes

X-MEN 2
DE BRYAN SINGER
RETOUR EN FORCE

Un budget avoisinant les 130 millions de dollars, environ 25 personnages principaux, un tournage échelonné sur cinq mois, près de 800 plans d'effets visuels... **X-Men 2** (surnommé **X2**, ça en jette plus !) annonce la couleur : Bryan Singer et son équipe ont voulu donner dans la séquelle destinée à surpasser, quantitativement parlant, le premier opus. Le script adapte l'un des meilleurs épisodes du comic book, *Dieu crée, l'homme détruit*, écrit par Chris Claremont en 1982 (avec Brent Anderson au dessin) : les X-Men sont obligés de faire alliance avec les Mauvais Mutants de Magneto (photo 2) pour combattre le général Stryker (Brian Cox - photo 6), un militaire haineux qui a juré la perte et la disparition de tous les mutants. La trame de l'histoire intégrera également des éléments issus d'un spin-off célèbre des *X-Men*, *L'Arme X*, narrant les origines mystérieuses de Wolverine (photo 7). Au rayon des nouveaux personnages, on attend entre autres la méchante Lady Deathstrike (Kelly Hu - photo 4), Nightcrawler (Diablo en VF, joué par Alan Cummings - photo 3), Colossus (photo 1), Pyro, The Beast (Le Fauve en VF), Gambit, Kitty Pride et Iceman (photo 5, à côté de Malicia). Par contre, des rumeurs annonçaient la présence dans le film des Sentinelles, ces terrifiants robots programmés pour éliminer les mutants. Il n'en est rien, même si les Sentinelles sont appelées à apparaître dans **X-Men 3**. Le film comporterait également une scène se situant dans la fameuse Danger Room, la pièce où s'entraînent les X-Men, et se terminerait sur un combat gigantesque réunissant tous les personnages dans la base militaire d'Alkali.



Programme très chargé donc pour un Bryan Singer que l'on espère maître de la situation. Certes, le réalisateur de **Usual Suspects** avait fait montre, lors du premier **X-Men**, d'un talent indéniable dans sa manière de planter le décor et de gérer une intrigue à personnages multiples, mais il n'en restait pas moins vrai que le film souffrait d'un manque flagrant de dynamisme dans ses scènes d'action. Il semble s'être entouré de manière conséquente cette fois-ci puisqu'on trouve au poste de réalisateur de seconde équipe le talentueux Brian Smrz (c'est son nom), qui a déjà officié à ce poste sur (excusez du peu) **Minority Report**, **Windtalkers** et **Mission : Impossible 2**. Également présent sur **X-Men 2**, Tom De Santo est arrivé sur le tard à bord du projet, en tant que producteur exécutif. Co-scénariste et producteur du premier film, fan hardcore du comic book, De Santo y avait parfaitement rempli son rôle d'homme de l'ombre et s'était peu à peu révélé comme l'authentique maître d'œuvre de **X-Men**. Le fait qu'il ait été absent au décollage de la séquelle et qu'il ait été rappelé « in extremis » ne laisse peut-être pas augurer du meilleur, mais attendons quand même de voir ce qu'il en sera. Verdict dans les salles françaises le 30 avril 2003 (pour une sortie en exclusivité mondiale !).

A.B

études et devient avocat. Mais en même temps, devenu un athlète accompli et maîtrisant désormais complètement le pouvoir qui est le sien, il se crée un alter ego répondant au nom de Daredevil et dès la nuit venue, vêtu d'un costume rouge lui conférant l'allure d'un démon, il traque les criminels de tout poil dans les rues de la ville.
Dessinée à l'origine par Bill Everett, la série *Daredevil* passera au fil des ans entre les mains des plus grands de la Marvel : Wally Wood, John Romita, Gene Colan, Vince Colletta et à l'orée des années 80, le grand Frank Miller. Ce dernier apposera sa touche unique à la saga, y intégrant le personnage complexe d'Elektra, une séduisante tueuse qui développe une relation d'amour/haine à l'égard de notre héros, et transcendant totalement la figure de Bullseye (Tireur en V.F.), assassin psychotique entre les mains duquel tout objet devient une arme mortelle.

TÂTONNEMENTS

L'idée d'un film sur Daredevil circulait à Hollywood depuis longtemps déjà. En 1997, au moment où les exécutifs de Marvel commencent à réaliser qu'ils ont une mine d'or sous la main et que les technologies modernes permettent désormais de mettre en images de manière convaincante les aventures délirantes de leurs personnages, **Daredevil** est désormais envisagé comme un projet sérieux. Néanmoins, il faudra attendre près de trois ans pour que le film soit définitivement lancé. Durant ces trois années, un homme va travailler d'arrache-pied pour mettre en branle **Daredevil**. Cet homme, c'est Avi Arad.
Actuellement président des Marvel Studios, Arad s'est fait un nom dans le business des jouets en tant que directeur de la compagnie Toy Biz (le géant américain du jouet). En 1993, tandis que Toy Biz et Marvel s'allient, Arad intègre la célèbre maison des super-héros et va peu à peu s'imposer comme un incontournable dans le développement des projets cinéma de la compagnie. C'est lui qui va initier toute la vague actuelle des adaptations événementielles, veillant à ce que les projets soient remis entre les mains de réalisateurs fans. De même qu'avec les autres projets traités en parallèle, Arad voit **Daredevil** comme une franchise lucrative, déclinable en plusieurs suites et autres spin-off (à l'heure actuelle, un film **Elektra** est encore à l'ordre du jour).
Entre 1997 et 2000, les noms attachés au projet Daredevil

En haut : Colin Farrell, Ben Affleck et Michael Clarke Duncan se glissent respectivement dans les costumes de Bullseye, Daredevil et du Kingpin.

Ci-contre, de gauche à droite : La tueuse d'origine grecque Elektra (Jennifer Garner) en plein entraînement.

Le journaliste Ben Urich (Joe Pantoliano) mène l'enquête pour découvrir l'identité de DD.

L'assassin psychotique Bullseye traque DD sur les toits de Manhattan.

La police new-yorkaise observe l'empreinte de DD sur les lieux d'un crime.

vont donc défiler. On parle de Robert Rodriguez (**The Faculty**) à la réalisation, de Kevin Smith au script (le réalisateur de **Jay & Bob contre-attaquent** ayant été lui-même scénariste pour le comic-book) et de Matt Damon dans le costard pourpre du justicier. Miramax devait produire le tout pour un budget de 60 à 70 millions de dollars mais la Marvel retira finalement le projet aux frères Weinstein. Fin 1999, après que Chris Columbus (**Harry Potter**) et John Singleton (**Shaft**) aient été pressentis, Stephen Norrington, tout juste sorti du succès de **Blade** (un autre personnage Marvel, qui a quand même engrangé 70 millions de dollars au box-office américain l'an passé), est en pourparlers officiels avec la Marvel. Pourtant, au cours du premier trimestre 2000, on annonce que c'est finalement le jeune Mark Steven Johnson qui a été engagé pour écrire et réaliser **Daredevil**.

DÉMARRAGE

À partir de là, les événements vont s'accélérer. Les fans apprennent à leur grande joie que le film mettra en scène les personnages les plus acclamés du comic-book, à savoir Elektra, Bullseye et The Kingpin (le Caïd en VF), colosse de

Ci-dessus, de gauche à droite : vétéran du Vietnam, Bullseye est un tireur d'élite dans les mains duquel tout objet devient une arme fatale, y compris les trombones !

Une relation ambigüe se dessine entre Matt Murdock et Elektra Natchios, une adepte de l'arme blanche.

Ci-contre, de gauche à droite : Wilson Fisk, alias le Kingpin, dirige la mafia de New-York d'une main de fer. Personne n'ose lui manquer de respect !

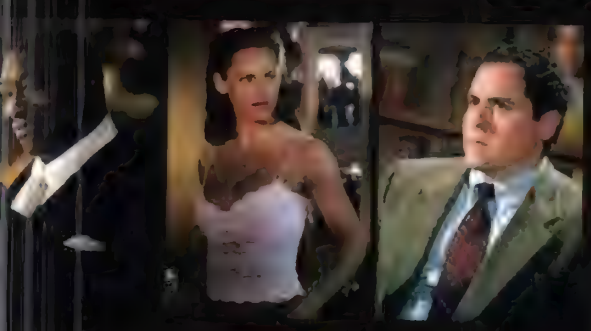
Maîtresse de Matt Murdock/Daredevil, Elektra s'est également jurée de l'éliminer à la première occasion.

L'avocat Foggy Nelson (Jon Favreau), le meilleur ami et l'associé de Matt Murdock.

chair qui dirige la mafia new-yorkaise d'une main de fer. D'autre part, après que les noms de Guy Pearce, d'Edward Norton et de Mark Wahlberg aient circulé, c'est finalement Ben Affleck qui décroche le rôle de Daredevil à l'automne 2001. C'est le premier acte d'un casting qui va s'avérer par la suite de plus en plus illogique : après avoir envisagé dans un premier temps Penelope Cruz (**Ouvre les yeux**) en Elektra et Robbie Coltrane (le co-équipier de Johnny Depp dans **From Hell**) en Kingpin, la production opte in fine pour Jennifer Garner et Michael Clarke Duncan. Bref, une jeune actrice au physique typiquement américain (et consacrée star des ados par la série ***Alias***) pour incarner une meuse d'origine grecque et un culturiste noir (révélé dans **La Ligne verte**) pour se glisser dans les habits XXL d'un « parrain » blanc et obèse. Seul point positif de cette distribution déconcertante : l'excellent Colin Farrell (**Minority Report**) dans le rôle de Bullseye. Par la suite, une tripotée de seconds rôles viendront rejoindre le générique : Jon Favreau (**Very Bad Things**) en Foggy Nelson, l'ami et collègue de Matt Murdock, Joe Pantoliano (**Matrix**) en Ben Urich, le reporter qui tente de découvrir qui est Daredevil, David Keith (**U-571**) en Jack Murdock, le père de Matt, et même le rappeur Coolio et Kevin Smith (pour un personnage baptisé Jack Kirby !) dans des caméos.

Reste à savoir quelle sera la facture de ce **Daredevil**. Johnson, autoproclamé « fan number one » du comic-book, n'a pas beaucoup d'antécédents derrière lui, si ce ne sont quelques scénarios oubliables (**Les Grincheux**, **Jack Frost**) et une réalisation, **Simon Birch**, mélo datant de 1998 et inédit de par chez nous (avec Ashley Judd et Jim Carrey quand même). En guise de note d'intention, Johnson a déclaré : « *Pour moi, Daredevil est le plus réaliste des super-héros, aussi je ne voulais pas donner dans un univers en images de synthèse. Je suis le plus grand fan de DD et en cela, mon but était de rester le plus fidèle possible à l'esprit du comics.* ». D'autre part, on sait que le tournage s'est étalé de mars à août 2002 mais que des « reshoots » ont eu lieu tout récemment dans New York (entre mi-octobre et début novembre). Difficile donc, de se prononcer a priori, d'autant plus que le teaser diffusé il y a quelques mois n'en dit pas bien long, dévoilant à peine quelques images furtives. On accordera donc le bénéfice du doute à Mark Steven Johnson et en attendant le 2 avril 2003 (date de sortie sur les écrans français), on patientera en découvrant la bande-annonce officielle, qui aura été dévoilée au moment où vous lirez ces lignes.

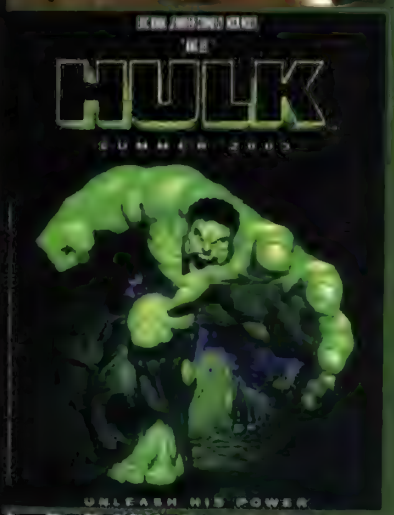
Arnaud BORDAS



THE HULK
DE ANG LEE

LA BÊTE HUMAINE

« *Je vois mon film comme une tragédie antique ponctuée de scènes d'action monstrueuses.* » Ang Lee, le réalisateur de **Tigre et Dragon**, parle de **The Hulk** et déjà, on ne peut que saliver d'impatience à la lecture d'une telle note d'intention. Contrairement à la majorité des adaptations récentes de comic-book (**Judge Dredd**, **Spider-Man**, **Daredevil**), on n'essaie pas de nous faire croire que le fait que le réalisateur soit un fan invétéré du comics soit un gage de qualité a priori. Lee et la productrice Gale Anne Hurd (**Aliens**, **Abyss**) ne s'en cachent pas : **The Hulk** ne sera pas une adaptation fidèle de la bédé originale (créée en 1962 par Stan Lee et Jack Kirby). Pourtant, le réalisateur semble avoir pris la juste mesure du matériau de base qu'il doit adapter : « *J'ai une très très bonne distribution mais la star du film sera avant tout le monstre. C'est une histoire sur la culpabilité, sur le refoulement, sur la rage qui sommeille en chacun de nous.* ». La trame générale du film se concentrera donc sur Bruce Banner (Eric Bana), jeune scientifique ayant hérité de son père David Banner (Nick Nolte), autrefois victime d'une irradiation accidentelle, une terrible malédiction : sous l'effet de la colère, il se transforme en un monstre verdâtre doté d'une force titanesque. Traqué par le général Ross (Sam Elliott) mais aimé de sa fille Betty (Jennifer Connelly), Banner doit constamment se surveiller pour lutter contre le pouvoir ravageur qui l'habite.



Budgété à 150 millions de dollars, tourné aux quatre coins de la côte Ouest (principalement à San Francisco, Los Angeles et en Arizona), mettant en scène des séquences de destruction annoncées comme homériques, **The Hulk** a créé autour de sa gestation une attente fébrile liée en grande partie à l'aspect du monstre. Les producteurs ont semble-t-il pris le parti d'en montrer le moins possible puisque pas une photo de la bête n'est encore disponible et que l'on doit se contenter pour l'instant d'un teaser sorti au printemps dernier et nous révélant seulement le début d'une transformation (plus un teaser posté visible ci-contre). La bande-annonce officielle, qui sera projetée semble-t-il en première partie des **Deux tours**, dévoilera à peine davantage notre géant vert préféré. On sait pour l'instant que ce dernier mesurera à l'écran près de 5 mètres de haut et qu'il sera une créature en images de synthèse révolutionnaire. Les techniciens d'ILM ont en effet développé un logiciel spécial permettant d'intégrer le visage de comédien Eric Bana au corps de la créature. On parle de scènes dantesques, dont une où s'affronteront le fils et le père, tous deux transformés en Hulk, une autre située sur le célèbre Golden Gate Bridge de San Francisco ou encore une série d'empoignades dévastatrices entre le monstre et des centaines de militaires. Josh Lucas, interprète du Major Talbot, le bad guy du film, a déclaré : « *J'ai vu la créature telle qu'elle sera dans le film et je peux vous dire que l'on a jamais vu ça. C'est dix fois plus époustouflant que lorsque l'on a découvert les dinosaures de* **Jurassic Park** *à l'époque* ». De quoi nous faire attendre encore plus fébrilement un film qui se doit à tout prix d'être... BESTIAL !!! Feu vert le 16 juillet prochain dans nos salles.

A.B.

PS : Lou Ferrigno, l'interprète du monstre dans la kitchissime série télé du début des années 80, fera une apparition dans le rôle d'un gardien de la sécurité. Vive Lou !

HARRY POTTER
ET LA CHAMBRE DES SECRETS
DE CHRIS COLUMBUS

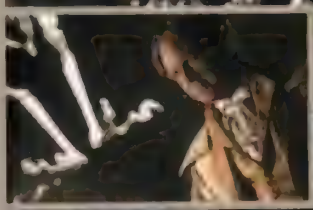
HARRY POTTER SUPERSTAR

HARRY POTTER IS BACK DANS UN SECOND OPUS PLUS SOMBRE, MAIS AUSSI PLUS RICHE QUI, SOUS FORME DE TRANSITION, POSE LES PRÉMICES D'ENJEUX QUI SERONT DÉVELOPPÉS DANS LES FILMS SUIVANTS. MAIS FACE À DAVANTAGE DE PERSONNAGES, DE DIALOGUES ET DE THÈMES EN SUSPENS, CHRIS COLOMBUS TROUVERA-T-IL LE TEMPS DE CONSTRUIRE UN FILM COHÉRENT EN MOINS DE TROIS HEURES ?

On aura longtemps glosé, depuis l'année dernière, sur l'héritage **Star Wars**. Entre ceux qui défendent contre vents et marées les nouvelles orientations d'un George Lucas shooté au numérique et ceux qui prétendent que le bonhomme s'est fourvoyé, trouvant dans la saga de Peter Jackson une alternative artistique évidente, la rupture est consommée. Or, la comparaison a toujours paru douteuse, tant *Le Seigneur des anneaux* fut tout de même, à l'origine, la véritable source littéraire d'un Lucas qui se contenta, dès son premier opus, de camoufler la même trame scénaristique sous les oripeaux du space opera. Un jeune paysan sur qui tombe le devenir prophétique d'enjeux millénaires, son alliance avec un sorcier et quelques Rangers, un anneau en forme de sabre laser et un climax dans l'Étoile de la Mort (dor). La trilogie que construit Peter Jackson, si tant est qu'elle paraisse s'inscrire dans une mythologie classique, est en réalité le fruit d'un véritable déterminisme idéologique cher à Tolkien. Une œuvre qui, effectivement, s'assombrit dans son développement mais se pose avant tout comme le témoin d'une évolution de notre civilisation, stigmatisant les dérives d'un monde moderne où les antiques croyances des hommes doivent laisser place à la quête de leur libre-arbitre. Mais cette quête, si nécessaire quand on voit aujourd'hui l'ampleur que prennent les guerres de religion, s'accompagne de profonds sacrifices, de doutes incessants, d'une remise en cause d'acquis philosophiques, qui rendent la mutation du monde d'autant plus douloureuse. L'air de rien, cette progressive ambiguïté d'une lutte de la raison humaine contre les croyances mythologiques, qui souligne par ailleurs le danger d'une individualisation excessive de l'homme puisque les croyances lui avaient toujours permis de se fédérer, interdit toute comparaison avec la première saga **Star Wars** (et a fortiori la seconde). Car Lucas a, dès l'origine, utilisé le récit mythologique à des fins radicalement opposées. Là où Tolkien, puis Jackson, développent dans l'utopie des desseins politiques, Lucas a toujours foncé tête baissée dans une glorification des croyances, dans la nécessité de s'unir derrière une Force pour vaincre l'Empire du Mal, en une vision, il faut le reconnaître, bien manichéenne de la condition humaine (qui, d'ailleurs, n'en est pas vraiment une, soumise qu'elle est à la notion de surhomme, dont la Force finit d'appuyer l'orientation nietzschéenne. Je sais, je m'emporte). Tout cela pour dire que, si un parallèle doit à juste titre s'effectuer, c'est bien entre **Le Seigneur des anneaux** et la saga **Harry Potter**, autre œuvre littéraire ultra célébrée, qui dans son orientation en apparence infantile, s'était vu ignorée par les critiques dites « sérieuses ». Car si **Star Wars** s'est inscrit d'emblée dans un univers mythologique dont Lucas se contentera d'étoffer les bases jusqu'à **L'Attaque des clones**, en oblitérant progressivement toute forme d'humanisme au profit d'un discours numérique (et d'une croyance fanatique en la virtualité), **Le Seigneur des anneaux**, mais plus encore **Harry Potter**, développent chacun un univers hautement mythologique qui sera petit à petit gangrené par un retour impératif aux affres de la condition humaine.

QUÊTE INITIATIQUE

Telle est la force de la saga **Harry Potter** qui, espérons-le, deviendra le nouveau **Star Wars** des gosses, tant sa prise en compte du devenir humain au sein d'un univers magique qui ne le conditionne pas mais l'interroge, s'inscrit dans la véritable logique du récit mythologique. Car on aura beau dire que Tolkien fut le père de l'heroïc fantasy, il y avait Homère avant lui qui, depuis longtemps, avait pensé la mythologie comme prisme à travers lequel l'humain se questionnait. Chose que Lucas, hormis dans un **Empire contre-attaque** aux enjeux introspectifs évidents, n'a jamais compris.



C'est sans doute pour cela que j'intime les lecteurs de Mad de réviser leur jugement. Pas forcément l'amour compréhensible que certains peuvent porter à **Star Wars**, mais bien le scepticisme que de nombreux amateurs de fantastique ont pu avoir à l'égard d'**Harry Potter**.
Certes, l'œuvre littéraire de J.K. Rowling est avant tout destinée aux enfants et son style explicatif, elliptique, à la grammaire simple et aux descriptions sommaires, pourrait rebuter l'aficionado de tournures pédantes ou l'amateur d'une poésie des mots. Mais ce serait juger un peu vite la chose. Car, à l'instar de l'œuvre de Tolkien, *Harry Potter* est une saga qui gagne progressivement en maturité (ce qui est d'autant plus évident que chaque tome signe une nouvelle année pour son héros), qui devient à chaque épisode plus sombre, plus riche, plus complexe. Une saga, surtout, qui développe au départ de nombreux enjeux et de grandes péripéties qui, au fur et à mesure, s'estomperont dans leur grandiloquence pour jeter sur le devant de la scène un nombre incalculable de thématiques tant psychologiques, émotionnelles que politiques. La puissance évocatrice d'*Harry Potter* tient finalement dans le détail de chaque scène, dans l'imbroglio de dialogues cocasses, dans la description d'une foultitude de personnages faussement caricaturaux, qui sont autant de métaphores de notre monde contemporain. Au fond, la logique de Rowling était très simple : développer un univers qui tient pour chaque gosse de l'ordre du fantasme (être une star, être riche, ne pas avoir de parents, gagner des superpouvoirs) pour lui faire comprendre, avec la douceur de celui qui ne veut pas brusquer l'innocence, que malgré toutes les formes d'apparat, au-delà de l'accomplissement de rêves et de désirs, il devra construire sa propre identité, son propre libre-arbitre, dans un monde où le fantasme ne peut se substituer à la réalité. Du coup, magie, monstres et sorciers, ne sont que les oripeaux d'une quête profondément humaniste, d'une recherche, impérative pour l'enfant, de la définition de sa liberté et de sa responsabilité future en tant qu'adulte. Quête inhérente à Frodon, à Harry Potter mais pas à Annakin Skywalker qui, en une ultime ellipse, devient bad guy parce qu'il n'a pas réussi à grandir !

EN PROFONDEUR

Voilà pourquoi il ne saurait être juste d'occulter tant **Harry Potter à l'école des sorciers** qu'**Harry Potter et la chambre des secrets**, second opus d'une saga dont ceux qui n'ont pas lu les livres ne peuvent soupçonner tant la noirceur grandissante que le développement épique.
Un second opus qui, à l'écran, risque d'être exactement dans la même veine que celui qui précède. Tourné à peine quelques semaines après le dernier tour de manivelle de **L'École des sorciers**, **La Chambre des secrets** réunit la même équipe. Mêmes producteurs, même réalisateur (Chris Colombus), mêmes interprètes, mêmes décors (la plupart londoniens), pour un film qui s'annoncerait presque identique à l'original... s'il ne diluait ses enjeux dramatiques dans un approfondissement psychologique des personnages. Je m'explique. Il était facile pour Colombus de mettre en scène le premier épisode, tant celui-ci se contentait d'exposer un univers et des personnages au travers d'aventures codées et merveilleuses : découverte d'un monde parallèle, exposition de ses us et coutumes et confrontation avec un bad guy issu du passé (Voldemort). Et si le film s'inscrivait dans la tradition du conte de fée filmé, à la fois efficace, fluide, mais sans véritable point de vue ni mise en scène autre qu'explicatifs, il avait tendance à occulter ce qui est le plus important chez Rowling : le souci du détail. Certes, les lecteurs auront eu loisir de voir de nombreux éléments du livre retranscrits de façon éphémère (et qui tiennent davantage des objets codés : les choco-grenouilles, le parapluie d'Hagrid, les dragées surprises de Bertie Crochue, etc.) mais toute la richesse thématique des dialogues se noyait dans un flot de péripéties visuelles (logique cela dit).
Or **La Chambre des secrets**, et les lecteurs le savent bien, oublie pour beaucoup ses enjeux dramatiques (avant un troisième épisode spectaculaire qui y replonge de plein pied et qui sera finalement réalisé par Alfonso Cuarón) pour se concentrer sur la multiplication de personnages et la description en profondeur d'un univers jusqu'ici à peine esquissé. La difficulté première de ce second épisode, et nous verrons bientôt si Colombus et son scénariste Steven Kloves ont su la contourner, est que ses enjeux sont squelettiques et les relations entre ses personnages trop importantes pour une structure scénaristique habituelle. Mais jugez plutôt.

TRANSITION

Après des vacances épuisantes durant lesquelles Harry est redevenu le souffre douleur de sa famille d'adoption, le jeune sorcier doit repartir à Poudlard pour une seconde année d'études. Mais avant son départ, un elfe de maison le contacte et lui intime de ne pas se rendre à l'école car un grand danger l'attend. Contre vents et marées (un bon quart du livre), et avec l'aide de Ron et de sa voiture volante, Harry réussit pourtant à rejoindre ses camarades. Mais de nouveaux et d'anciens personnages vont grandement l'occuper, voire l'exaspérer. Ginny, la sœur de Ron, et un gosse appelé Colin Crivey, sont si admiratifs qu'ils vont le suivre partout comme des fans hystériques. Dago Malefoy, son père Lucius (incarné par l'excellent Jason Isaacs), Govle et Crabbe vont continuer à le provoquer. Mais, et

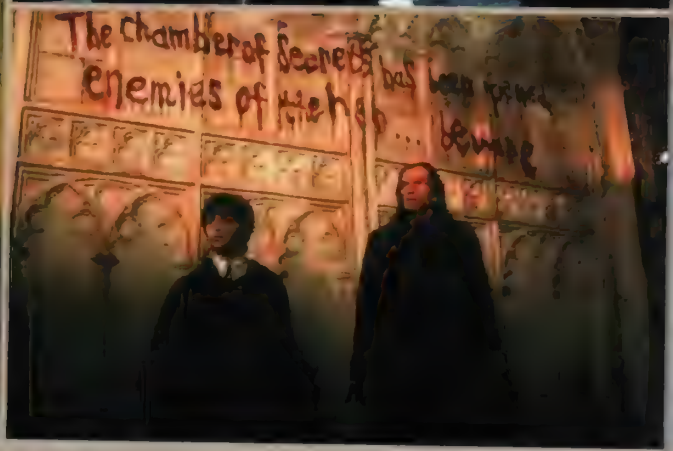
Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Harry Potter (Daniel Radcliffe).

L'egocentrique professeur Gilderoy Lockhart (Kenneth Branagh).

Les fantômes qui hantent Hogwarth.

Hagrid (Robbie Coltrane) dans la salle des banquets.

Les préparatifs à un nouveau match de Quidditch. A la gauche de Harry : son ennemi juré Draco Malfoy (Tom Felton).



Ci-dessus :
Dobby, le craintif elfe de maison, habillé d'un simple torchon.

A gauche, de haut en bas :
Le Professeur MCGonagall (Maggie Smith) et le chef de l'école des sorciers Albus Dumbledore (Richard Harris).

Le professeur Lockhart face à Harry et Ron Wesley (Rupert Grint).

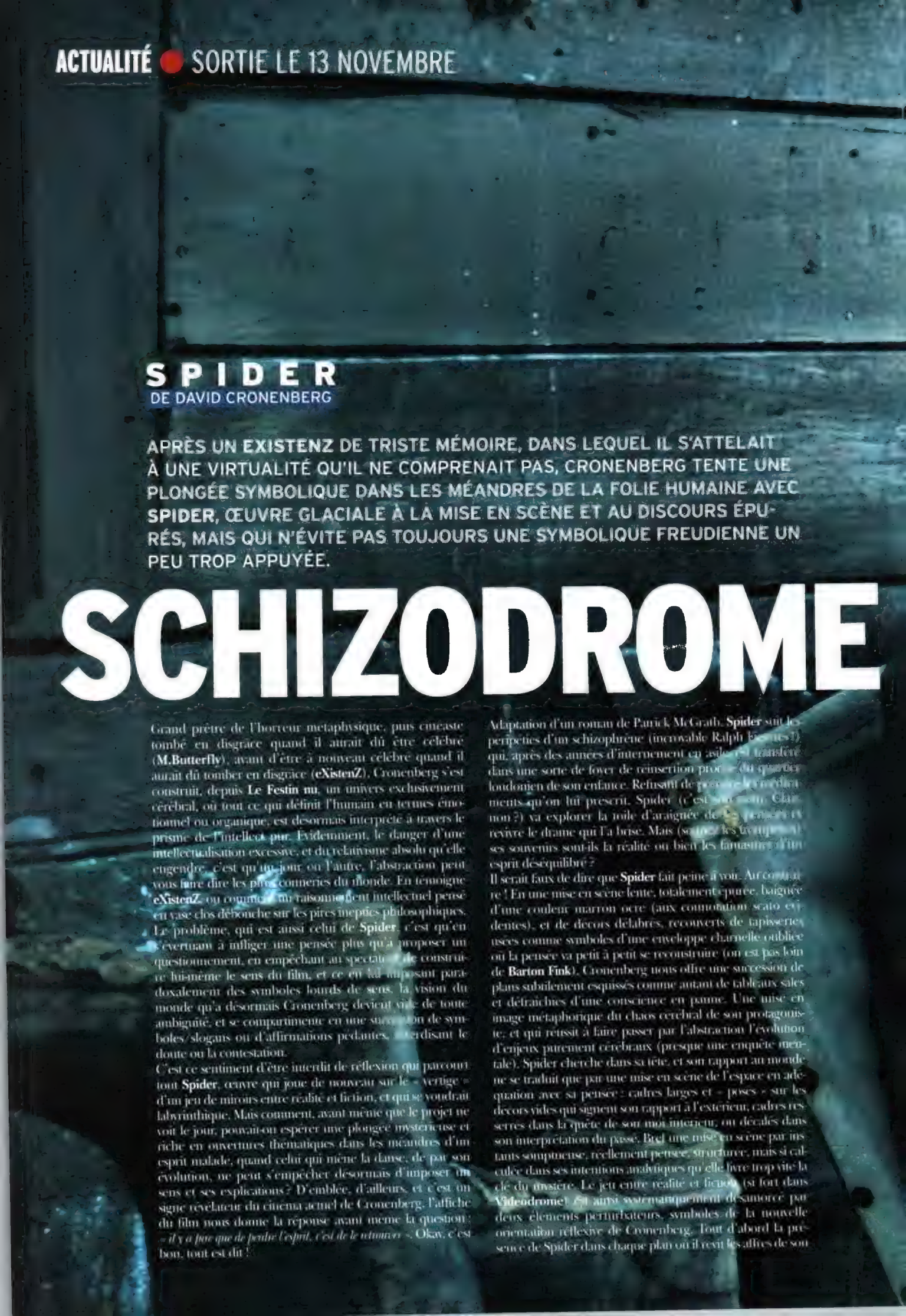
Harry et le concierge d'Hogwarth, Argus Filch (Robert Hardy).

c'est un des thèmes centraux du film, le nouveau professeur de Défense contre les forces du Mal, Gilderoy Lockhart (Kenneth Brannagh en loser arrogant qui ne cesse de répéter qu'il a gagné cinq fois le prix du sourire le plus charmeur dans le magazine Sorcière Hebdo !) va vouloir le prendre sous son aile pour bénéficier de sa popularité. Le seul enjeu dramatique du film (qui arrive très tard dans le bouquin) tient dans une étrange voix ténébreuse que seul Harry peut entendre et qui lui dit que la Chambre des secrets a été ouverte pour la seconde fois. La prophétie se précise et indique que l'héritier de Serpentard (l'un des quatre clans de l'école, composé de sorciers maléfiques rejetant ceux qui ne sont pas de sang pur) va à nouveau tuer un Sang-de-Bourbe (ceux qui, justement, ont du sang de Moldus, donc d'humain, dans les veines). Harry, Ron et Hermione vont mener l'enquête, se confrontant à de nombreux dangers, au point de se demander si les causes de tous ces événements ne sont pas à chercher dans le passé d'Harry lui-même...
Comme on peut le voir, **La Chambre des secrets** tient de l'intermédiaire, comme la seconde partie d'un long pilote de série télé. Mais c'est avant tout une transition entre un univers merveilleux et enjoué et les prémices d'une quête identitaire plus sombre.

ATTENTES

« *Le premier film était une introduction qui se basait sur la notion de découverte. Le second film tient davantage de l'aventure. Il sera plus obscur, développant une situation à travers laquelle Harry questionnera son identité* » dit Colombus, rassurant tout ceux qui s'attendaient effectivement à une orientation plus noire de la saga. Mais c'est un peu vite oublier une grande partie du livre, pensée uniquement en termes de comédie (à l'écrit, absolument réjouissante). Le vrai challenge de cet opus, outre la difficulté de condenser en moins de trois heures un livre plus long que le premier, était pour Colombus de trouver le juste équilibre entre deux thématiques interdépendantes mais aux tonalités antinomiques. D'un côté, une réflexion sur la célébrité, à travers une multitude de petits détails ironiques et drôles se moquant des dérives actuelles du monde du spectacle, de l'autre une métaphore des pages noires de notre histoire, impliquant des idéologies aussi détestables que la purification ethnique, le racisme, l'intolérance et le fanatisme (incarnées de façon vivace par des Serpentard progressivement dépeints comme des nazis). Dans les deux cas, ces thématiques reflètent la quête identitaire de Harry, et celle de ses comparses qui gagnent ainsi en épaisseur (Hermione est bien sûr une Sang-de-Bourbe) mais en distillant des ruptures de ton surprenantes. Du coup, l'équilibre que Rowling avait su trouver au sein de multiples dialogues, et ce dans de nombreuses scènes relativement statiques, Colombus pourra-t-il le reproduire, en sachant pertinemment qu'il doit aussi offrir à son audience un spectacle merveilleux bourré d'effets spéciaux ? That is the question.
En tout cas, nous l'espérons de tout cœur, même si la bande-annonce laisse présager qu'une nouvelle fois, Colombus aura privilégié les rebondissements spectaculaires au détriment de la justesse des dialogues écrits par Rowling. Wait and see...

Yannick DAHAN
(avec l'aide précieuse de Sandrine LAUMOND)



SPIDER
DE DAVID CRONENBERG

APRÈS UN EXISTENZ DE TRISTE MÉMOIRE, DANS LEQUEL IL S'ATTELAIT À UNE VIRTUALITÉ QU'IL NE COMPRENAIT PAS, CRONENBERG TENTE UNE PLONGÉE SYMBOLIQUE DANS LES MÉANDRES DE LA FOLIE HUMAINE AVEC SPIDER, ŒUVRE GLACIALE À LA MISE EN SCÈNE ET AU DISCOURS ÉPURÉS, MAIS QUI N'ÉVITE PAS TOUJOURS UNE SYMBOLIQUE FREUDIENNE UN PEU TROP APPUYÉE.

SCHIZODROME

Grand prêtre de l'horreur metaphysique, puis cinéaste tombé en disgrâce quand il aurait dû être célébré (**M.Butterfly**), avant d'être à nouveau célébré quand il aurait dû tomber en disgrâce (**eXistenZ**), Cronenberg s'est construit, depuis **Le Festin nu**, un univers exclusivement cérébral, où tout ce qui définit l'humain en termes émotionnel ou organique, est désormais interprété à travers le prisme de l'intellect pur. Evidemment, le danger d'une intellectualisation excessive, et du relativisme absolu qu'elle engendre, c'est qu'un jour ou l'autre, l'abstraction peut vous faire dire les pires conneries du monde. En témoigne **eXistenZ**, ou comment un raisonnement intellectuel pensé en vase clos débouche sur les pires inepties philosophiques. Le problème, qui est aussi celui de **Spider**, c'est qu'en s'évertuant à infliger une pensée plus qu'à proposer un questionnement, en empêchant au spectateur de construire lui-même le sens du film, et ce en lui imposant paradoxalement des symboles lourds de sens, la vision du monde qu'a désormais Cronenberg devient vide de toute ambiguïté, et se compartimente en une succession de symboles/slogans ou d'affirmations pédantes, interdisant le doute ou la contestation.

C'est ce sentiment d'être interdit de réflexion qui parcourt tout **Spider**, œuvre qui joue de nouveau sur le « vertige » d'un jeu de miroirs entre réalité et fiction, et qui se voudrait labyrinthique. Mais comment, avant même que le projet ne voit le jour, pouvait-on espérer une plongée mystérieuse et riche en ouvertures thématiques dans les méandres d'un esprit malade, quand celui qui mène la danse, de par son évolution, ne peut s'empêcher désormais d'imposer un sens et ses explications ? D'emblée, d'ailleurs, et c'est un signe révélateur du cinéma actuel de Cronenberg, l'affiche du film nous donne la réponse avant même la question : *« il y a pire que de perdre l'esprit, c'est de le retrouver »*. Okay, c'est bon, tout est dit !

Adaptation d'un roman de Patrick McGrath, **Spider** suit les péripéties d'un schizophrène (incroyable Ralph Fiennes) qui, après des années d'internement en asile, est transféré dans une sorte de foyer de réinsertion proche du quartier londonien de son enfance. Refusant de prendre les médicaments qu'on lui prescrit, Spider (c'est son nom, Clarke ?) va explorer la toile d'araignée de ses souvenirs et revivre le drame qui l'a brisé. Mais (spoiler les trompettes) ses souvenirs sont-ils la réalité ou bien les fantasmes d'un esprit déséquilibré ?

Il serait faux de dire que **Spider** fait peine à voir. Au contraire ! En une mise en scène lente, totalement épurée, baignée d'une couleur marron ocre (aux connotation scato évidentes), et de décors délabrés, recouverts de tapisseries usées comme symboles d'une enveloppe charnelle oubliée où la pensée va petit à petit se reconstruire (on est pas loin de **Barton Fink**), Cronenberg nous offre une succession de plans subtilement esquissés comme autant de tableaux sales et détraqués d'une conscience en panne. Une mise en image métaphorique du chaos cérébral de son protagoniste, et qui réussit à faire passer par l'abstraction l'évolution d'enjeux purement cérébraux (presque une enquête mentale). Spider cherche dans sa tête, et son rapport au monde ne se traduit que par une mise en scène de l'espace en adéquation avec sa pensée : cadres larges et « poses » sur les décors vides qui signent son rapport à l'extérieur, cadres resserrés dans la quête de son moi intérieur, ou décalés dans son interprétation du passé. Bref une mise en scène par instants somptueuse, réellement pensée, structurée, mais si calculée dans ses intentions analytiques qu'elle livre trop vite la clé du mystère. Le jeu entre réalité et fiction (si fort dans **Videodrome**) est ainsi systématiquement désamorcé par deux éléments perturbateurs, symboles de la nouvelle orientation réflexive de Cronenberg. Tout d'abord la présence de Spider dans chaque plan où il revit les affres de son

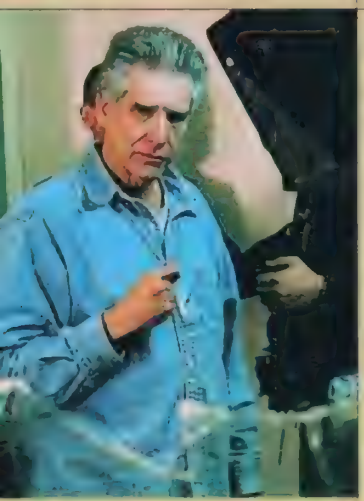
passé (comme une sorte de spectateur fantomatique qui voit son double-enfant) en un procédé explicatif vieux comme le monde. Ensuite, la décision (qui se voudrait audacieuse) de faire jouer les rôles de la mère, de la pute, puis de la gouvernante par la même actrice. L'air de rien, ces deux choix de mise en scène annihilent toute la force symbolique (et suggestive) d'un sujet qui, traité avec plus d'ambiguïté, en un montage moins « clés en main », aurait pu permettre au spectateur de réellement se perdre dans un agrégat d'images iconoclastes qui aurait interpellé son propre rapport à la normalité. Ici, jetés à la gueule du spectateur, les symboles de la mère/pute, du drame œdipien refoulé et du conflit avec le père, sont si grossiers que le sens du film s'apparente à une dissertation scolaire. Plombé par son désir impérieux de paraître plus qu'un cinéaste, c'est-à-dire un penseur, Cronenberg essaie de nous faire croire à une réflexion poussée qu'il susciterait par l'image, quand justement, cette dernière en pose d'emblée les conclusions naïves. Bref, au bout de vingt minutes, à moins de n'avoir jamais réfléchi de votre vie à la psychanalyse, vous aurez tout compris d'une symbolique si lourde qu'on en reste embarrassé. En témoigne cette scène que de nombreux critiques ne manqueront pas de canoniser, dans laquelle la mère/pute, après avoir branlé le père, se retourne et jette sur la caméra une gerbe de sperme. « *Tout symbole est à interpréter littéralement* » disait Lacan. À bon entendeur…

Yannick DAHAN

FRANCE/CANADA. 2002. RÉAL. : DAVID CRONENBERG. SCÉN. : PATRICK MCGRATH. DIR. PHOT. : PETER SUSCHITZKI. MUS. : HOWARD SHORE. PROD. : SAMUEL HADIDA ET METROPOLITAN. CAPITOL FILMS. INT. : RALPH FIENNES, GABRIEL BYRNE, MIRANDA RICHARDSON, BRADLEY HALL, JOHN NEVILLE… DUR. : 1H38. DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT.
SORTIE LE 13 NOVEMBRE 2002.

INTERVIEW DAVID CRONENBERG
LE CERVEAU

ENCENSÉ PAR LES UNS, HONNI PAR LES AUTRES, DAVID CRONENBERG CONTINUE DE SOUFFLER LE CHAUD ET LE FROID SUR UNE CARRIÈRE PONCTUÉE D'ŒUVRES VISIONNAIRES ET PUISSANTES. SANS FAIRE L'UNANIMITÉ, LE DERNIER OPUS DU MAVERICK CANADIEN VALAIT BIEN QU'ON S'Y ATTARDE UN PEU EN SA BRILLANTE COMPAGNIE...



Ci-dessus :
David Cronenberg sur le tournage de Spider.

Photos de bas de page, de gauche à droite :
Bill Cleg (Gabriel Byrne), le père de Spider, un homme dur et fruste, qui n'a pas vu grandir son enfant.

Yvonne (Miranda Richarson), une femme de petite vertue vulgaire et aguicheuse. L'ennemi déclaré du petit Spider.

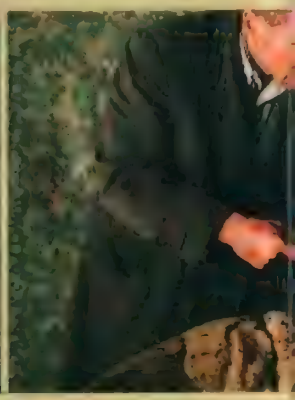
Quel regard portez-vous sur la schizophrénie de Spider ?
Tout d'abord, **Spider** n'est pas l'examen clinique d'un cas de schizophrénie, même si le personnage trahit bel et bien des symptômes de cette affection. Il faut savoir que le concept même de schizophrénie demeure sujet à caution. Telle école de pensée considère la schizophrénie comme un phénomène purement physiologique, telle autre comme un phénomène purement psychanalytique, lié aux traumatismes de l'enfance. Il semble que la tendance actuelle soit à l'approche physiologique, identifiant la schizophrénie à un dérangement concret du système nerveux, du cerveau, à un problème génétique entravant le développement normal des jonctions nerveuses, appelant ainsi un traitement chimiothérapique et non psychanalytique.
Mais pour moi, le personnage de Spider est avant tout Monsieur Tout le Monde, et j'ai voulu à travers lui examiner la condition humaine. En ce sens, **Spider** est beaucoup plus une odyssée spirituelle, philosophique qu'une étude clinique ou psychiatrique. Toutefois, Ralph Fiennes a tenu en amont du tournage à rencontrer des personnes schizophrènes et des psychiatres pour mieux cerner Spider. Je l'ai encouragé dans cette démarche, tout en lui signifiant que je ne recherchais pas une précision clinique dans la description du personnage. Je voulais avant tout parler de la condition humaine.

C'est donc sur un plan essentiellement existentialiste et humain que l'histoire de* Spider *vous a touché ?
Absolument. Si, en voyant le film, le public pense : *« Oh, c'est juste l'histoire d'un homme mentalement dérangé, cela ne nous concerne guère »*, alors j'aurais échoué, parce que les spectateurs ne feront qu'observer cet homme d'assez loin, sans se sentir intimement touchés. Or, je veux que le public devienne Spider en voyant le film. Je veux, dans l'idéal, que les spectateurs entrent dans l'esprit de Spider, ressentent son trouble et comprennent cet homme. Parce que son état de confusion, lié à sa propre sexualité et à la sexualité de ses parents, l'idée que la mémoire définit notre identité tout en redéfinissant constamment qui nous sommes, la notion d'une mémoire créatrice en somme, sont finalement quelque chose d'universel et non propre à la schizophrénie ou tout autre forme de trouble clinique. Je suis donc plus intéressé par l'humanité de Spider que par ses dysfonctionnements cérébraux.

À cet égard, vous avez dû être surpris de vous entendre dire que la position de Spider dans son bain était cliniquement exacte...
(surpris) Oui, c'est vrai... J'avais oublié cette anecdote. C'était après une avant-première du film à Toronto. Une femme est venue me voir et m'a dit : *« Comment saviez-vous, pour la position de Spider dans la baignoire ? ». « Que voulez-vous dire ? »* lui-ai je demandé. Elle m'a alors répondu : *« Mon fils est comme Spider. Et quand il prend un bain, c'est exactement la position qu'il adopte. »*. Il s'agit d'une position repliée, fœtale. Elle m'a alors demandé si nous avions fait des recherches pour cette scène, et je lui ai dit : *« Non, cette position est venue des répétitions avec Ralph »*. Cela a confirmé mon idée qu'une honnêteté artistique totale peut pallier une absence de recherches médicales ou psychiatriques. Car l'honnêteté permet de toucher à la vérité, et même, dans **Spider**, à une vérité clinique ! (sourire)

Vous avez décrit* Spider *comme « un enfer financier et un paradis artistique. Le contraire d'Hollywood, qui est un paradis financier et un enfer artistique »...
(sourire) La première qualité d'un réalisateur est probablement de savoir garder le cap sur ses objectifs. Il faut savoir faire abstraction de tout ce qui est extérieur au film ou à l'image même que vous fixez sur pellicule, et peut en permanence altérer l'essence de votre vision artistique. Et cela inclut les problèmes de production qui, dans le cas de **Spider**, ont été nombreux. Le financement est quasiment tombé à l'eau pendant la pré-production. J'ai dû faire de nombreux allers-retours très fatigants entre Londres et Toronto. Mais toute l'équipe est vraiment restée soudée et motivée par l'envie de faire ce film. Et dès que le tournage a commencé, nous n'avons plus ressenti que du bonheur, de l'exaltation. D'une certaine façon, les difficultés de production ont rendu le tournage de **Spider** d'autant plus agréable et excitant. C'était fantastique. D'autant que j'avais des collaborateurs remarquables, incluant Patrick McGrath, le scénariste. C'était un bonheur de recevoir ses visites sur le plateau. La genèse de **Spider** a donc comporté ces deux extrêmes : les affres de la production, entravant le processus artistique, et le bonheur pur d'être sur le plateau.

Et j'imagine que la présence de votre chef-opérateur et collaborateur depuis 15 ans, Peter Suschitzky, n'est pas étrangère à ce plaisir. Vous fonctionnez sur une répartition des tâches à la fois souple et très précise...
En effet. Peter et moi travaillons vraiment main dans la main sur le plateau. Notre collaboration est très intime et d'autant plus efficace. Chacun est absolument libre de commenter le travail de l'autre. Peter est même libre d'apporter son opinion sur le jeu des acteurs. Moi-même, je commente l'éclairage, et c'est ensemble que nous choisissons les objectifs et les angles de



prises de vue. Notre collaboration est vraiment très étroite. Nous faisons aussi les repérages de pré-production ensemble, et je tiens toujours compte de son opinion, de son inspiration.
Plus précisément, ma façon de travailler est la suivante : tous les matins, je procède seul à des répétitions sur le plateau avec les acteurs. Personne d'autre n'est convié, pas même Peter. Ensuite, je fais venir Peter et l'équipe, et nous regardons les acteurs jouer comme s'ils donnaient une pièce de théâtre. Et c'est à ce stade que Peter et moi discutons de la manière dont nous allons éclairer et filmer la scène. Si Peter a un avis sur les mouvements et positions des acteurs, nous en discutons ensemble. Donc, même au niveau de la chorégraphie gestuelle, Peter a son mot à dire. Notre collaboration est vraiment pure et entière.

Sur le plan visuel, vous avez choisi pour* Spider *une photographie faiblement contrastée et des objectifs grand angle...
Exact. (sourire) Jusqu'à présent, Peter et moi avions toujours privilégié les moyens et hauts contrastes, plus dramatiques, et soigneusement évité les images faiblement contrastées, délavées. Mais pour ce film, en raison de la nature du sujet, de cette atmosphère anglaise déprimante - comme seuls les Anglais en sont capables (sourire), de ce papier peint défraîchi... Le papier peint était d'ailleurs un élément déterminant dans le visuel du film, parce qu'il était comme l'intérieur de la tête de Spider. Et comme l'esprit de Spider est confus, ambigu, nous pensions qu'une photographie faiblement contrastée fonctionnerait très bien dans ce film, bien que ce fût là un choix très inhabituel pour nous. Quant au choix des objectifs de courtes focales, ce n'est pas quelque chose que nous avons vraiment déterminé à l'avance. Je ne fais jamais de storyboard. Peter et moi fonctionnons à l'intuition, à l'instinct plutôt qu'à l'intellect. Donc, pour **Spider**, le choix d'objectifs 21 et 27 mm ne s'est pas imposé d'emblée. C'est sur le tournage que nous avons décidé d'y recourir, y compris pour les gros plans. Sans vouloir toutefois adopter le look exagéré et hallucinatoire que Terry Gilliam avait conféré à **Las Vegas Parano** en utilisant un objectif 14 mm. Je voulais que **Spider** ait un cachet plus surréaliste qu'hallucinatoire. Car **Spider** est un film somme toute expressionniste, dans le sens où tout passe par l'esprit du personnage principal. L'expressionnisme du film est quelque chose que nous n'avons toutefois réalisé qu'à mi-tournage, même si **Spider** ne peut évidemment être comparé à un véritable fleuron de l'expressionnisme comme **Le Cabinet du Docteur Caligari**.

Vous avez aussi déclaré que* Spider *est comme la métaphore vivante de l'artiste ?
(sourire) Oui. Cet homme qui marche tout seul dans la rue, qui marmonne un langage que lui seul comprend, qui remplit un cahier de notes compulsives que lui seul peut lire, ne symbolise-t-il pas, d'une certaine manière, le cauchemar de tout artiste, incompris de tous sauf de lui-même ? Sans pointer le cœur, la vérité de **Spider**, cette subtile lecture métaphorique du film n'en possède pas moins tout son sel...

Propos recueillis et traduits par David ARGOMAND

Ci-dessus :
Spider (Ralph Fiennes) dans sa chambre : un être solitaire, qui se tisse une toile protectrice avec des bouts de cordes récupérés.

Photos de bas de page, de gauche à droite :
Spider se visualise au chevet de sa belle-mère Yvonne.

Le père de Spider tel qu'en lui-même : coléreux et vindicatif.

Spider dans le réfectoire de sa maison d'accueil, en compagnie de Terrence (John Neville), un pensionnaire mythomane, et de Mme Wilkinson (Lynn Redgrave), la maîtresse des lieux.

INTERVIEW PETER SUSCHITZKY
L'ŒIL

IL ÉTAIT TEMPS DE FAIRE LA LUMIÈRE SUR CE PRESTIGIEUX HOMME DE L'OMBRE. FILS DU CHEF-OPÉRATEUR WOLFGANG SUSCHITZKY, IL OFFICIE SUR **THE ROCKY HORROR PICTURE SHOW** ET **L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE** AVANT DE DEVENIR LE COLLABORATEUR ATTITRÉ DE DAVID CRONENBERG. RESPECT.

Ci-dessus :
Peter Suschitzky, le fidèle chef-opérateur de David Cronenberg.

Photo du haut :
Le petit Spider (Bradley Hall) et ses toiles d'araignée artificielles : un enfant au bord du gouffre qui s'enferme dans un monde hermétiquement clos.

Quels souvenirs gardez-vous de votre participation à* The Rocky Horror Picture Show *et à* L'Empire contre-attaque *?
The Rocky Horror Picture Show est l'un des meilleurs films sur lesquels j'ai travaillé, malgré ma faible opinion du scénario à l'époque, et des conditions de tournage difficiles. Aujourd'hui pourtant, j'apprécie beaucoup l'humanité, l'excentricité de ce film. J'avais vu la version théâtrale avant de faire le film, sans toutefois l'apprécier pleinement. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. J'adore le caractère unique de cette histoire, et c'est ce genre de cinéma qui m'intéresse avant tout, ce que les Français appellent « le meilleur du cinéma d'auteur ».
Concernant **L'Empire contre-attaque**, George Lucas avait été impressionné durant ses études de cinéma par un de mes travaux intitulé **Privilège** (1967) et m'avait en fait déjà sollicité pour **La Guerre des étoiles**. Mais la Fox lui avait à l'époque intimé de prendre quelqu'un de plus expérimenté, notamment dans le domaine des effets spéciaux. George avait donc engagé Gilbert Taylor, qui avait travaillé notamment sur **Cul de sac** de Polanski, mais ne s'était apparemment pas bien entendu avec lui pendant le tournage. Il m'a donc rappelé pour **L'Empire...**, ce dont je lui suis très reconnaissant. Je n'avais aucune expérience des effets spéciaux à l'époque, mais ma rencontre avec Irvin Kershner s'est bien déroulée. J'ai même reçu une lettre de lui avant le tournage, disant qu'il avait vu **Valentino** et apprécié mon travail ! Je me suis ensuite rendu à San Francisco, à ILM – qui s'appelait encore « le ranch » à l'époque – où j'ai rencontré tous les responsables des effets spéciaux pour discuter du visuel de chaque scène. J'étais assez anxieux à l'idée de tourner des séquences à effets spéciaux, mais le tournage s'est bien déroulé du fait que nous étions conseillés en permanence par des spécialistes sur le plateau.

Comment êtes-vous, plus tard, devenu le chef-opérateur attitré de David Cronenberg ?
David cherchait un remplaçant à Mark Irwin, qui l'avait quitté pour tenter sa chance à Hollywood après le succès de **La Mouche**. Mon nom s'est retrouvé sur une petite liste de candidats, et j'ai rencontré David à Londres. Par la suite, j'ai reçu un écho très favorable de son assistante. À cette époque, je ne connaissais pas du tout son œuvre. J'avais à vrai dire un peu peur de ses films ! (rires) Toutefois, je sentais que le scénario de **Faux semblants** possédait un potentiel énorme. Et quand j'ai rejoint David au Canada pour la préparation du film, il m'a montré **La Mouche**.

Comment se déroule votre collaboration depuis* Faux semblants *?
Nous élaborons de concert l'éclairage et le cadrage. Mon rôle sur le tournage dépasse le simple cadre technique. Je conseille David sur divers points de réalisation. S'il me semble judicieux

de refaire une prise, je le lui dis. Je peux donc influer sur le rythme d'une séquence par mes suggestions, qui englobent le placement de la caméra et le cadrage. Au niveau de la préproduction, David et moi effectuons généralement des répétitions techniques d'environ un mois. Notre travail à même le plateau est toujours envisagé de la même manière. Nous nous basons sur des répétitions avec les acteurs et non sur des storyboards. David préfère regarder d'abord les acteurs et ensuite décider du placement de la caméra. Je lui fais des suggestions qu'il accepte ou non. Notre collaboration sur le plateau est en fait devenue si instinctive que nous pouvons nous comprendre à demi-mot.

Comment caractériseriez-vous la mise en scène de David Cronenberg ?
Elle a évolué au fil des ans. Quand je l'ai rencontré, sa mise en scène était d'une facture très classique. Sur **Faux semblants**, il tenait à couvrir chaque scène avec un plan large, un plan moyen et un gros plan de chaque acteur. Mais cela a changé au fil des ans, David est devenu plus audacieux, plus confiant sans doute. Pour **Spider**, le temps de tournage s'étant réduit de 12 à 8 semaines, nous avons dû simplifier notre approche, tournant de fait moins de plans que pour les films précédents. Je dirais donc que le style de David a évolué, à la fois par envie, nécessité et pragmatisme ; il évalue désormais avec plus de confiance le matériel filmique réellement nécessaire.

Le principal défi de* Faux semblants *était dans la mise en scène des jumeaux...
En effet. Et le plus dur était en fait de déterminer quand nous devions utiliser ce que nous appelions « l'effet de gémellité ». Pour convaincre les spectateurs, nous avons recouru à toute une panoplie d'effets classiques, mais le public voit assez souvent les deux Jeremy Irons ensemble pour être convaincu d'avoir affaire à des jumeaux. Pour accomplir l'effet de gémellité, nous avons recouru à la technique traditionnelle du split-screen, avec un cache, en y adjoignant la nouveauté d'une dolly contrôlée par ordinateur. Je pouvais donc effectuer des panoramiques et des travellings entre Jeremy Irons et son double, et l'ordinateur contrôlait les mouvements du cache permettant de séparer les deux images. C'était un procédé fabuleux mais épuisant au niveau de la préparation. D'ailleurs, lors de la première utilisation, tout l'appareillage a explosé à cause d'un court-circuit, emplissant tout le plateau de fumée ! (rires) Il a donc fallu renvoyer tout le système à New York pour une maintenance de 15 jours, et nous avons dû reprendre les séquences de gémellité plus avant dans le tournage.

Pour* Le Festin nu, *il avait été prévu de tourner les extérieurs à Tanger, ce que la Guerre du Golfe a rendu impossible...
En effet. Les assurances refusaient de couvrir le tournage à cause de la Guerre du Golfe, à tort ou à raison. Nous avons finalement décidé de tourner en studio, ce qui, je pense, a tout de même permis d'homogénéiser toute la dimension onirique du film.

Pour* M. Butterfly, *par contre, vous avez multiplié les extérieurs, en Chine, en France et en Hongrie...
C'est le seul film qui nous a fait autant voyager, David et moi. Le tournage impliquait d'engager des équipes locales dans chaque pays, ce qui s'est révélé stimulant et plaisant. La principale difficulté du film était de faire croire au public que John Lone était une femme, surtout dans les gros plans. Dès que je sentais que John trahissait un peu trop sa masculinité, je conseillais à David de modifier l'éclairage de son visage et de refaire la prise.

Comment avez-vous vécu la tourmente entourant la sexualité dépeinte dans* Crash *?
Je ne comprends pas pourquoi les gens ont été autant choqués par les scènes de sexe de **Crash**. Peut-être sont elles frappantes et dérangeantes parce que la caméra ne se détourne pas des personnages pendant qu'ils font l'amour. De plus, ils se révèlent leurs fantasmes à voix haute. Ce qui n'est pas quelque chose d'habituel dans le paysage ordinairement plus romancé du sexe sur pellicule. J'ai personnellement adoré filmer ces scènes, parce qu'elles étaient philosophiquement et émotionnellement complexes, et intrinsèques au drame vécu par les personnages.

Comment s'est déroulée la préparation de* Spider *?
Comme souvent, le financement s'est révélé difficile. J'ai lu le scénario un an avant le tournage, et régulièrement discuté des aspects artistiques du film avec David au téléphone. Mais nous n'avons finalement eu que très peu de temps de préparation effective, seulement deux semaines pour effectuer les repérages et peut-être une demi-journée pour tester la pellicule et l'éclairage. Nous avons en effet choisi pour **Spider** une nouvelle pellicule faible contraste de Fuji, à laquelle nous n'étions pas du tout habitués. Nous avons décidé de l'employer aussi bien pour les intérieurs que pour les extérieurs, bien qu'elle fût trop sensible pour la lumière diurne et requît, de fait, l'emploi de filtres neutres. Je voulais, à l'origine, utiliser une pellicule distincte, de faible sensibilité, pour les extérieurs mais j'ai constaté que la différence entre les deux était trop importante.

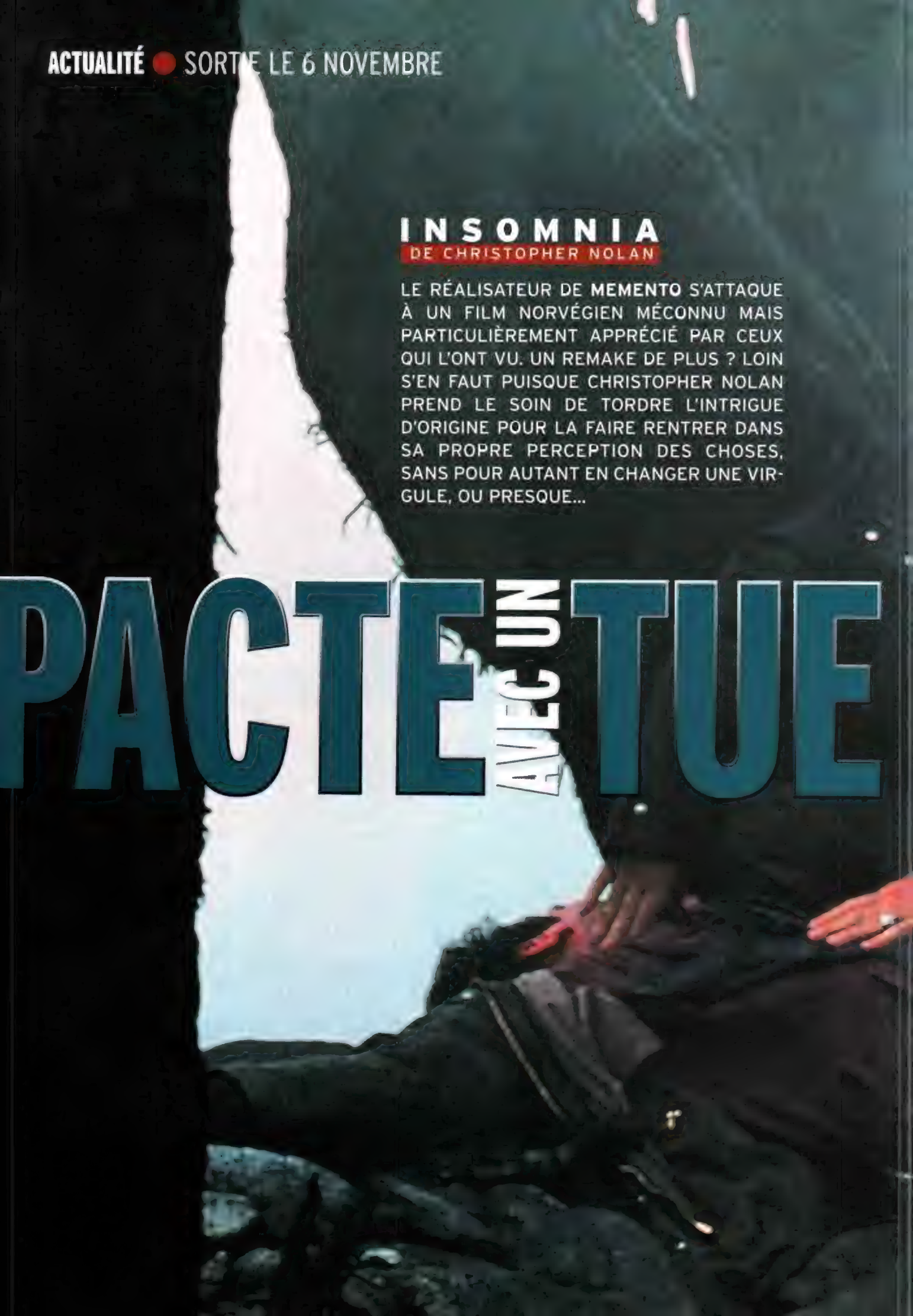
Pourquoi avoir filmé* Spider *au grand angle ?
Personnellement, je sentais que le grand angle renforcerait visuellement l'impression de malaise entourant le personnage principal. Nous avons aussi souvent opéré des décadrages pour accentuer cette impression.

Que pensez-vous aujourd'hui de l'univers philosophique et graphique si particulier de David Cronenberg ?
David est profondément en phase avec le subconscient, beaucoup plus que la plupart d'entre nous. Et il n'a jamais peur de laisser le subconscient surgir à la surface de ses films.

Propos recueillis et traduits par David ARGOMAND

Ci-dessus, de haut en bas : Spider dans le reflet du miroir : qui est qui ?

Retour vers le passé : le Spider adulte assiste aux exactions de son père et de sa maîtresse.



INSOMNIA
DE CHRISTOPHER NOLAN

LE RÉALISATEUR DE **MEMENTO** S'ATTAQUE À UN FILM NORVÉGIEN MÉCONNU MAIS PARTICULIÈREMENT APPRÉCIÉ PAR CEUX QUI L'ONT VU. UN REMAKE DE PLUS ? LOIN S'EN FAUT PUISQUE CHRISTOPHER NOLAN PREND LE SOIN DE TORDRE L'INTRIGUE D'ORIGINE POUR LA FAIRE RENTRER DANS SA PROPRE PERCEPTION DES CHOSES, SANS POUR AUTANT EN CHANGER UNE VIRGULE, OU PRESQUE...

PACTE AVEC UN TUE

Le très expérimenté Will Dormer (Al Pacino) et son partenaire Hap Eckhart (Martin Donovan), deux détectives de Los Angeles, sont envoyés en Alaska pour enquêter sur le meurtre aussi brutal que méthodique d'une jeune adolescente. Découvrant rapidement une piste qui le mène jusqu'à l'assassin, Dormer va subir la perte de son coéquipier lors d'une tentative d'arrestation. Rongé par le remord, il est vite contacté par Walter Finch (Robin Williams), qui se révèle bel et bien être le meurtrier. Ce dernier lui propose un marché inhabituel que Dormer ne peut refuser. Mais comment garder la tête froide quand on n'arrive pas à trouver le sommeil et que le soleil d'Alaska ne se couche jamais ?

À l'origine du film de Christopher Nolan, on retrouve une œuvre homonyme réalisée par Erik Skjoldbjærg. Il est parfaitement compréhensible que le réalisateur de **Following** et **Memento** ait été attiré par ce film norvégien, au point d'en faire un remake, tant ce dernier offre plusieurs similitudes avec le travail du cinéaste d'origine anglaise. Au-delà de cette structure de thriller, dont l'excellente idée principale consiste à exposer les enjeux dans une ville littéralement rongée par la lumière, les deux films partagent la descente aux enfers d'un personnage « impur ». Pour Nolan, scrutateur du côté sombre de l'âme humaine comme en témoignent ses précédents films, il s'agit d'un matériau de base tout à fait approprié. Les qualités propres d'un remake se situant dans la ré-interprétation personnelle d'une même histoire, ce dernier décalque chaque séquence du film matriciel pour y apposer son point de vue. Dans l'œuvre d'origine, Engström (interprété par Stellan Skarsgård), l'équivalent de Dormer, est présenté comme un personnage « déjà mort », dont la conduite est dictée par ses frustrations sexuelles, ce qui implique finalement le traitement neutre, glacial et clinique choisi par Skjoldbjærg. Rien de tout ça ici comme en atteste la subtile ironie proposée par Nolan via le patronyme de son personnage principal. Telle une âme en peine, Dormer traverse tout le film plié sous le poids de la fatigue physique et mentale. Sur le papier, il s'agit bien sûr des effets insomniaques subis par le détective mais à l'arrivée, il est bel et bien question de rédemption. Ainsi, dans la même idée thématique, on se retrouve déjà avec deux films aux points de vue sur leurs personnages principaux diamétralement opposés, le premier forçant sur le cynisme, tandis que celui qui nous intéresse aujourd'hui serait plus porté par la mélancolie.

Mais on se doute bien qu'avec Christopher Nolan aux commandes, c'est dans la structure même du récit que l'histoire d'**Insomnia** va connaître sa réinterprétation la plus perceptible. Quand bien même le cinéaste reprend les grandes lignes du film original quasiment scène après scène, les sensations purement « de genre » ne sont plus les mêmes. Reprenant ainsi les idées effleurées par Skjoldbjærg pour jongler avec elles, au point de les transformer en concepts qui pourraient engendrer plusieurs films, il déplace progressivement les enjeux dramatiques de son film au point de dérouter le spectateur en perpétuelle attente. On aurait pu ainsi craindre du face-à-face « godzillesque » entre Pacino et Williams qu'il ne cannibalise tout le film pour le transformer en véhicule à performances. C'est loin d'être le cas puisque c'est en offrant paradoxalement une place plus importante au meurtrier que le réalisateur repositionne sa version d'**Insomnia** sur les rails du thriller psychologique spectaculaire, auprès duquel l'original passerait presque pour une étude de caractère. Et en rajoutant des scènes de son cru, à la manière de ce formidable moment où Dormer appelle la femme de son coéquipier pour lui annoncer la mort de son mari, Nolan parvient à garder une balance véritablement équitable entre la structure du récit, dans ses velléités de film de genre, et la sombre thématique qu'il explore depuis ses débuts. De ce fait, il parvient, et c'est toujours un tour de force, à nous faire toucher de près la solitude de Dormer et son immersion dans ce cauchemar blanc sans retour.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA 2002. RÉAL. CHRISTOPHER NOLAN. SCÉN. HILARY SEITZ D'APRÈS LE FILM DE ERIK SKJOLDBJÆRG. DIR. PHOT. WALLY PFISTER. MUS. DAVID JULYAN. PROD. JOHN FORMICELLA, BRODERICK JOHNSON, PAUL JUNGER WITT, ANDREW A. KOSOVE, EDWARD MCDONNELL POUR ALCON ENTERTAINMENT/SECTION EIGHT LTD./WITT-THOMAS PRODUCTIONS. INT. AL PACINO, ROBIN WILLIAMS, HILARY SWANK, MAURA TIERNEY, MARTIN DONOVAN, NICKY KATT, PAUL DOOLEY, JONATHAN JACKSON... DUR. 01H58. DIST. WARNER BROS. SORTIE LE 6 NOVEMBRE 2002.

INTERVIEW CHRISTOPHER NOLAN
AN ENGLISHMAN IN HOLLYWOOD

LA FILMOGRAPHIE DE CHRISTOPHER NOLAN EST, POUR L'INSTANT, RICHE DE TROIS ŒUVRES SEULEMENT : FOLLOWING, MEMENTO ET INSOMNIA. IL EST DONC ENCORE POSSIBLE DE RÉSUMER LE PARCOURS DE L'AUTEUR EN DEUX MOTS : SO BRITISH ! IMPECCABLES, GRACIEUX ET ORIGINAUX, LE CINÉASTE ET SES ŒUVRES POSSÈDENT UNE VRAIE FORCE DE CARACTÈRE, CE QUI LAISSE PRÉSAGER UNE BELLE CARRIÈRE.

Parlez-nous de votre découverte du cinéma en compagnie de votre frère.

Quand on me pose ce genre de questions, j'aime bien signaler d'emblée que je suis mi-américain, mi-anglais. Je crois que cela permet de mieux cerner qui je suis et ce que je fais. J'ai commencé à faire des films tout petit, lorsque j'avais sept ans. Mon frère m'aidait. Nous alternions les rôles devant et derrière la caméra. Notre père nous encourageait à explorer cette facette de notre personnalité. Dès lors, j'ai passé mon temps libre à « shooter » des films. Sans prendre aucun cours, j'ai fini par m'améliorer. Comme je filmais souvent les mêmes choses, les vacances, le quartier, la famille, j'avais des repères très précis et j'essayais à chaque bobine de trouver des moyens de mieux mettre en valeur les éléments imprimés sur la pellicule. Cette méthode d'apprentissage a fonctionné.

À l'université, j'ai commencé à réaliser des courts-métrages en 16mm avec des potes du lycée. À cette époque, j'habitais à Londres, et c'est à ce moment-là que j'ai mis en scène un petit film sans budget, **Following**. Tout fut tourné dans les environs de la Fac et du collège de West London. Dès que le film fut achevé, je suis parti pour les États-Unis, car ma femme travaillait pour Working Title Films à Los Angeles. Nous avons profité de notre nouvelle situation géographique pour montrer **Following** dans le circuit des festivals d'Amérique du Nord. Ma carrière a vraiment commencé à ce moment-là.

***Pendant de longs mois, aucun distributeur ne voulait sortir* Memento.**

Cette période fut un véritable calvaire. C'était interminable. Pendant plus de six mois, le film était achevé, mais personne n'en voulait. Je vous jure qu'il s'agit d'un laps de temps très long et que cela représente beaucoup de pression. Aucun de ces studios soi-disant indépendants ne voulait tenter l'aventure avec nous. Je ne suis pas idiot. Je savais que le film était difficile, qu'il s'adressait à un public restreint et spécifique. Aussi, j'ai tout fait pour que le final cut soit assez court, et pour que les sommes investies ne soient pas trop difficiles à rembourser. Mais j'ai compris que j'avais réalisé un film qui ne pouvait pas être vu avec des yeux de producteurs hollywoodiens. À ce moment-là, j'aurais presque aimé être soumis à la pression des projections tests, pour prouver aux distributeurs que les spectateurs pouvaient aimer mon film au-delà de toute rationalité marchande. Heureusement, tout s'est beaucoup mieux passé avec **Insomnia**.

Dès que vous avez vu le film d'Erik Skjoldbjærg, vous avez souhaité en réaliser une version internationale. Pourquoi ?

Memento n'était pas encore tout à fait achevé que je voulais déjà mettre en scène un remake d'**Insomnia**. Le film d'Erik Skjoldbjærg n'ayant été diffusé que dans un nombre réduit de pays, comme l'Angleterre et la France, je pensais que ma démarche n'était pas vaine. J'ai donc demandé à rencontrer des exécutifs de Warner. J'ai proposé mes services pour réécrire le scénario et réaliser le film. Mais ils avaient déjà engagé Hilary Seitz. La nouvelle m'a complètement refroidi. J'avais une idée très précise de ce que je voulais faire, et je ne voulais surtout pas maltraiter le script d'Erik Skjoldbjærg. J'ai donc décidé de m'intéresser à un autre projet. Puis, quand le travail d'Hilary Seitz fut achevé, j'ai eu des échos me laissant penser que son traitement du film était assez proche du mien. J'ai alors lu le scénario et j'ai constaté que l'histoire était transposée comme je l'imaginais, en l'occurrence en Alaska, ce qui permettait de conserver l'idée des « nuits blanches », ce phénomène pendant lequel il fait jour 22 heures sur 24 dans les pays proches du cercle polaire. Le scénario me permettait également d'intégrer à mon film toute l'iconographie du flic à l'américaine. Je suis donc revenu sur ma décision et j'ai, pour ma plus grande satisfaction, collaboré avec Hilary Seitz.

Après le succès de* Memento, *les studios vous ont-ils laissé carte blanche ?

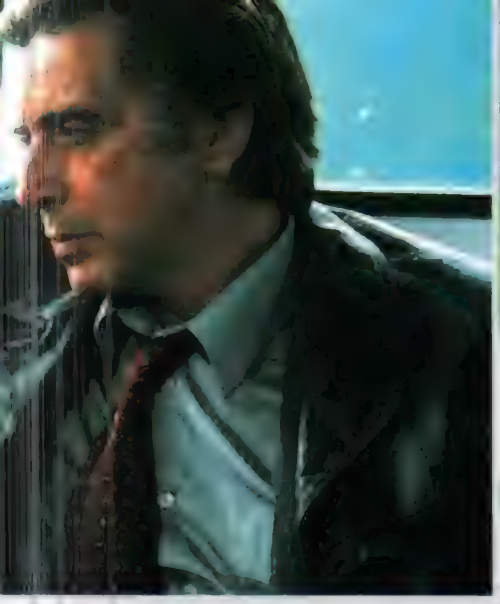
J'ai eu la chance de travailler avec des gens souhaitant vraiment collaborer avec moi. Comme le budget d'**Insomnia** demeurait raisonnable (40 millions de dollars), les producteurs ne m'ont pas embêté. Certes, il est vrai que je n'avais jamais eu autant de moyens pour réaliser un film. Mais cela ne m'a posé aucun problème. Pour réaliser **Following**, j'avais vidé mon compte en banque, ce qui ne représentait certes pas grand chose. Pour **Insomnia**, j'ai dépensé des milliers de fois plus d'argent. Mais, comme ce n'était pas le mien, exit la pression (rires)...

Insomnia *est la confirmation de votre adoration pour les architectures filmiques compliquées.*

On me dit souvent que **Memento** emploie un langage cinématographique sophistiqué. Je trouve pourtant que la structure d'**Insomnia** est plus complexe que celle de **Memento**. Dans **Memento**, je manipulais le temps et l'espace en employant des règles élémentaires de montage et de composition scénique. J'ai certes utilisé toutes les ressources du flash-back mais en conservant une intrigue et un mode de narration totalement linéaires, bien que le film soit monté à l'envers. Dans **Insomnia**, le postulat de départ est beaucoup plus subtil. Il s'agit de suivre les pérégrinations d'un flic consciencieux commettant pourtant un grave acte de lâcheté. Il n'y a pas de nuit dans le film, même s'il y est question d'insomnie. Là encore, la structure est plutôt linéaire, mais il était beaucoup plus difficile d'y rattacher un point de vue. Dans **Memento**, on ne pouvait pas enlever une scène, la logique du film était unique. Dans **Insomnia**, il était possible en studio d'obtenir plusieurs versions très différentes du long-métrage.

Following, Memento *et* Insomnia *sont trois films très intimes.*

Pour l'instant, je ne parviens pas à résoudre l'équation qui me permettrait de gérer une importante galerie de personnages



principaux. Pour combler le manque narratif de ma démarche, mes héros ont intérêt à être vraiment complexes, dotés de personnalités très riches. J'ai trouvé intéressant de jouer sur la dichotomie entre les grands espaces d'Alaska inondés de soleil et la nature complètement claustrophobe du récit. Le contraste entre ces deux échelles est passionnant. Sur plusieurs plans, **Insomnia** est un film plus « local » que **Memento** et **Following**.

À propos de contraste, les jeux de Pacino et de Williams sont très différents.
C'est justement ce qui est passionnant. Leurs « tics » et l'idée que le public a d'eux renforcent naturellement leur antagonisme. Il me fallait réduire le fossé les séparant pour produire une vraie ambiguïté. Ils étaient tous les deux très concentrés dans leur registre. On a gommé toute l'exubérance de Robin mais pas sa bonhomie naturelle. Il était encore plus inquiétant, un « killer next door » en quelque sorte. Quant à Al, je voulais juste qu'il déploie tout son charisme (rires). Il devait exprimer une grande acuité en même temps qu'une immense lassitude.

Dans* Memento, *il était déjà question de la manière dont l'esprit d'un individu peut le trahir.
Honnêtement, je ne m'en suis pas rendu compte quand j'ai eu envie de faire un remake du film. Mais, avec le recul, je peux dire qu'il s'agit d'un élément de la narration que je trouve séduisant. **Insomnia** rentre dans le processus mental d'Al Pacino qui, à force de fatigue et de stress, a sa perception brouillée et son sens des valeurs biaisé. En cela, **Insomnia** rejoint **Memento**, qui suivait un personnage ne possédant aucun souvenir. Mais il y a un autre point commun, dont j'ai aussi pris conscience avec du retard. Dans les deux films, j'examine les relations unissant l'action au processus qui la motive, en essayant de mettre en valeur le facteur humain et les failles de notre système de pensée.

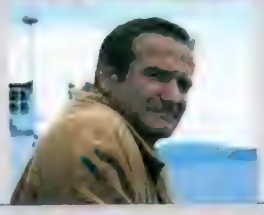
Vous adorez mettre en scène des situations très paradoxales.
C'est plus intéressant, vous ne trouvez pas ? Dans **Insomnia**, le héros est dans une position où il ne peut plus faire de bonnes actions, littéralement. En raison d'une erreur, qui ne remet d'ailleurs pas en cause son statut de héros, il se retrouve dans une situation de paradoxe moral. S'il fait une bonne action, cela va immanquablement déchaîner pour lui une série de drames. Pour moi, ce genre de paradoxe est au cœur du film noir. Avant, les grands studios étaient beaucoup plus habiles pour produire ce genre de films. Par exemple, dans **L'Inconnu du Nord-express** (Alfred Hitchcock - 1951), le protagoniste avait l'allure d'un gars sympathique. Pourtant, il était totalement compromis et corrompu. Le studio n'avait à l'époque eu aucune hésitation à jouer sur ce double registre ambigu. Aujourd'hui, c'est beaucoup moins évident.

On sent que vous avez aimé tourner un film noir en pleine lumière.
Paradoxalement, la lumière crée un background encore plus sombre. La nuit a tendance à tout étouffer. De même, la lumière artificielle transporte directement dans le monde de la fiction, ce qui fait perdre en émotion, puisqu'il y a un filtre entre la réalité et le film. Dans **Insomnia**, je voulais des émotions brutes. J'ai beaucoup joué sur les ombres, pour réduire l'espace et engendrer un sentiment de paranoïa. La lumière qui s'infiltre partout m'a permis de projeter à contre-jour des silhouettes encore plus noires.

Ci-dessus, de gauche à droite : Le détective Will Dormer (Al Pacino) débarque dans une petite ville d'Alaska pour enquêter sur le meurtre d'une adolescente. Pris à son propre piège, il va cependant devoir faire équipe avec le tueur Walter Finch (Robin Williams), au point d'en perdre littéralement le sommeil et donc ses forces. Seule la détective Ellie Burr (Hilary Swank) pourra l'aider dans sa quête de rédemption.

Ci-dessous, de haut en bas : Dormer et Ellie : un rapport maître-élève qui va vite perdre son sens.

Walter Finch, un écrivain qui entretenait un rapport particulier avec la victime...



Dans vos films, c'est toujours l'humain que vous mettez en lumière.
Insomnia est une combinaison de genres et de situations. Je pense que c'est la richesse thématique du film qui va entraîner les spectateurs en voyage. Cependant, on n'aime pas voyager seul, il vaut mieux être bien accompagné, d'où ma propension à insister sur la psychologie des personnages. Le film d'Erik Skjoldbjærg ne pouvait pas être amélioré, mais il était possible de le voir sous un autre angle. Je crois qu'un cinéaste a la responsabilité de projeter au moins quelques idées dans ses récits. Réaliser un simple film de genre ne m'intéresse pas vraiment. Mais j'aime explorer la frontière séparant l'art, le cinéma et les films «mainstream».

Vous aimez également filmer vos longs-métrages en adoptant le point de vue subjectif d'un seul héros.
C'est vrai. Je pense qu'il s'agit de l'approche la plus efficace en termes de film noir. Ce genre en particulier pose la question de ce qui se passe autour des personnages principaux et dans le dénouement. Le spectateur est donc plongé dans une sorte de labyrinthe narratif, où une multitude de pistes s'ouvrent sans cesse à lui. Je trouve plus intéressant de parcourir un tel dédale de l'intérieur, donc d'adopter le point de vue d'un personnage unique, tout aussi perdu que nous et essayant lui aussi de sortir indemne de l'aventure. L'autre option consiste à filmer le labyrinthe avec du recul, vu de dessus. Honnêtement, cela convient moins à mon style. Je préfère pénétrer dans l'esprit du héros.

La construction de vos films est presque littéraire.
Pas vraiment. Enfin, j'ai quand même quelques modèles. J'adore Graham Swift, en particulier le roman *Waterland*. La construction limpide, mais consistante et pas purement linéaire, m'avait beaucoup impressionné. En fait, j'ai rapidement pensé qu'il serait formidable d'adapter ce genre de structure au cinéma. Mais, quand j'écris ou que je réalise un film, j'essaie de ne pas avoir de modèle préconçu, car c'est trop restrictif. Cependant, j'aime que mes films soient très écrits, ou au moins très pensés. Je considère que, comme pour le hors-champ, si l'histoire réelle est plus dense, plus grande que celle qui est projetée à l'écran, le spectateur peut percevoir des bribes de la matière demeurant invisible.

La culpabilité est un thème récurrent dans vos œuvres ?
C'est vrai, mais je ne sais vraiment pas pourquoi je suis obsédé par cette idée (rires). Je pense que le sentiment de culpabilité est une des choses les plus difficiles à gérer humainement, car on ne se retrouve pas face à un juge ou à la loi, mais face à soi-même et à sa conscience. Dans le cas d'**Insomnia**, j'ai particulièrement voulu montrer comment deux personnes très différentes tentent de gérer leurs problèmes moraux. C'est cela qui rend leur relation très intéressante. Ce sont deux hypocrites, l'un est repenti tandis que l'autre jouit de sa mauvaise foi.

Comptez-vous continuer de collaborer avec votre frère ?
Nous sommes en train d'écrire un script sur la vie de Howard Hughes. Je verrais bien Jim Carrey dans le rôle principal.

Bertrand ROUGIER

CONSIDÉRÉ DANS SON PAYS ET DE SON VIVANT COMME LE « DIEU DES MANGAS », TEZUKA A INFLUENCÉ DE MANIÈRE DÉCISIVE LA DESTINÉE D'UN ART (L'ANIMATION), D'UNE INDUSTRIE (LES MANGAS) ET SURTOUT D'UNE CULTURE (CELLE DU JAPON). LE MOIS DE LA SORTIE D'UNE SÉRIE DE COURTS-MÉTRAGES DU MAESTRO SUR NOS ÉCRANS, UNE MISE AU POINT SUR SON EXCEPTIONNELLE CARRIÈRE S'IMPOSAIT...

ET LE MANGA FUT

TEZUKA STORY
En 1946, Tezuka a déjà dessiné plus de 3000 pages de bédés. Étudiant brillant, il continue pourtant d'esquisser des mangas en classe, au point de décrocher à 17 ans une place de rédacteur permanent pour le quotidien Shôkokumin Shimbun (le journal du jeune citoyen), où il publia sa première bande dessinée pro : *Le Journal de Ma.* Tezuka fut alors pris d'une véritable fièvre créatrice. Pour l'apaiser, il tira parti des

Né le 3 novembre 1928, Osamu Tezuka, n'est pas le pionnier de la bande dessinée japonaise, titre revenant de droit à Rakuten Kitazawa (1876-1955), mais il est celui en lequel plusieurs générations d'artistes de tous les continents ont reconnu leur maître. Pourtant, Tezuka était un homme simple, s'amusant en dessinant, laissant courir au fil de la plume son imagination et sa culture débordante. Sa générosité était celle d'un véritable agitateur et d'un authentique humaniste.

Au cours de sa carrière, Tezuka adapta, réinventa et rendit de vibrants hommages à des mythes cinématographiques et littéraires aussi divers que **King Kong**, **Pinocchio**, **Blanche Neige**, *Le Tour du monde en 80 jours* ou *Crime et châtiment*... Son œuvre compte 150 000 pages pour plus de 550 titres, vingt et une séries d'animation (soit près de 1000 épisodes), dix-sept longs-métrages et une cinquantaine de téléfilms, courts-métrages, pilotes et autres DA expérimentaux...

On trouve peu d'exemples, dans l'univers de la bande dessinée et du cinéma, d'artiste parvenu au sommet de la popularité et qui, loin de se contenter de gérer à satiété les mêmes personnages, les mêmes idées, se soit constamment fixé de nouveaux objectifs. Curieux, avide, Tezuka aborda tous les genres avec un succès toujours renouvelé. Le plus surprenant, pour un lecteur européen, est qu'il parvienne à faire rire ou pleurer, réfléchir ou divertir, en conservant exactement le même coup de crayon, un style convivial, moelleux et rebondi !

UN DESTIN HORS NORME

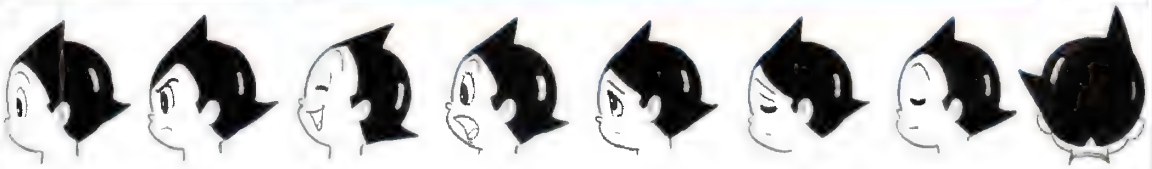
La vocation d'Osamu Tezuka se dessina sur les bancs de l'école primaire (1935) lorsqu'il gagna le respect de ses camarades en reproduisant fidèlement des héros de comics strip. Le père d'Osamu Tezuka, Yutaka, étant un grand fan de mangas, la bibliothèque familiale était remplie de modèles utiles à un artiste en herbe.

Agé de dix ans, le petit Osamu fut pris de passion pour l'astronomie et le théâtre Takarazuka. Il commença très tôt à croquer des pièces qu'il transforma en mangas dans ses cahiers de brouillon. Un autre tournant dans la vie du petit Osamu fut l'achat par son père d'un projecteur de films. Les bobines des courts et des longs-métrages de Walt Disney, de Charlie Chaplin, mais aussi les classiques hollywoodiens et britanniques eurent une énorme influence sur le jeune artiste.

GUERRE ET PAIX

Deux ans après l'entrée en guerre du Japon (1943), Tezuka dut accomplir son service militaire. Il fut envoyé dans un camp d'entraînement spécial, et non sur un champ de bataille, en raison de sa forte déficience oculaire. Là-bas, il contracta une mycose maligne risquant de mener à l'amputation de ses deux bras. Tezuka fut sauvé grâce à la compétence d'un médecin militaire zélé. Impressionné par le sang-froid et l'abnégation du praticien, il décida d'épouser la même vocation.

Entrant à l'université de médecine à l'âge de 16 ans,



Tezuka fut enrôlé pour soutenir l'effort de guerre dans une usine fabriquant des munitions. Lors de chaque pose, entre chaque cours et pendant une grande partie de la nuit, Tezuka continuait à dessiner des mangas. Il prit alors l'habitude de dormir seulement quatre heures. C'est d'ailleurs au cours d'un raid nocturne qu'il entra dans un cinéma pour voir le film d'animation **Momotaro, dieu-soldat des océans** (Mitsuyo Seo), une fable, entre allégorie et œuvre de propagande, décrivant les conditions de vie des marins japonais. Suite à cette projection, germa dans l'esprit de Tezuka la volonté inébranlable de produire avant la fin de sa vie au moins un film d'animation tiré d'un manga.

À la fin de la guerre, les forces d'occupation alliées investirent Takarazuka. Un jour, un soldat américain saoul aborda Tezuka. Ce dernier, ne comprenant pas un mot d'anglais, resta muet. Énervé, le militaire roua le jeune homme de coups. Cet incident, où la violence fut engendrée par une déficience du processus de communication, resta gravé dans le cœur de Tezuka, et devint l'un des thèmes récurrents de son œuvre. Dès lors, tous les éléments (enfance immergée dans un bouillon de cultures, graves traumas, passion pour les arts graphiques...) étaient réunis pour que le jeune Osamu devienne un artiste accompli. Or, à l'âge de 17 ans et en huit planches seulement, il allait révolutionner la manière japonaise de concevoir la bédé, le story-board et, par extension, le cinéma. Mais cela est une autre histoire (que l'on vous raconte dans la rubrique Anime Nation, page ???).

DES EXPÉRIENCES EN SÉRIE

Si le premier programme animé diffusé à la télé au Japon fut ***Manga Calendar*** (1962), 52 épisodes éducatifs d'une durée souvent inférieure à 5 minutes, c'est ***Astro Boy*** (1) qui mérite le titre de première série d'animation japonaise. Diffusé sur Fuji Télé à partir du 1er janvier 1963, le serial « indépendant » obtint immédiatement un immense succès et brisa le tabou concernant l'impossibilité de réaliser un épisode animé de 30 minutes par semaine. Les grands studios ne devaient pas tarder à s'immiscer dans la brèche en adoptant exactement les mêmes procédés que ceux inventés par Tezuka. Le maître venait de poser les jalons de l'industrie de l'animation japonaise. Ces derniers n'ont toujours pas changé, à peine évolué (narration par le montage et le plan plus que par le mouvement caricaturé – école Disney, psychologie des personnages dominant l'action, prépondérance des dialogues et de la musique pour conférer du rythme au récit). *« J'aimerais énormément réaliser un film sur un sujet aussi novateur qu'**Astro Boy**. Des séries comme celle-ci et **Le Roi Léo** sont formidables. Tezuka est un grand créateur, un grand cinéaste, il faudrait qu'un jour nous puissions travailler sur un projet commun. Je suis certain que le résultat serait formidable. »* – Walt Disney.

Déjà impressionné par les mangas de Tezuka, Stanley Kubrick décida suite à la vision d'***Astro Boy*** (diffusé sur la NBC dès 1964) de commander plusieurs centaines de croquis à l'artiste pour **2001, l'Odyssée de l'espace**. Ignorant qu'il s'adressait au Dieu vivant des mangas, un sculpteur d'âme virtuose, Kubrick fit preuve de son habituelle « tyrannie ». Tezuka mit donc officiellement un terme à son association avec le cinéaste en 1965, refusant de subir ses légendaires sautes d'humeur. Quant à Kubrick, il garda un souvenir ému d'***Astro Boy*** et un œil sur l'évolution de l'animation nippone. D'ailleurs, le script de 80 pages de **A.I.** dont hérita Steven Spielberg à la mort de Stanley Kubrick fourmillait de références (encore visibles dans la version finale du film) à l'œuvre de Tezuka. N'oublions pas que dix ans avant la publication de la nouvelle de Brian Aldiss, ***Astro le petit robot*** était déjà un récit d'anticipation décrivant une ère où la technologie domine le monde. Le héros, Astro, fut le premier croisement entre Peter Pan et Pinocchio, un androïde en quête de ses origines, d'une famille et d'humanité...

En 1965, Tezuka réalisa la première série d'animation japonaise en couleurs : ***Le Roi Léo***. Des années plus tard, les studios Disney tentèrent vainement d'en racheter les droits. Finalement, **Le Roi Lion** (le plus gros succès de la firme américaine) plagia sans vergogne les figures majeures et des scènes entières de la série de Tezuka. Évidemment, la politique de Disney fut de nier en bloque toute influence. Or, cette défense paraît dérisoire quand on sait que la série japonaise eut aux USA un impact comparable à celui de ***Goldorak*** en France (le show fut renommé : ***Kimba The White Lion***, le héros du long-métrage de Disney s'appelle Simba).

En 1969, après avoir été contraint d'encore augmenter sa production de mangas pour éponger les dettes contractées par ses dessins animés (la concurrence étant féroce), Tezuka trouva la force d'innover en proposant aux spectateurs le premier long-métrage d'animation nippon érotique : **Les 1001 nuits**. Le public fit un triomphe au film. Malheureusement, même une autre fiction historique et coquine, **Cleopatra**, ne suffit pas à sauver Mushi de la banprocédés cinématographiques dont il s'était abondamment nourri : composition audacieuse, mise en images en vignettes donnant au lecteur des perspectives inédites, découpage hérité du story-board, développement rapide du récit, théâtralité augmentant l'impact des instants tragiques et traitement de sujets adultes non édulcorés... Le résultat produit se nomme *La Nouvelle Île au trésor*. Le volume fut vendu en quelques mois et dans un pays détruit où la population peinait à trouver l'argent nécessaire pour se nourrir, à plus de 400 000 exemplaires, soit dix fois plus que tout autre succès de librairie.

Caractéristiques essentielles de la patte de Tezuka, le mélange des registres, le métissage des cultures du monde entier donnèrent ici naissance à un cocktail explosif.

Puisant à volonté dans sa très riche culture cinématographique, comme le prouvent trois de ses premières œuvres, **Lost World** (Harry O. Hoyt), **King Kong** (Merian C. Cooper) et **Metropolis** (Fritz Lang), Tezuka s'octroya logiquement dans l'histoire des mangas une place d'importance égale à celle de David Wark Griffith dans l'histoire du cinéma. Il introduisit la notion de montage et de rythme dans la bédé japonaise ainsi qu'un certain nombre de techniques qu'Hollywood essaya de fixer dans les années 10 : adoption du gros plan, de l'angle

suite page 52

de vue et du panoramique, changement libre de la distance de prise de vues entre deux vignettes, gros yeux empruntés à Disney pour rendre ses héros plus expressifs, personnages castés comme des acteurs et réapparaissant de volume en volume dans des rôles différents...
Ainsi, un seul homme, pas encore âgé de 20 ans, a défini les standards de production et de qualité d'une industrie qui est aujourd'hui la plus importante du monde en termes de création d'images dessinées (3 milliards d'ouvrages imprimés par an).
À 24 ans, Tezuka obtint son diplôme de médecin, qu'il validera définitivement 8 années plus tard en soutenant une thèse sur la membrane des spermatozoïdes atteints de malformations. Parcours démentiel !

queroute. Tezuka était un artiste ubiquiste, malheureux lorsqu'il menait moins de trois projets de front. Mais en contrepartie de son génie, Tezuka était aussi un piètre homme d'affaire. Sa vie, son œuvre, étaient dédiées à la création, pas à la gestion.
Accablé par des problèmes d'ordre financier, Tezuka commença donc à imaginer des fictions de plus en plus noires, reflets de son état d'esprit et de la mauvaise santé de sa société. Cependant, bien que cela aurait pu le sauver, en conteur né, Tezuka refusa de lénifier ses propos, de se laisser racheter ou de réduire sa productivité.
Pour prouver que ses ambitions demeureraient à jamais inchangées, Tezuka publia en 1972 son adaptation de la vie de Bouddha, une bédé épique et picaresque à la portée philosophique inédite.

RÊVES BRISÉS

1973 fut pour Osamu Tezuka une année des plus sombres, de celles qui marquent les grands artistes jusque dans leur chair. Certains en meurent, d'autres en sortent plus fort ! Cette année-là, la faillite contraint le Dieu des mangas à fermer Mushi Productions. Rien d'étonnant donc, si, quelques mois après l'annonce de la funeste nouvelle, le maître prêta vie à un (anti)héros manquant de couleurs. *BlackJack* portait le deuil de Mushi, il était l'exact reflet des états d'âme de son créateur, voire un autoportrait mélancolique et désabusé de Tezuka, le médecin égaré qui devint mangaka et n'exerça jamais son métier véritable et respectable.
BlackJack (Tezuka) est un médecin (artiste) génial qui a décidé d'exercer son art sans se soumettre aux lois théoriques et figées imposées par les grands pontes de sa corporation (les dirigeants de la Toeï). Praticien hors-la-loi (réalisateur indépendant), sa condition le pousse à assumer pleinement les conséquences de ses actes (la mort de la Mushi). À l'hypocrisie (la censure), il préfère l'action (le dessin). Il opère, littéralement, sans licence (sans studio). Il ne se lasse jamais d'explorer la corruption du monde médical (de l'animation), et de la société en général, pour mieux en extraire les merveilles. Il demande des sommes astronomiques pour sauver la vie de ses patients (produire des films d'animation et faire rêver les gens). Pourtant, il reste profondément simple, généreux et humaniste. S'il pouvait faire profiter gratuitement l'humanité entière de ses talents, nul doute qu'il en ferait don. Toutefois, le personnage n'est pas dupe, il sait que le monde dans lequel il vit ne récompense pas les utopistes, mais il ne se décourage pas (Tezuka fonde un nouveau studio en 1977), car c'est la pire des censures.
BlackJack (1) est la preuve qu'il est toujours possible de raconter de belles histoires sur la vie, même si cette dernière est, comme les mangas du maître, plus noire que blanche.

Ci-contre : Les 1001 nuits.

LA MACHINE HUMAINE À RÊVES

En 1977, la maison d'édition Kodansha publia la première anthologie complète des œuvres de Tezuka. Il s'agit

LA LÉGENDE DE LA FORÊT ET AUTRES COURTS-MÉTRAGES

Disons-le carrément, ce programme offre un panorama filmique extraordinaire, car il permet au public d'embrasser l'horizon du cinéma d'animation nippon dans son aspect le moins commercial et le plus novateur. Tous les courts-métrages de cette série sont muets. Pourtant, leur éloquence va immanquablement imprimer la rétine du public ! En dépit de leur ancienneté, ces films apportent la preuve irréfutable qu'Hayao Miyazaki a tord. Tord d'affirmer qu'Osamu Tezuka a tué la « japanime ». Au contraire, en imposant à cet art la narration par l'image, le plan et le montage plus que par les mouvements exubérants des personnages, Tezuka apprit à tous les animateurs nippons à faire du cinéma plus que de l'animation. Les meilleurs d'entre eux, dont fait partie Hayao Miyazaki, en ont égoïstement profité pour réaliser quelques chefs-d'œuvre, des films échappant à l'usure du temps...

Une sirène et un pêcheur en eau douce tombent amoureux. Leur passion les entraîne dans des mondes merveilleux. Mais, bien vite, la paranoïa et la jalousie des hommes deviennent une entrave à leur idylle... **La Sirène** est l'un des premiers courts-métrages produit par Mushi Productions. Ce film illustre le désir irrépressible de son auteur d'expérimenter et de donner un sens même aux images les plus dérisoires. En occupant les postes de réalisateur, d'animateur, de dessinateur et de décorateur, il réussit à lier poésie et politique.

La Goutte a été réalisée en 1965, au moment où Tezuka était gonflé à bloc par les ventes US d'*Astro Boy* et du *Roi Léo*. « **La Goutte** *est née d'un coup de folie. C'est un court-métrage improvisé que j'ai réalisé en une seule semaine. Il a été produit avec mon argent de poche et j'ai chapardé les matériaux de mes collaborateurs.* » Ce film, montrant comment la déshydratation abrutit un marin échoué sur un radeau de pacotille, donna envie à Tezuka de créer un fond de trésorerie permettant à ses employés de réaliser sans contrainte et gratuitement leurs rêves animés. Énormément d'animateurs ont ainsi pu mettre leur talent à l'épreuve.

Dans **Le Saut**, Tezuka donne une leçon de cinéma en mettant en relief l'importance du point de vue dans la grammaire filmique. Par le biais d'une caméra subjective suivant les bonds d'un personnage qui, ayant commencé à sauter, ne peut plus s'arrêter (la métaphore n'est pas anodine), l'auteur s'improvise témoin et explorateur du monde. Ici, la question posée est : « La distance

d'une collection de 300 ouvrages de plus de 300 pages chacun ! Déjà à l'époque, les travaux de Tezuka composaient, de très loin, la première œuvre dessinée du monde et faisaient officiellement partie du patrimoine national japonais.
En 1980, la nouvelle société de production de Tezuka frôla la banqueroute suite à la réalisation d'un luxueux film d'animation (122 minutes) adaptant l'un des chapitres les plus célèbres de son manga, *Phénix* (1). Les épisodes de cette œuvre-fleuve étaient un prétexte pour permettre à Tezuka d'affirmer que le bonheur de l'homme n'est pas dans l'immortalité. Que la qualité de vie importe plus que la durée. Que la vie est une valeur en soi, aussi respectable chez les insectes que chez les hommes. Dans **Phénix**, Tezuka ébaucha et augmenta tous les thèmes classiques du cinéma d'anticipation, au point que des œuvres comme **Ghost in the Shell**, **A.I.** et **Abyss** sont presque entièrement contenues dans ce manga.

TOUCHÉ À L'ÂME

Âgé de 55 ans, après une vie entière dédiée au travail, la santé de Tezuka déclina. Il fit d'ailleurs un premier séjour à l'hôpital dès 1984. Mais, conformément à la tradition, les médecins nippons lui cachèrent (ainsi qu'à sa famille) la gravité de son état, même si on peut supposer que le vieux sage ne fut pas dupe.
Fidèle à sa réputation, Tezuka transforma l'adversité en une formidable énergie lui permettant d'écrire l'un de ses mangas les plus célèbres : *L'Histoire des trois Adolf* (1). Dans la carrière du mangaka humaniste ayant dénoncé tous les totalitarismes, cette œuvre apparaît comme un exorcisme nécessaire. L'artiste y lance un regard éclairé sur les préjugés, les engagements idéologiques et militaires des hommes pendant le seconde guerre mondiale. Il se pose en juge implacable de l'histoire : celle d'un Japon profondément xénophobe et expansionniste qui, il y a 60 ans, choisit de continuer à rêver à un improbable mariage de raison fondé sur une réciprocité d'intérêt entre le nazisme et la tradition.
En 1988, le cancer d'Osamu Tezuka atteint son stade terminal. Une nouvelle fois, l'artiste parvint à puiser la force nécessaire pour continuer son œuvre. L'auteur entama alors avec la bénédiction du Vatican une adaptation animée de *La Bible*, ainsi qu'une biographie (en manga) de Ludwig Van Beethoven…
En janvier 1989, Osamu Tezuka emporta son matériel de dessin jusque dans sa chambre d'hôpital. Il continua de respecter les échéances imposées par ses éditeurs jusqu'à ce que le 9 février 1989, Dieu invite l'artiste à venir faire rêver les anges.

Bertrand ROUGIER

(1) : ouvrage actuellement disponible en librairie en version française (le manga d'*Astro Boy* fut populaire au point qu'avant même l'adaptation télévisée d'Osamu Tezuka, la bande dessinée fut portée au cinéma avec des acteurs de chairs et d'os dans les rôles principaux).

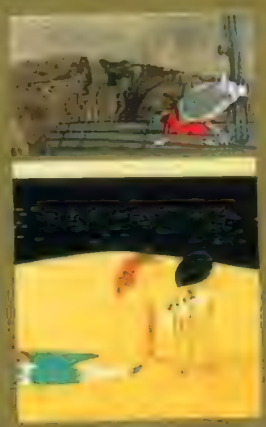
Deux images extraites de Jumping, le court-métrage d'Osamu Tezuka le plus primé à travers le monde.

prise avec les choses apporte-t-elle nécessairement la sagesse ? ».

Le Film cassé est le grand frère de **Forgotten Silver** (Peter Jackson). Il s'agit en effet du tout premier film d'animation jamais créé. En 1885, une poignée de pionniers ont gravé sur pellicule une page de la conquête de l'Ouest. Action, romance, humour, duel... toutes les figures majeures du Western et des Silly Symphonies étaient déjà inventées. Évidemment, la copie du film a subi plusieurs altérations, mais le spectateur curieux saura pardonner les artefacts, poussières et autres imperfections salissant la bande.

La Légende de la forêt est l'Arlésienne d'Osamu Tezuka, mais également une preuve de son amour fou du cinéma et de son extraordinaire lucidité. En 1971, l'artiste souhaita mettre en scène une œuvre résumant 70 ans d'évolution de techniques industrielles et cinématographiques. En raison de sa démesure, l'idée fut copieusement moquée, d'autant que Mushi était en cessation de paiement. Tezuka dut donc rapidement ajourner ses plans, mais il ne les abandonna pas. Il ne cessa jamais de songer à cette symphonie en quatre mouvements dont le premier, **Conversation entre les arbres de la forêt**, devait rendre hommage à l'expression dynamique de la peinture, à la griffe d'Emile Cohl, à **Gertie le dinosaure** et au style des frères Fleischer. **Romance entre deux libellules** aurait quant à lui reproduit l'esthétique « Disneyenne » à ses débuts. **La Ballade des gouttes de « pluie »** aurait adopté les techniques du cinéma d'animation expérimental (dessin sur négatif et clins d'œil aux films de McLaren et de Trnka). Enfin, **Sur la colline de l'orage et de l'arc-en-ciel** s'annonçait comme un mélange de plusieurs techniques traditionnelles d'animation limitée (UPA, Hanna et Barbera). Tezuka affirmant qu'il était capable d'offrir à un tel melting-pot cohérence et unité.
Finalement, le trublion n'eut pas le loisir financier de se consacrer à un tel projet. Aussi, au milieu des années 80, comprenant que sa vie touchait à sa fin, il décida de réaliser une version tronquée de **La Légende de la forêt**, refusant une ultime fois de céder face au destin et à l'adversité. Les actes deux et trois furent supprimés et la grande symphonie de Tezuka s'organisa finalement comme suit : dans un premier tableau faussement statique, le mouvement est créé à l'écran par la seule énergie du montage. Le second acte introduit l'animation proprement dite dans les grands desseins du maître. Le troisième tableau fait place à la couleur. Le quatrième est exactement conforme aux desiderata initiaux du maestro.
Charge politique insensée prenant le risque de représenter Hitler, est donc d'être plus violente en un plan que tous les discours écologistes entendus depuis dix ans, **La Légende de la forêt** est un pamphlet destiné à réveiller les « esprits » tombés en léthargie. Certes, Tezuka décéda avant d'être allé au bout de son rêve. Pourtant, même défigurée, il émane de son utopie tant de bonté, de clairvoyance et de sagesse qu'elle pétrifie. À la vision de ces courts-métrages sans paroles, c'est donc le spectateur qui risque de sortir muet, transi d'admiration, de la salle de projection.

Bertrand ROUGIER



À gauche : La Légende de La Forêt.
Ci-dessus : La Goutte et La Sirène. Dans ce dernier court-métrage (1964), le héros est reconditionné par des policiers aux tendances fascistes affirmées. Nous invitons les curieux à comparer cette scène avec son homologue dans Orange mécanique.

DIGNE REPRÉSENTANT DU CINÉMA BAVARD ET RÉFÉRENTIEL DES ANNÉES 90, KEVIN SMITH NOUS OFFRE AVEC **JAY & BOB CONTRE-ATTAQUENT** UN DERNIER APERÇU DE L'UNIVERS « VIEW ASKEW » QU'IL A CRÉÉ À L'OCCASION DE SON PREMIER FILM **CLERKS**. UN FILM EN FORME DE MAJEUR TENDU VERS TOUTES LES INSTITUTIONS, VOLONTAIREMENT CRÉTIN ET TOUT SIMPLEMENT IMPRÉVISIBLE, DONC SACRÉMENT JOUISSIF. **JAY & BOB CONTRE-ATTAQUENT** TIRE SUR TOUT CE QUI BOUGE DANS LA JOIE ET LA BONNE HUMEUR, ET CE N'EST PAS NOUS QUI ALLONS NOUS EN PLAINDRE !

JAY & BOB CONTRE-ATTAQUENT
DE KEVIN SMITH

Bienvenue dans l'

L'anecdote date de la toute fin des années 80 : mettant la dernière main au premier montage de **Gremlins 2**, la suite de son plus gros succès, le réalisateur Joe Dante invite son producteur Steven Spielberg à la première projection du film. Lors du générique de fin, lorsque les lumières se rallument, le cinéaste frondeur retrouve le mogul avec la tête entre les mains, la mine déconfite, et lui demande innocemment ce qui ne va pas. En guise de réponse, Spielberg relève la tête, désigne l'écran de son doigt et hurle : « *C'est à ça que vont ressembler les années 90 ???* ». De la part d'une des personnes qui comprend instinctivement, mieux que quiconque, le sens des images, cette phrase n'est pas innocente, et au-delà de l'évidente anarchie véhiculée par **Gremlins 2**, on peut constater que l'un des éléments les plus probants du film annonce l'une des vagues les plus influentes de la décennie à venir. On pourrait définir cette vague de manière simple en la désignant comme pluri-référentielle. Il s'agit donc d'offrir au spectateur des clins d'œil parodiques (ou non) à d'autres films tout en jouant avec les conventions, voire la mythologie même du cinéma et sa réception par le spectateur. Si **Gremlins 2** est le précurseur de ce type de film (avec notamment le passage où les Gremlins s'emparent de la salle de projection pour casser la bobine du film dont ils sont les héros), une véritable génération spontanée d'auteurs nourris par leurs références va faire irruption dans les années 90. Des noms ? Quentin Tarantino, Kevin Williamson, Christophe Gans, Guy Ritchie, Paul Thomas Anderson… En bien ou en mal, ces personnes-là auront défini le cinéma des 90's en renouvelant les idées des autres pour se créer un univers alternatif, sorte de fantasme cinématographique pleinement conscient de sa condition d'œuvre « créée », prenant pied dans la réalité pour mieux la détourner. La réponse à la question posée par Spielberg est donc sans équivoque.

LES DEUX NIGAUDS CONTRE HOLLYWOOD

Kevin Smith fait partie de cette même génération dans le sens où toute sa filmographie, de **Clerks** à **Dogma** en passant par **Mallrats** et **Méprise multiple**, fait partie d'un univers qu'il a fabriqué de toute pièce : l'univers « View Askew ». Chez Smith, on philosophe sur **Star Wars**, on cause comic-book, Dieu est une femme et le cul est bien évidemment au centre de TOUTES les préoccupations. Un véritable enchantement pour le moindre adolescent boutonneux qui se respecte. Personnages les plus récurrents de cet univers (ils apparaissent dans tous les films de Smith), Jay et Silent Bob sont logiquement les plus populaires, au point de devenir une véritable trademark que le cinéaste n'hésite jamais à exploiter (en comics, en figurines, en dessins animés…). Mais aujourd'hui, Kevin Smith a grandi, il vient de dépasser la trentaine et se retrouve papa pour la première fois. La preuve, il désire en finir avec l'univers « View Askew » et offre à sa carrière un tournant, selon ses dires, plus mature (**Jersey Girl** avec Ben Affleck et Jennifer Lopez, actuellement en tournage). Quoi de plus logique donc, pour terminer sa branlouze en beauté, que de dédier à ses deux personnages fétiches un film enfin sous forme d'un baroud d'honneur qui part forcément en couilles ! Dans **Jay & Bob contre-attaquent**, nos deux flandus découvrent ainsi que le comic-book dont ils sont les héros (*Bluntman & Chronic*, évoqué dans **Méprise multiple**) va être adapté pour le grand écran par Miramax. Passe encore qu'ils n'aient pas touché des royalties, mais quand le gratin des internautes férus de cinéma se met à chier sur leur nom sous couvert d'anonymat, les deux têteilles se mettent en tête qu'ils ne pourront plus draguer sans avoir la honte et décident de partir

De gauche à droite : Jay (Jason Mewes) et Silent Bob (Kevin Smith) en cavale…

Les mêmes en compagnie de Holden McNeil (Ben Affleck). Ce dernier vient de leur faire découvrir une nouvelle invention qui va les rendre furax : Internet !

âge ingrat

à Hollywood pour empêcher « *ces enculés de Miramax* » de faire le film qui va souiller leur réputation. Chemin faisant, ils croisent un gang de jeunes filles autoproclamées « clichés du fantasme masculin » (elles portent du cuir, bouffent de la junk-food et sont très douées en matière de pirouettes) qui vont les berner. Par amour pour la jolie Justice (Shannon Elizabeth), Jay entraîne donc Silent Bob dans une histoire de macaque et de vol de diamants qui va faire d'eux les ennemis publics n°1, recherchés par les polices de tous les Etats ainsi que par le Marshall Willenholly (Will Ferrell, hilarant), protecteur des droits des animaux et de la nature et, accessoirement, abruti fini ! Les choses dégénèrent encore plus une fois que tout ce beau monde atterrit à Hollywood...

UN ENTERREMENT EN GRANDES POMPES

Dire de **Jay & Bob contre-attaquent** qu'il explose les limites de l'univers « View Askew » est un doux euphémisme. Dans la mouvance prophétisée par Spielberg, les protagonistes font des apartés à la caméra (en clin d'œil complice au spectateur), les stars se prêtent au jeu de la désacralisation (Ben Affleck et Matt Damon, dans leurs propres rôles, se vannent sur leur filmo respective) et les personnages de **Mallrats** font référence à ceux de **Méprise multiple**, quand bien même ils seraient interprétés par le même acteur (Jason Lee par exemple, dans le double rôle de Brodie/Banky) ! Rajoutons par-dessus des apparitions de guest stars (où Jason Biggs se fait traiter de baiseur de tartes) et des références pêle-mêle, à **L'Empire contre-attaque** (logique), **E.T.**, **Le Fugitif**, **Armageddon**, **La Planète des singes**, enrobées dans des blagues cacaprout du plus bel effet. Bref, un joyeux foutoir qui, soyons honnête, risque de passer au dessus de la tête de ceux qui ne sont pas familier de l'univers du cinéaste et de la carrière de ses collaborateurs. Mais là où Kevin Smith dépasse littéralement les bornes et rejoint le Joe Dante de **Gremlins 2** sur le même principe de suicide artistique, c'est lorsqu'il s'agit de mordre la main qui le nourrit. Dans un premier temps, les deux héros sont mis dans l'embarras le plus total, souvent forcés de s'en tirer en feignant l'homosexualité (le comble pour eux !), même si le cinéaste ne peut s'empêcher de leur témoigner son affection lors de quelques séquences mémorables (leur rencontre à même le berceau, où Jay prononce son premier mot : « *Fuck !* »). Dans un second temps, c'est carrément la firme Miramax (productrice du film, via sa filiale Dimension, rappelons-le) et ses ouailles qui s'en prennent plein les gencives. Ainsi Wes Craven (sur le plateau de **Scream 4**) passe pour un demeuré congénital qui se soucie surtout de faire le film le plus consensuel possible tandis que Gus Van Sant, sur le tournage de **Will Hunting 2**, est montré comme un cinéaste vénal plus soucieux de compter ses sous que de diriger ses comédiens (Ben Affleck et Matt Damon donc, présentés comme deux beaux connards). Le mot d'ordre de cette seconde partie : « *Fuck Miramax !!!* ». Dans ce monument d'irrévérence purement gratuit (quoique...), où Kevin Smith met tout en œuvre pour envoyer sa création droit dans le mur, les rires se mêlent joyeusement à l'émotion la plus limpide lorsque Jay et Silent Bob se retrouvent à glander devant une autre épicerie que celle devant laquelle ils ont grandi. Les deux compères prennent place, se retournent, échangent leur position, grimacent... Pour eux, ce n'est plus la même sensation. Gageons que pour Kevin Smith, c'est bien de là que le problème vient : les années 90 sont terminées, il est temps de tirer sa révérence et de rentrer de plein pied dans la réalité en clamant haut et fort, pour la dernière fois : « *Tout ça, ce n'est que du cinéma !* ». Bon courage pour la suite, « vou fat fuck ! »...

Stéphane MOÏSSAKIS

JAY & SILENT BOB STRIKE BACK. USA. 2001. RÉAL & SCÉN.: KEVIN SMITH. DIR. PHOT.: JAMIE ANDERSON & BILLY CLEVENGER. MUS.: JAMES L. VENABLE. PROD.: SCOTT MOSIER & LAURA GREENLEE POUR MIRAMAX FILMS/VIEW ASKEW PRODUCTIONS. INT.: JASON MEWES, KEVIN SMITH, SHANNON ELIZABETH, BEN AFFLECK, WILL FERRELL, JASON LEE, ALI LARTER... DUR.: 1H44. DIST.: TFM DISTRIBUTION
SORTIE LE 6 NOVEMBRE 2002.

De gauche à droite et de haut en bas :
Jay et Silent Bob dans un remake du Fugitif, où la réinterprétation constante des succès américains en version simiesque.

Les mêmes découvrent que leurs aventures sur comics vont passer au grand écran... Apparemment, cette idée ne leur plaît pas du tout.

« Les clichés du fantasme masculin » tout de cuir vêtus. Ali Larter, Shannon Elizabeth, Eliza Dushku et Jennifer Schwalbach Smith : pas besoin d'elles pour que les deux flandus fassent des conneries, mais ça aide...

LE ROMAN *DRAGON ROUGE* DE THOMAS HARRIS S'ÉTAIT DORES ET DÉJÀ POSÉ COMME UN CLASSIQUE INSTANTANÉ DE LA LITTÉRATURE POLICIÈRE MÂTINÉE D'HORREUR, LORS DE SA PARUTION EN 1981. SYSTÉMATIQUEMENT, HOLLYWOOD, À TRAVERS LE NABAB TRANSALPIN DINO DE LAURENTIIS, S'APPROPRIE LES DROITS DU PAVÉ. SEULEMENT, CE QUI EST MOINS CONNU, C'EST L'INCROYABLE PARCOURS DU LIVRE QUI DEVIENDRA LE TÉMOIN D'UN TERRIBLE BRAS DE FER ENTRE DEUX FIGURES MAÎTRESSES DU CINÉMA AMÉRICAIN : WILLIAM FRIEDKIN ET MICHAEL MANN...

LES ARCANES DE DRAGON ROUGE

DRAGON ROUGE
DE BRETT RATNER

Ci-dessus, de gauche à droite : Will Graham (Edward Norton) éclaire une vitre sale... suspens.../ Hannibal le cannibale (Anthony Hopkins) dans sa désormais célèbre couche-confiance et son bavoir collector, découvre sa future geôle./ Ralph Fiennes, alias Francis Dolarhyde, a été déçu des réactions du public, et notamment des rires accompagnant certaines de ses scènes dramatiques./ Molly Graham (Mary Louise Parker) la gentille femme au foyer, et Josh Graham (Tyler Patrick Jones) le gentil fils. Profession : servir gentiment de cibles au vilain tueur.

Nous sommes au début des années 80. William Friedkin se remet tant bien que mal de l'échec critique et commercial de **Cruising**. Ce film marque son troisième échec auprès du public après **Le Convoi de la peur** et **Tètes vides cherchent coffres pleins**. Le réalisateur est en plein doute, il cherche LE projet qui pourrait le remettre sur les rails. Lorsqu'il se retrouve avec un exemplaire de *Dragon rouge* de Thomas Harris, il y voit une occasion de replonger dans le cinéma fantastique, le genre qui a fait sa gloire avec **L'Exorciste**. Avec ce livre, Friedkin est en terrain connu. Il en apprécie autant le réalisme et la rigueur procédurale, que les moments d'horreur pure où Francis Dolarhyde se retrouve possédé par l'esprit du Dragon rouge. Mais plus que tout, le parcours de Will Graham rappelle étrangement celui de Steve Burns (le personnage d'Al Pacino dans **Cruising**), où le héros, lors de sa quête, devra se livrer à une douloureuse introspection, et se découvrira, malgré lui, une nature indésirable qu'il cherchera à refouler en mettant fin à son antagoniste. En cela, le roman reste fidèle à la thématique chère au cinéaste : la perte d'identité. Friedkin a de quoi faire de **Dragon rouge** un véritable thriller surnaturel, qu'il promet aussi terrifiant que **L'Exorciste**.

Apprenant que Dino De Laurentiis en possède les droits, Friedkin part à sa rencontre et tente d'obtenir un marché, après que David Lynch ait passé la main. Les deux hommes ont du mal à s'entendre après l'échec cuisant de **Tètes vides cherchent coffres pleins**, qui marquait leur première collaboration, et puis, le scandale suscité par **Cruising** n'incite pas De Laurentiis à retaire équipe avec Friedkin. Les conversations s'étendent et n'en finissent plus, jusqu'à ce que le projet finisse dans un tiroir.

LE CHOC DES TITANS

1985, **Police Federale L.A.** sort sur les écrans. Même si sa carrière en salle est plutôt médiocre, la plupart des critiques sont dithyrambiques et le film devient rapidement culte. Friedkin montre qu'il n'a pas perdu la main et envi

CRITIQUE
HANNIBANALPHABÈTE

Beaucoup de critiques sont très injustement furieux à l'encontre de **Dragon rouge**. Vous entendez dire que les comédiens y sont nuls, ce qui est faux ; que le script y est débile, ce qui est faux ; que la musique est abrutissante, ce qui est faux ; que la photo est déguen, ce qui est incorrect, etc... Pourtant, **Dragon rouge** est bel et bien désespérant de nullité suffisamment en tout cas pour que tout spectateur cherche dans les données explicites ce qui justifierait un tel fiasco. Manque de bol ou superbe opportunité, voici un cas d'école qui permet enfin de souligner l'évidence de la toute puissance de la mise en scène, remparts à l'appui. L'histoire de **Dragon rouge** nous a déjà prouvé sa valeur par le passé. Le destin de Will Graham, responsable de l'emprisonnement de Lecter, un flic sur la brèche qui aura fait l'erreur d'accepter une enquête de trop, mettant en péril son fragile équilibre, pris en tenailles entre deux psychés en série manipulatrices, tout ceci constituait déjà la base d'un **Manhunter** (**Le Sixième sens** en VF) qui traumatisa les cinéphiles en son temps. La base est, non pas

sage très sérieusement de reprendre **Dragon rouge**. Et c'est à cette période que les choses se compliquent.
Fraîchement promu nouveau golden-boy de la télévision américaine avec sa série ***Deux flics à Miami***, Michael Mann est rongé par la jalousie à la vision du polar incandescent de Friedkin. Les raisons ne manquent pas pour conclure que **Police Fédérale L.A.** est LE film que Mann aurait rêvé de faire. D'ailleurs, Mann aura longtemps cité Friedkin comme l'une de ses principales influences au début de sa carrière. Que ce soit pour le style quasi naturaliste du **Solitaire**, qui évoque **French Connection**, ou l'univers primitif et baroque de **La Forteresse noire** qui renvoie directement à la seconde partie du **Convoi de la peur**. Frustré, Michael Mann décide de contre-attaquer, lorsqu'il approche De Laurentiis à son tour pour se réapproprier le projet **Dragon rouge** sous le nez de Friedkin. Mais Mann ne s'arrêtera pas là. Lors d'une conférence de presse donnée à Chicago, pour la promotion de **Police Fédérale L.A.**, Friedkin déclare à un parterre de journalistes : *«Deux flics à Miami n'est pas le genre de merde que je préfère regarder à la télé !»*, lorsqu'il lui interrogé sur les similitudes qu'entretenait son film avec ladite série. L'occasion est trop belle pour Mann, qui poursuit Friedkin pour plagiat et diffamation. Au bout d'une bataille juridique qui dura quelques mois, Mann perd son procès et le charabia qu'il engendra n'aura servi qu'à propulser **Police Fédérale L.A.** au sommet des ventes lors de sa sortie vidéo. Mais lorsque Friedkin tente à nouveau de convaincre De Laurentiis de le laisser tourner **Dragon rouge**, le patriarche italien le rembarre en prenant parti pour Michael Mann, qu'il considère comme un auteur plus sobre et plus commercial. Pour Friedkin, Mann est devenu l'homme à abattre, surtout lorsqu'il apprend que William Petersen a été choisi pour le rôle principal, et que la pré-production du film est imminente.

WILLIAM LECTER

Quelque temps plus tard, alors que **Le Sixième sens** est en plein casting, Michael Mann hésite entre Mandy Patinkin, Brian Cox, John Lithgow ou Brian Dennehy pour le rôle d'Hannibal Lecter. C'est alors qu'une idée de génie lui vint à l'esprit, lorsqu'il tombe par hasard sur une émission télé relatant le douloureux tournage de **L'Exorciste**. En citant comme exemple les cinéastes Eric Von Stroheim et Otto Preminger, deux forces de la nature ayant excellé dans des rôles de méchants, Mann contacte Friedkin et lui propose de jouer le docteur Lecter. Ce dernier est abasourdi. Il se sent provoqué et éclate littéralement au bout du fil en insultant copieusement Mann. La suite est connue de tous. **Le Sixième sens** sort sur les écrans et devient le troisième four consécutif de De Laurentiis après **Dune** et **L'Année du Dragon**. Interrogé sur ce qu'il pense du film de Michael Mann, Friedkin répond : *«Le film est mauvais. Mann a réduit le potentiel du roman à un simple exercice de style bruyant. Sa grande erreur a été de supprimer toute l'histoire de possession du meurtrier Dolarhyde…»*. Même si **Le Sixième sens** demeure un agréable divertissement, reconnaissons tout de même que la perspective d'avoir Friedkin aux commandes aurait été préférable. Même si aujourd'hui de l'eau semble avoir coulé sous les ponts, Friedkin demeure mélancolique lorsqu'il se met à penser à ce qu'il aurait pu faire avec le roman de Thomas Harris : *«Ne pas avoir pu tourner* **Dragon rouge** *a été une vraie tragédie pour moi»*. Pour nous aussi d'ailleurs.

Fathi BEDDIAR

Ci-dessus, de gauche à droite : L'aveugle Reba McClane (Emily Watson) prend ses marques dans l'appartement de Francis, alias « Tooth Fairy ». Petite ambiance à la Argento sous la lumière de Dante Spinotti.

Graham accompagne Hannibal l'animal pour sa petite promenade hebdomadaire. Le tueur n'a pas le droit de faire pipi au-delà de la ligne rouge mais il ne se privera pas d'aboyer.

la substance ! Cette base-ci est aujourd'hui reprise et retravaillée par Ted Tally, déjà responsable du script du **Silence des agneaux**. Et de tous les films de la saga Lecter, **Dragon rouge** est certainement celui qui aura bénéficié du casting artistique et technique le plus prestigieux, des conditions de production les plus généreuses. Alors où se situe le problème ? Tout simplement dans sa mise en scène. Son total manque de point de vue. Son incapacité à nous transmettre l'enjeu derrière l'histoire. Par conséquent, son incapacité à nous impliquer avec notre accord ou à notre insu, au-delà de sa bête intrigue.
Manhunter nous perdait dans des dédales d'architecture clinique, laissait sa caméra subjective filer dans des pièces sombres, faisait s'affronter à l'écran lumières et couleurs primaires, agressives et frontales. À sa manière, Michael Mann nous parlait de vertige psychologique et de rien d'autre. **Le Silence des agneaux** débutait sur un corps de femme en sueur, silhouette fragile mais déterminée, affrontant dans la douleur une forêt froide et humide avant qu'une silhouette virile et rigide ne vienne stopper provisoirement sa difficile progression. Sur le front de la silhouette, les initiales FBI. À sa manière, Jonathan Demme nous parlait d'organisme et de rien d'autre, qu'il s'agisse du corps humain dans ses multiples manifestations ou du corps social dont étaient prisonniers ses protagonistes. Enfin **Hannibal** tapait dans la vulgarité la plus inouïe, illustrant le luxe florentin à la manière de Télé7Jours, opposant les caractères avec la plus stupéfiante des grossièretés. Ridley Scott faisait dans le beauf et rien d'autre. Réussis ou ratés, tous ces films imposaient leur point de vue, par l'entremise d'un véritable langage cinématographique, un discours articulé par la syntaxe propre à chacun de leur «auteur». Chez Brett Ratner, point de phrase mais un enchaînement de mots : visage milieu d'écran, pied qui avance, main qui bouge, bouche qui parle. Voilà, fondamentalement, ce que raconte **Dragon rouge**. Voilà l'origine de la bêtise qui imprègne l'écran, qui contamine le travail de toute une équipe rodée et talentueuse. **Dragon rouge** est un film analphabète.

Rafik DJOUMI

RED DRAGON. USA. 2002. RÉAL.: BRETT RATNER. SCÉN.: TED TALLY D'APRÈS UN ROMAN DE THOMAS HARRIS. DIR. PHOT.: DANTE SPINOTTI. MUS.: DANNY ELFMAN. PROD.: DINO DE LAURENTIIS, MARTHA SCHUMACHER, ANDREW Z. DAVIS POUR DINO DE LAURENTIIS PROD., SCOTT FREE PROD. ET UNIVERSAL INT.: EDWARD NORTON, ANTHONY HOPKINS, RALPH FIENNES, HARVEY KEITEL, EMILY WATSON, MARY-LOUISE PARKER, PHILIP SEYMOUR HOFFMAN. DUR.: 2H04. DIST.: UIP. SORTIE LE 30 OCTOBRE 2002.

LE PARRAIN DU GORE

IL EST CLAIR QUE HERSHELL GORDON LEWIS OCCUPE UNE PLACE DE CHOIX DANS LE CINÉMA D'HORREUR. IL EST TOUT SIMPLEMENT À L'INITIATIVE DE CE QUE L'ON APPELLE COMMUNÉMENT « LE GORE ». AUTANT DIRE QUE L'INNOVATION DE LEWIS A FAIT FIGURE DE PAVÉ DANS LA MARE DANS UNE AMÉRIQUE ENCORE PURITAINE, ET QU'IL A ÉTÉ LE PREMIER « HORS-LA-LOI » DU 7' ART EN OSANT MONTRER DANS SON INTÉGRALITÉ UNE SCÈNE D'ÉVENTRATION DANS LE TONITRUANT **BLOOD FEAST** EN 1963. APRÈS AVOIR DISPARU DU GRAND ÉCRAN DEPUIS PRESQUE TRENTE ANS, LE VOILÀ QUI REVIENT, PLUS QUE JAMAIS EN FORME, AVEC **BLOOD FEAST 2**, LA SUITE DE SON FILM CULTE. C'ÉTAIT L'OCCASION RÊVÉE DE PASSER EN REVUE LA CARRIÈRE DE L'HOMME QUI EST MONDIALEMENT CONNU POUR ÊTRE « LE PÈRE DU GORE »...

Photo d'ouverture : une des victimes démembrée des rednecks psychopathes de 2000 Maniacs.

Photos de ces pages : Blood Feast (photos 1, 2, 3, 4). 2000 Maniacs (photos 5, 6). Color Me Blood Red (photos 7, 8, 9, 10). A Taste of Blood (photos 11, 12).

« Cet homme est à l'origine du péché de la chair au cinéma. Il est unique en son genre. Sans lui, le cinéma d'horreur n'aurait jamais été le même. Il est le premier des 2000 Maniacs. Il est le traiteur de Blood Feast. C'est le pape de la tripaille, le prince de l'éviscération, le Wizard of Gore... » - John Waters !
Mon Dieu !

Est-ce un portrait fidèle ?
Professionnellement, oui. Personnellement, non. Mais c'était à une tout autre époque. Ah, ce sacré John ! On le reconnaît bien là. C'est un très bon ami à moi, il joue d'ailleurs dans **Blood Feast 2**.

Vous êtes à l'initiative de cette idée ?
Voilà l'histoire : C'était il y a trois ans, je recevais un coup de fil de John qui me demandait d'être l'invité d'honneur d'un festival du film à Baltimore. Je lui avais répondu : *« Mais, John, qui, de nos jours, veut aller à Baltimore ? Qui plus est, y organiser un festival ? C'est insensé ! »*. Que cette ville est ennuyeuse ! Bref, je ne pouvais pas lui refuser ce service, mais je lui ai précisé qu'il m'en devait un en retour. Je suis donc allé à Baltimore. C'était malgré tout une expérience enrichissante, parce que le festival projetait **The Gore-Gore-Girls**. Et le public s'était divisé en deux parties bien distinctes : ceux de moins de trente ans, qui avaient pris le film comme une gigantesque farce, et ceux de plus de quarante ans, qui ont vivement demandé à ce que le cinéma soit fermé, et moi, interné ! Je vous rassure, la seconde partie était minoritaire. Bref, lorsque j'entrepris de faire **Blood Feast 2**, le producteur, Jackie Morgan, m'a demandé si je pouvais avoir John Waters dans le rôle du prêtre. Autant vous dire que je n'y prêtais pas vraiment attention. Pourtant Morgan insistait sans cesse, en me répétant que la chose ne lui prendrait qu'une journée de sa vie. J'ai donc appelé John, qui m'a aussitôt dit : *« Tu te fous de moi ?! »*. C'est à ce moment-là que je lui rétorquais : *« Mon ami, tu me dois un service ! Ne l'oublie pas ! »*. Il est donc venu tourner sa scène, et lors de la fin du tournage, il m'a répété, sur un ton léger et amical : *« Nous sommes quittes ! Mais, plus jamais je ne te demanderai un service ! »*. Mais je souhaite tout de même le remercier pour ce joli commentaire.

Vous aviez même participé à un documentaire qui lui était consacré.
C'est exact ! Oui, je m'en souviens maintenant ! C'était à Baltimore d'ailleurs, pendant le festival dont je viens de vous parler. C'était totalement fou, on m'avait interviewé dans un magasin de costumes en plein centre ville, au beau milieu de la clientèle ! Je n'ai toujours pas vu cette chose. Vous l'avez vu ?

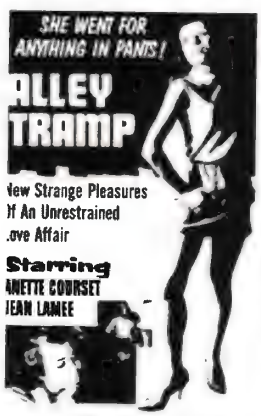
Oui, cela s'appelait* Divine Trash *!
C'est ce que l'on appelle une blague cosmique, mon ami !

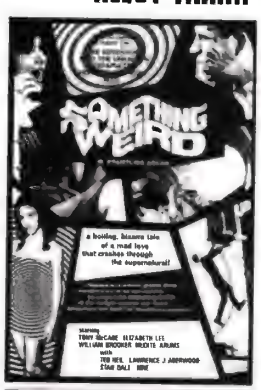
Revenons un peu en arrière, et racontez-nous ce que vous avez fait depuis 1972, l'année où vous avez réalisé* The Gore-Gore Girls, *votre dernier film ?
Déjà à l'époque, parallèlement à mes fonctions de réalisateur, je travaillais comme conseiller en communication dans une boîte de télémarketing. C'était d'ailleurs ma principale source de revenus. J'ai donc persisté dans cette voie après **The Gore-Gore Girls**, et je suis vite devenu une autorité dans ce domaine. J'ai écrit 27 livres sur le sujet et, pendant des années, je donnais beaucoup de cours en communication. Je pensais avoir laissé le cinéma gore derrière moi une bonne fois pour toutes ! Mais systématiquement, une personne de ce milieu venait me voir en me disant : *« Tu sais que tu as un homonyme qui faisait des films d'horreurs fauchés à l'époque ! »*, ou les gens venaient carrément avec de vieilles affiches que j'avais complètement oubliées en me demandant mon autographe d'un air extatique. Le phénomène a pris une ampleur démesurée avec l'arrivée d'Internet. Mes élèves m'envoyaient en pièces jointes des photos de vieux films érotiques que j'avais commis à l'époque ! J'ai donc été sur un moteur de recherche et j'y ai entré mon nom. Il y avait plus de 5000 résultats répertoriés, dont une bonne partie exposait ma carrière de réalisateur. Mon anonymat ne pouvait plus durer. Donc, sur mon site officiel, qui est uniquement consacré à mes enseignements, j'ai décidé d'inclure une partie « filmographie ».

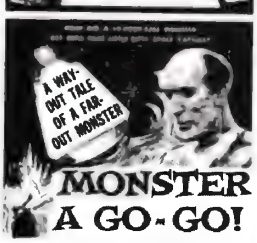
À vous entendre, on a l'impression que vous avez honte de votre carrière...
Oh, non ! Soyons clair, ces films font partie de moi, j'en suis heureux. Et puis, je suis très fier d'être reconnu comme le grand-père du gore.

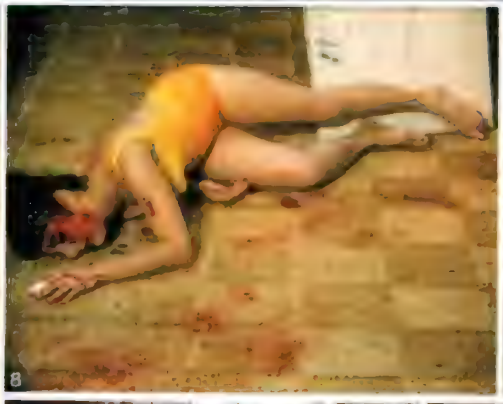
Tout le monde vous appelle Herschell Gore-Don Lewis...
Que j'adore ce surnom !

Comment est-ce que vous et David Friedman, votre producteur, avez décidé de vous lancer dans le cinéma gore, après des années passées à faire des films érotiques ?
Ce qui s'est passé en fait, c'est que le film érotique touchait à sa fin à cette époque. Russ Meyer commençait à se faire connaître et il éclipsait totalement les autres films de ce genre. La qualité de ses films était bien supérieure ! Mais lorsqu'il avait commencé avec **L'Immoral Mr. Tears** en 61, nous avons riposté avec **The Adventures of Lucky Pierre**, qui fut un gros succès à sa sortie. Nous avons quand même réussi à distribuer mille copies du film à travers le pays, mais Friedman et moi étions ruinés. La distribution du film nous avait coûté extrêmement cher, mais nous avons quand même réussi à tirer quelques petits bénéfices de **The Adventures of Lucky Pierre**. Mais voilà que les exploitants



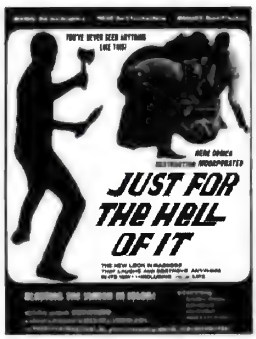


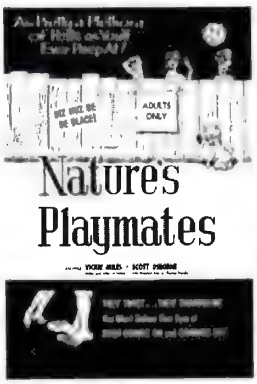

A WAY-OUT TALE OF A FAR-OUT MONSTER
MONSTER A GO-GO!
A WAY OUT TALE OF A FAR OUT MONSTER
starring
PHIL MORTON · JUNE TRAVIS
RELEASED BY B I & L RELEASING CORP
YOU'VE NEVER SEEN A PICTURE LIKE THIS— THANK GOODNESS!



se sont rapidement mis à réaliser leurs propres films érotiques ! Ils se disaient tous : *« Pourquoi devrais-je payer ce gars pour passer son film, alors que je pourrais faire le mien ? »*. Ils avaient surtout un gros avantage sur nous. Ils s'échangeaient leurs films entre eux, et ça marchait du tonnerre ! À cause de ce phénomène, le marché du film érotique a commencé à être saturé, et l'on sentait que la fin était proche. Seul quelqu'un de talentueux comme Russ Meyer pouvait continuer dans cette voie sans être inquiet. Friedman et moi avions donc deux options devant nous : 1) faire du porno - ce que je ne voulais pas du tout, 2) nous lancer dans la production de films d'art et essai. Autant vous dire que la seconde option n'a pas fait long feu. Lorsque l'on annonçait nos films, les exploitants nous riaient au nez en nous disant : *« Pourquoi devrais-je jouer votre film et en refuser un avec Yves Montand ou Jean-Louis Trintignant ? »*. Ce qui était vrai, nos acteurs étaient non professionnels ! Nous nous sommes vite retrouvés dans une impasse. Nous cherchions désespérément un nouveau créneau prospère et là... L'idée m'est venue en regardant **Little Cæsar**, un vieux film de gangsters avec Edward G.Robinson ! Dans l'une des scènes, on voyait Robinson qui réussissait à se sortir d'une embuscade en tirant à tout va, et il n'y avait pas une goutte de sang à l'écran. Il y avait comme blessures de simples trous noirs avec de la petite fumée, ce qui était ridicule ! C'est à ce moment que j'ai eu l'idée de génie de créer le cinéma gore. C'était une démarche totalement marginale, qui ne ressemblait à rien d'autre à cette époque. Jamais Hollywood ne me volerait cette idée ! Je voulais montrer du sang et des tripes, et ça collait parfaitement avec nos objectifs, parce que nous voulions créer un genre où le casting serait secondaire. Soyons honnêtes, je ne suis pas un directeur d'acteurs. Donc, nous voici avec un concept inédit, fallait-il encore le développer ! J'étais à Miami dans un hôtel, et ma fenêtre donnait sur une statue de Sphinx, et l'histoire de **Blood Feast** me vint à l'esprit... Le personnage que je baptisais Fouad Ramsès,

Photos de ces pages :
The Gruesome Twosome (photos 1, 2).
She-Devils on Wheels (photos 3, 4).
Just For The Hell of It (photo 5).
The Wizard of Gore (photos 6, 7).
The Gore-Gore Girls (photos 8, 9, 10).





l'histoire de sacrifices humains, etc. **Blood Feast** fut le premier film où l'on assistait clairement à la mort d'un homme dans d'atroces circonstances. À sa sortie, le film fut un carton et il devint culte. Si j'avais su cela bien avant, j'aurais rendu le film bien meilleur. Ni Friedman ni moi ne pensions que le film allait aussi bien marcher.

J'imagine que vous aviez dû avoir de très gros problèmes avec la censure...
Et comment ! Parce qu'avant **Blood Feast**, il n'y avait pas de règles. Personne n'avait fait de film gore avant nous ! Lorsque la commission de censure a vu **Blood Feast**, elle a voulu me crucifier. Ils étaient tous enragés contre mon film. Pour eux, voir James Cagney se faire abattre par une dizaine de flics était tout à fait convenable, mais arracher la langue de quelqu'un était une atteinte à la décence et au bon sens. Ce qui est vrai en soi, mais ça ne justifiait pas toutes leurs invectives et violents commentaires à mon égard. **Blood Feast** n'était pas vulgaire, il ne montre aucune nudité, il y avait simplement du sirop d'érable qui coulait en abondance ! La commission était intraitable. J'étais donc condamné à projeter **Blood Feast** lors de séances de nuit ou en seconde partie de films X ou érotiques. Je ne vous parle même pas de l'Angleterre ! Ils n'ont autorisé **Blood Feast** à être exploité sur leur territoire que depuis un an ou deux. Je n'ai jamais eu de bons rapports avec la censure depuis ce jour-là.

***C'est sûr qu'il y a eu un avant et un après* Blood Feast...**
Bien sûr ! L'autre jour, j'ai vu **Gladiator** avec Russell Crowe, et je me suis dit que le film n'aurait jamais existé tel quel si je n'avais pas réalisé **Blood Feast**. Ce sont les petites choses qui font un grand quelque chose. Et puis, soyons honnêtes, nous avons tous des bas instincts qu'il faut assouvir, c'est inéluctable, et des films comme **Blood Feast** ou **2000 Maniacs** remplissent honorablement cette fonction.

Peckinpah n'avait pas encore réalisé* La Horde sauvage *à cette époque...
C'est vrai. Je dois quand même reconnaître que c'est à cause de Sam Peckinpah - que Dieu ait son âme - que je me suis retrouvé au chômage des années plus tard. Il avait la Warner derrière lui pour faire un film gore. Moi, je n'avais personne. Il était clair que je ne pouvais pas lui tenir tête. Et la chose s'est amplifiée au fil des ans. Il n'y avait plus de place pour le gore disons... « cheap » !

Vous êtes un fan du genre vous-même ?
Non, pas vraiment. Mais disons que je suis plus fan de ce qui se faisait autrefois que de ce qui se fait aujourd'hui. Par exemple, je trouve la série des **Scream** vraiment chiante ! Comment est-ce qu'une daube pareille a pu engranger des millions de dollars ?! Quant à ceux qui sont en train de me juger par rapport à ce commentaire, laissez-moi leur dire que je n'ai jamais eu la prétention de ces auteurs lorsque j'ai fait **Blood Feast** ou **2000 Maniacs**. Je ne fais que du divertissement, avec ses qualités et ses défauts. Aujourd'hui, lorsqu'un gars fait un pseudo film gore, il cite Tarkovsky ou Resnais pour gonfler son ego. De la bêtise tout ça ! J'aime beaucoup les films d'Argento mais je n'en suis pas fan, à proprement parler. Par contre, si je devais citer l'ultime film gore ce serait **Zombie**, sans la moindre hésitation. Quel chef d'œuvre ! Le travail de Tom Savini reste à ce jour inégalé.

Plutôt curieux que vous, Savini et Romero - les « Trois Rois du Gore » - soyez issus de la même ville, Pittsburgh en Pennsylvanie...
Je dois reconnaître que c'est une heureuse coïncidence ! Ces deux-là ont définitivement changé la face du cinéma d'horreur.

Vous pensez que le cinéma gore est définitivement mort et enterré ?
Oui et non. Disons que ce genre de cinéma est condamné à se répéter. Je pense qu'aujourd'hui nous avons fait le tour des décapitations, démembrements et autres éviscérations ! Si vous faites du cinéma gore pur et dur, vous êtes, malheureusement, condamnés à lasser votre spectateur.

Justement, vous n'aviez pas peur de lasser votre spectateur en faisant* Blood Feast 2 *?
Bien sûr que si, et c'est pourquoi j'y ai injecté énormément d'humour. Mais d'un autre côté, je reste un peu confiant concernant l'avenir du cinéma gore, lorsque je vois des films comme **Ichi The Killer** de Takashi Miike ou **Irréversible** de Gaspar Noé. Ces deux films ont franchi un nouveau seuil dans la violence et le gore. Il est clair que cela va maintenant entraîner une surenchère, et je ne pense pas que ce soit une bonne chose non plus. Mais je suis tout de même curieux de voir à quoi va ressembler LE film gore du XX[e] siècle.

Aujourd'hui, vous restez tout de même une référence dans le genre. Beaucoup de réalisateurs comme John Waters donc,

***Tim Burton, Lloyd Kaufman ou Quentin Tarantino vous citent comme modèle. Andrew Kevin Walker, le scénariste de* Seven, *a rendu hommage à* The Wizard of Gore *à travers un épisode de* Tales From The Crypt. *Et il y avait même un détournement de l'affiche de* Blood Feast *dans un épisode des* Simpson...**
J'aurais préféré être cité comme modèle par un maître de la poésie contemporaine ou par un lauréat du prix Nobel de la paix, mais n'exagérons rien ! Lloyd Kaufman adore mes films et me dit qu'il n'a plus jamais été le même après avoir vu **2000 Maniacs**. J'ai été très flatté d'être cité par Tarantino comme l'une de ses références lorsqu'il venait de réaliser **Reservoir Dogs**. Quant à l'épisode de ***Tales from the Crypt*** que vous venez de me citer, j'en ai entendu parler mais je ne l'ai pas encore vu. En général, je suis très honoré lorsque qu'on apprécie mes films. Je me suis carrément mis en marge de la loi pour les réaliser. Et Dieu merci, je suis encore vivant pour jouir de cette reconnaissance, comparé à d'autres réalisateurs qui n'ont pas eu cette chance. J'avais aussi adoré la référence qui m'avait été faite dans **Cecil B.Demented**, avec l'un des membres de l'équipe de Stephen Dorff qui avait mon nom tatoué sur le bras. Encore une fois, merci John !

Lorsque l'on regarde vos films, on sent l'influence du théâtre du Grand Guignol de la rue Chaptal...
Bien sûr ! Le Grand Guignol est notre précurseur. J'ai été très content de faire la préface d'un livre qui lui était consacré. Je n'ai hélas jamais pu voir une seule représentation du Grand Guignol sur les planches, vu que le théâtre a fermé ses portes en 1962, un an avant **Blood Feast**. J'aurais adoré voir une pièce

mettant en scène le Docteur Goudron et le Professeur Plume, je n'ai vu que les illustrations. La rue Chaptal est pour moi un endroit mythique, je vais y faire un pèlerinage lors de chaque passage à Paris. J'avais monté un genre de spectacle à la Grand Guignol dans un théâtre de Chicago, que j'avais baptisé « LE Blood-Shed », à la fin des années 60. Lors des séances, on projetait des vieux films d'horreur en noir et blanc avec Bela Lugosi ou Boris Karloff, puis on arrêtait le film en plein milieu, et là, deux acteurs montaient sur scène et s'éventraient mutuellement ! Nous attirions un monde fou le week-end, mais les autres jours c'était vide. Nous avons donc été obligés de fermer.

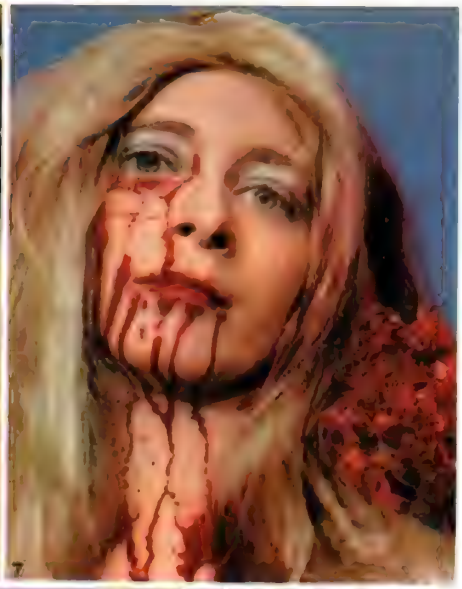
C'était votre manière de rendre hommage à une forme de divertissement iconoclaste ?
C'est très bien dit. J'ai suivi les grandes lignes du théâtre du Grand Guignol lorsque j'ai fait **Blood Feast**, **2000 Maniacs**, **Color Me Blood-Red**, **The Gore-Gore Girls** et surtout **The Wizard of Gore**. C'était de l'absurde et du surréalisme. J'adore approcher le genre sous cet angle. J'aime être déconnecté de la réalité lorsque je vois du gore. Le Grand Guignol, c'était ça ! Lorsque des personnes y allaient, elles assouvissaient leurs bas instincts en se payant une tranche de rire. J'adore ce raisonnement. Je l'ai suivi à la lettre tout au long de ma carrière.

Ce n'était pas vraiment le cas par exemple avec* She-Devils on Wheels*...
Oui, je comprends. Ce n'était pas la même démarche. Nous avons essayé d'être plus réalistes, comparé aux autres films du genre comme ceux de Russ Meyer ou ceux issus de la compagnie A.I.P.. D'ailleurs c'est Samuel Z. Arkoff qui m'avait proposé un deal comme quoi si je faisais un film de « bikers », il l'exploiterait en double programme avec l'un de ses films, et j'avais dit oui. Il fallait donc que je me démarque de ce qu'A.I.P. faisait. C'est pourquoi j'ai choisi de mettre des femmes en tant que personnages principaux et de rendre le film beaucoup plus réaliste. C'était la première fois que l'on voyait des femmes dominatrices dans un film de « bikers » ; d'habitude, elles ont des rôles de potiches ou d'objets sexuels.

***Non. Russ Meyer avait fait* Faster Pussycat, Kill, Kill !! *trois ans avant* She-Devils On Wheels.**
Ah bon ?! Je ne savais pas. J'ai cru être le premier.

Pas cette fois-ci, hélas. Sinon, est-ce vrai que vos films gore ont été sponsorisés par une marque de boucherie ?
C'est vrai ! En fait, nous avons tourné **Blood Feast** dans une boucherie et nous avions donc besoin de... tripes ! Du coup, le propriétaire des lieux nous a aidé en nous fournissant en abats et autres morceaux de viande invendables. Et nous avions remercié le propriétaire et sa boucherie pour son inestimable contribution ! Cela s'est ensuite prolongé avec **2000 Maniacs** et le reste.

6


7

8

9

10

Y-a-t-il des films que vous regrettez ?
Oui, il y en a. Mais si je ne devais en choisir qu'un, ce serait **The Wizard of Gore**. Je suis carrément passé à côté de ce que j'avais en tête. Il est peut-être celui qui est le plus significatif de mon amour pour le théâtre du Grand Guignol. Mais s'il est plutôt adroit dans son fond, il est par contre très maladroit dans sa forme. J'avais accumulé 2000 fonctions sur ce film, c'était un enfer. **The Wizard of Gore** est un film maudit. Je ne m'en sortais pas du tout et ça se sent à l'écran. C'est pour ça que je suis plutôt curieux de voir cet épisode de ***Tales From the Crypt*** que vous venez de me citer, parce que **The Wizard of Gore** a vraiment besoin d'un remake.

Maintenant que vous êtes de retour, avez-vous des projets ?
Oui, un seul. Ce serait d'adapter les contes des Frères Grimm sur grand écran. C'est vraiment un projet qui me tient vraiment à cœur. J'espère être toujours en forme pour le réaliser.

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR

FILMOGRAPHIE

Herschell Gordon Lewis, né le 15 juin 1926 à Pittsburgh, Pennsylvanie.

THE PRIME TIME, 1960
LIVING VENUS, 1961
THE ADVENTURES OF LUCKY PIERRE, 1962
NATURE'S PLAYMATES, 1962
DAUGHTER OF THE SUN, 1962
SCUM OF THE EARTH, 1963
GOLDILOCKS AND THE THREE BARES, 1963
BOIN-N-G, 1963
BLOOD FEAST, 1963
BELL, BARE AND BEAUTIFUL, 1963
MOONSHINE MOUNTAIN, 1964
2000 MANIACS, 1964
SIN, SUFFER, REPENT, 1965
MONSTER A GO-GO, 1965
COLOR ME BLOOD RED, 1965
JIMMY, THE BOY WONDER, 1966
ALLEY TRAMP, 1966
A TASTE OF BLOOD, 1967
SUBURBAN ROULETTE, 1967
SOMETHING WEIRD, 1967
THE MAGIC LAND OF MOTHER GOOSE, 1967
THE GRUESOME TWOSOME, 1967
THE GIRL, THE BODY AND THE PILL, 1967
BLAST-OFF GIRLS, 1967
SHE-DEVILS ON WHEELS, 1968
THE PSYCHIC, 1968
JUST FOR THE HELL OF IT, 1968
HOW TO MAKE A DOLL, 1968
LINDA AND ABILENE, 1969
THE ECSTASIES OF WOMEN, 1970
THE WIZARD OF GORE, 1971
STICK IT IN YOUR EAR, 1971
MISS NYMPHET'S ZAP-IN, 1972
THIS STUFF'LL KILL YA !, 1973
YEAR OF THE YAHOO !, 1974
THE GORE-GORE GIRLS, 1975
BLOOD FEAST 2 : ALL U CAN EAT, 2002

ARKHAM

PRESENTE

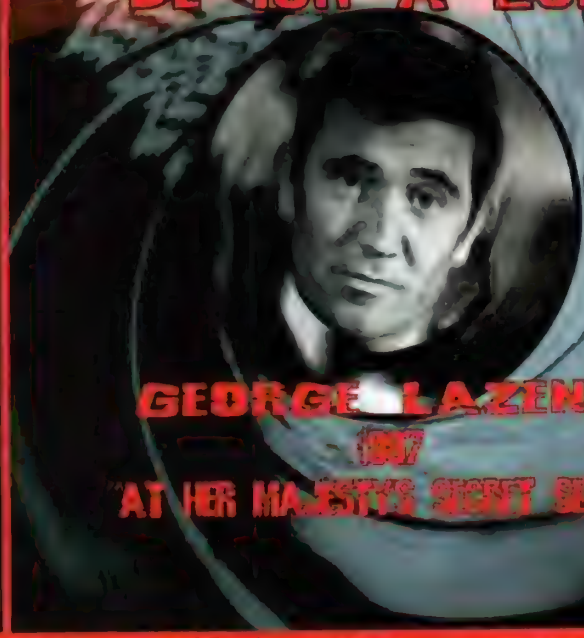
LES DEDICACES DES ACTEURS JAMES BOND SONT PAYANTES

VENDREDI 22 NOVEMBRE

EN DEDICACE EXCEPTIONNELLE

DE 16H A 20H

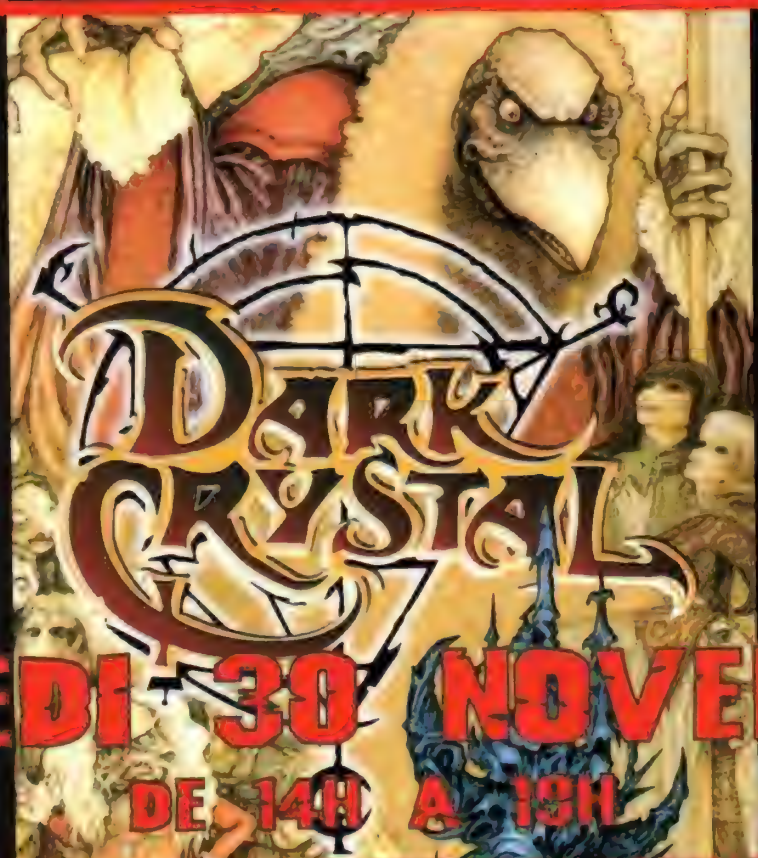
LOIS CHILES
(HOLLY GOODHEAD
"MOONRAKER")



GEORGE LAZENBY
(007
"AT HER MAJESTY'S SECRET SERVICE")

RICHARD KIEL
(JAWS
"MOONRAKER")

BRIAN FROUD
(DIRECTEUR ARTISTIQUE)



WENDY FROUD
(CREATRICE DES
PERSONNAGES)

SAMEDI 30 NOVEMBRE

DE 14H A 18H

POUR TOUT RENSEIGNEMENT :

ARKHAM

15, RUE SOUFFLOT

75005 PARIS

0140518255 / WWW.ARKHAM-PARIS.COM

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Lumière sur la Communauté

sommaire

#66 DVD
Vous ne saurez pas ce que signifie «édition spéciale» avant d'avoir épluché le monumental coffret de **La Communauté de l'anneau**. Profitez-en pour découvrir comment Tony Scott a explosé Ridley, pourquoi De Coteau préfère les hommes aux scream-queens, et pourquoi certains Miyazaki demeurent inédits.

#78 TÉLÉ MANIAC
Quand le grand Michael Mann se fritte avec la chaîne CBS, il y a comme un odeur de soufre dans l'air. ***Robbery Homicide Division*** serait-il trop recherché pour les attentes prosaïques des networks. Yannick semble le croire.

#79 ANIME NATION
Pas besoin de présenter Cobra à des gugusses comme vous qui ont grandi en suçant du tube cathodique. Mais peut-être ignorez-vous les dessous de l'affaire **Cobra le film**, ainsi que les affres du duo de créateurs Takeuchi/Dezaki.
Pour vous, l'inspecteur Roudgieur mène l'enquête.

#80 PLAYMAD
Rafik est content parce que **The Thing** le jeu est pas terrible mais en fait terrible quand même ! Bref, vous le connaisssez, hein ! On va pas chercher à résumer un texte qu'il nous a fallu déchiffrer pendant trois jours.

#82 TOP GOODIES
L'industrie du jouet pour ados-adultes vient de découvrir un truc géant : la poupée! Fallait y penser, et la série des Living Dead Dolls envahit le territoire des fanboys.

#84 MÉLOMAD
Un mois BOF franchement frisquet. Du coup, c'est dans les annexes qu'on se sert, et sur du David Lynch en particulier.

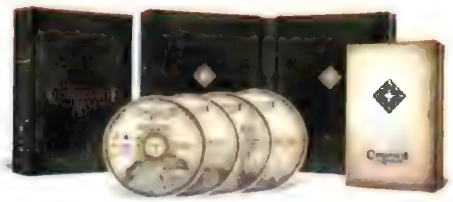
#85 SANG D'ENCRE
Un pavé sur John Ford et un autre sur les cinéastes des années 70. Et voilà le père Arnaud qui nous pond une dissertation sur Hollywood.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX (ÉDITION COLLECTOR)

DE PETER JACKSON

QUAND PETER JACKSON VOUS PROMET UN FILM D'HEROÏC-FANTASY, IL VOUS LIVRE UNE ŒUVRE D'UN GIGANTISME ET D'UNE MAÎTRISE À VOUS RETOURNER L'ÉPIDERME. IMAGINEZ DONC QU'EN CETTE FIN D'ANNÉE, PETER JACKSON VOUS A PROMIS UN COFFRET DVD DE PRESTIGE. VOUS Y ÊTES, LÀ ? VOUS ÊTES BIEN ACCROCHÉS ?

Malgré le soin excessif dont a fait preuve l'éditeur pour annoncer bien en amont la sortie de ce collector, la portion gueularde de la communauté dévédévore n'a évidemment pas manqué d'y aller de son habituel cri de ralliement, à coups de *« on nous prend pour des vaches à lait ! »*. Un réflexe hystérique particulièrement déplacé au regard de la démarche : proposer la même année une édition dite « simple » (qui s'avérera plus proche de l'édition « collector » telle que nous la vendent l'essentiel des éditeurs), immédiatement suivie d'une édition réellement « collector » qui aurait pour charge de redéfinir violemment ce dernier terme. On aimerait que cette portion gueularde soit aussi bruyante face aux multiples scandales, bien réels, qui émaillent chaque semaine le monde de l'édition. (On en a même trouvé certains qui pestaient contre le fait que Mad Movies édite du fantastique inédit en DVD à 5 euros ! Alors...) Toujours est-il que la majorité silencieuse attendait, elle, cette édition avec une curiosité fiévreuse, tandis que les laserophiles qui avaient la chance de posséder le collector de **Fantômes contre fantômes** savaient pertinemment qu'on leur annonçait là le Saint Graal ! Peter Jackson étant lui-même un fanboy compulsif, il était évident que l'édition spéciale de son film-monstre allait chatouiller la SEULE édition DVD collector digne de ce nom qui nous ait été proposée ces dernières années, à savoir le DVD Zone 1 de **Terminator 2** (Oui ! Le zone 1 ! Et pas la boîte de conserve vide éditée en France !). **T2** Zone 1 a donc bel et bien mordu la poussière, puisqu'il nous a fallu pas moins de 4 jours pour éplucher l'édition spéciale de **La Communauté de l'anneau**, là où le film de Cameron n'avait demandé « que » deux jours et demi de consultation (c'est chouette la vie de journaliste !).



La star la plus médiatisée de cette édition est bien évidemment le nouveau montage du film, incluant environ une demi-heure de métrage supplémentaire, et réparti sur deux disques afin d'y faire tenir les divers standards audio (l'exécrable version française est disponible en DTS) ainsi que les commentaires audio, et ceci sans altérer la qualité de la copie (parfaite, dans la mesure où 70 % du métrage fut numérisé en amont). Pratiquement chaque chapitre contient sa nouvelle scène ou ses nouveaux plans. Inutile de chercher à vous dévoiler la surprise, nous nous contenterons de vous renvoyer à notre article du n°140, et corriger au passage la mention « unrated » (car ce nouveau montage est en définitive PG-13). Les rajouts ont pour principale vocation de redéfinir le rythme de la première partie, en la faisant coïncider avec la contemplation originelle du roman (et nous offrir au passage une fabuleuse entrée en matière à Hobbiton, beaucoup moins brutale), et de développer à l'envi les interactions (Frodon-Sam, Aragorn-Boromir, Gandalf-Elrond, Legolas-Gimli, etc...) seulement suggérées dans la version salle. À n'en pas douter, ce montage remplacera aisément la version salle dans le cœur des fans de Tolkien, tant il renoue avec la multiplicité d'enjeux du roman, mais il est à noter qu'il ne s'agit en rien d'un « director's cut », Jackson ayant pleinement approuvé la version sortie l'an dernier (au même titre que **Fantômes contre fantômes** d'ailleurs).

On pourrait déjà affirmer que le seul nouveau montage justifie à lui seul le prix de l'édition, mais ce serait faire peu de cas de la valeur exceptionnelle des suppléments (on ne fera pas l'affront de parler de « bonus » !). 20 des principaux noms du générique ont été regroupés sous 4 thématiques principales afin de combler d'informations précieuses quelque chose comme 14 heures de commentaire audio (3h30 fois 4 !). Spéciale dédicace au passage à la responsable des sous-titres (une fana de Tolkien, ça aide !) qui, non contente d'annoter systématiquement le nom de l'intervenant (certaines voix se ressemblent, ça n'a pas dû faciliter la distinction) a aussi la bonne idée de ne jamais s'emmêler les pinceaux dans les multiples noms propres de la Terre du Milieu (Luthien, Lothlorien, Isildur, Barad-dur etc...). Ce sera pour certains l'occasion de réaliser le rôle prépondérant de Fran Walsh dans l'œuvre de Jackson (voir Mad Movies n°141), et pour nous l'occasion de mieux comprendre la répartition des tâches et le sens réel de la légendaire discrétion de Fran.

Une fois votre week-end passé à l'écoute des commentaires (votre femme vous a quitté, vos amis vous renient, votre chien est mort), il vous reste à enchaîner sur les disques annexes, et notamment le petit making-of de... sept heures ! Divisé en autant de chapitres qu'il existe de départements et d'agencements de tournage (écriture, décors, SFPX, tourna-

Ci-dessus : Deux scènes coupées du Seigneur des Anneaux, présentes dans l'édition collector du DVD.

ge, post-prod, etc...), ce méga-doc est digestible par tranches de 30 à 40 minutes, mais il est possible de se le farcir d'une traite en « seamless branching ». Soyez néanmoins prévenus que, malgré cette durée délirante, le gigantisme du projet entraîne un véritable déluge d'infos et une réelle concision dans les déclarations. On sent que l'équipe de Jackson aurait aisément pu s'étendre sur 3 à 4 fois cette durée, et qu'un montage ardu des archives vidéo a été nécessaire. Même le choix de documentation annexe (dizaine de milliers de dessins et photos, storyboards animés, pre-viz, etc...) est le fruit d'une sélection drastique allant à l'essentiel. Bref, c'était soit ça, soit un coffret de 18 DVD ! Et si la consommation boulimique des éléments primordiaux de cette aventure exceptionnelle ne vous a pas suffi (et que donc, vous êtes fous à lier !), il vous reste une dernière solution : déménager à Wellington, en Nouvelle-Zélande, et payer des godets successifs aux membres de l'équipe pour pouvoir boire leurs souvenirs des semaines durant ! Y'a de quoi faire...

Rafik DJOUMI

PS : contrairement aux rumeurs, le 5ème disque du coffret américain, qui contient le documentaire du National Geographic sur la Nouvelle Zélande, ne sera pas disponible en France.

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9) SON 5.1 (VO & VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (16/9 ET VOST) : 4 COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - STORYBOARDS SONORISÉS DE SCÈNES REJETÉES - 2 SCÈNES EN PRE-VIZ - 2 COMPARATIFS FILM-STORYBOARD - RÉPÉTITIONS - ATLAS ANIMÉ - VIDÉOS DES REPÉRAGES - BANC DE MONTAGE - GALERIES DE PHOTOS ET DE DESSINS - BONUS CACHÉS.

Antinomie fraternelle

(LA CHUTE DU FAUCON NOIR & SPY GAME)

Les carrières respectives de Ridley et Tony Scott sont souvent mises en avant lorsqu'il s'agit de valoriser le premier par rapport au second. Actualité oblige, les deux frangins se font concurrence sur les étagères DVD avec leur petit dernier, respectivement **La Chute du Faucon noir** (pour Ridley) et **Spy Game** (pour Tony). Si l'on se réfère au contenu des éditions, on constate d'ailleurs que les deux cinéastes semblent travailler de la même manière, ce qui concorde avec leur principe de mise en images bidimensionnelle. Storyboards en pagaille, scènes coupées pour des raisons de rythme inhérent au métrage et featurettes thématiques sont donc proposés ici mais pourtant, les deux films diffèrent, au-delà même du sujet, dans l'approche de l'élément essentiel : la mise en scène. Alors même que Ridley se perd souvent dans la gestion de son groupe en pleine situation de crise (ils se dirigent pourtant d'un point A à un point B), Tony n'oublie jamais de clarifier les multiples intrigues de politique interne que le personnage de Robert Redford doit régler afin de sauver son poulain Brad Pitt d'une situation de crise. Narrativement parlant, **Spy Game** atteint ainsi son point culminant lorsqu'il multiplie les flashes-back qui solidifient clairement l'intrigue du présent. Mais c'est vraiment dans l'action que les deux frangins révèlent leurs véritables capacités actuelles. Si Ridley se remet tout doucement de 15 ans de cinéma fatigué (le type qui a fait **Alien** est aussi celui qui a fait **Hannibal** ? Ben merde...) en proposant un résultat un poil chiadé (ça faisait longtemps chez lui...), Tony explose toutes les limites de la bidimensionnalité en jouant sans cesse sur les différents cadres de ses champs/contre-champs. Ainsi, la séquence de sniper au Viêt-nam (qui doit durer cinq minutes à tout péter) vaut tous les combats dirigés par le grand frère Ridley dans **La Chute du Faucon noir**. Mais le malentendu date maintenant de plusieurs années. Dans la tête de beaucoup de monde, Ridley Scott reste le réalisateur de **Blade Runner** tandis que son cadet est celui qui s'est compromis avec **Top Gun**, **Jours de tonnerre** et **Revenge**. Les velléités arty de Tony Scott étant mises en veilleuse depuis longtemps pour se concentrer sur l'art même de la narration, il faut croire qu'il est impossible pour lui d'être reconnu à sa juste valeur : celle d'un artisan qui se remet sans cesse en question, qui doute intellectuellement de ses choix de mise en scène pour en tirer le maximum d'efficacité auprès de son audience. Le propre d'un artiste en somme. Ridley, quant à lui, devrait en prendre de la graine...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : COLUMBIA & METROPOLITAN. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF) ET DTS (VF DE **SPY GAME**). SUPPLÉMENTS (VOST) : VERSION LONGUE - COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES COUPÉES ET ALTERNATIVES - MULTIPLES FEATURETTES - STORYBOARDS - FILMOGRAPHIES (SUR LES DEUX ÉDITIONS) - GALERIE PHOTOS - RIDLEYGRAMMES - PROJETS DE GÉNÉRIQUES (SUR **LA CHUTE DU FAUCON NOIR**) - NOTES DE PRODUCTIONS - BANDES ANNONCES - FIN ALTERNATIVE (SUR **SPY GAME**).

MAD DVD

Horreur gothique

(FROM HELL & LES AUTRES)

Il est amusant de noter que l'horreur gothique (ou plus précisément le fantastique expressionniste et son pendant diégétique qu'est l'Angleterre victorienne), genre qui avait un tant soit peu disparu des écrans et qui, longtemps, fut l'apanage de cinéastes anglais ou WASP, soit revenu sous les feux de la rampe grâce à deux frangins blacks adeptes d'un cinéma socialement iconoclaste (les frères Hughes pour **From Hell**) et un espagnol penché sur un fantastique plus labyrinthique que codé (Amenabar et **Les Autres**). Dans les deux cas, cela dit, le genre fut transcendé, en de somptueuses expériences chromatiques sur **From Hell** (qui questionnaient tant le genre en soi que la BD éponyme d'Alan Moore) comme en un hommage déférent aux classiques d'un fantastique todorovien (Tourneur, Wise et d'autres) dans **Les Autres**. Pour couronner le tout, ces deux films

sortent dans des éditions double disques réellement exemplaires, à l'aspect archiviste (de nombreux éléments promo, story-boards, galeries) mais qui savent aussi interpeller les œuvres en question à travers de nombreux docus fascinants. Bref, à se procurer les yeux fermés...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : FPE ET STUDIO CANAL. TRANSFERTS 2.35 ET 1.75 (16/9). SON 5.1 (VO & VF) ET DTS (VF DE **LES AUTRES**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - ÉLÉMENTS PROMO (SUR LES DEUX) - 21 SCÈNES COUPÉES, 5 FEATURETTES (SUR **FROM HELL**) - COMPARAISON FILM/STORYBOARD - DOCUMENTAIRE - REPORTAGES (SUR **LES AUTRES**).

THE CALLING

DE RICHARD CAESAR

Renversez vos croix et posez un genou à terre en signe d'allégeance car l'Antéchrist est de retour. En effet, dans l'entourage de Kristie Saint-Clair (Laura Harris, la « bad girl from outer space » de **Faculty**), tout le monde sait que son fils est l'Antéchrist sauf elle. Et n'étant pas cruche qu'à moitié, elle ne se rend compte de rien, même quand son affreux gamin empale des hamsters sur des clôtures et pend des vieux clébards par la fenêtre. Il faut dire qu'elle a du courage cette grosse dinde, de se coltiner le fils du Diable car au quotidien ce n'est pas une mince affaire : en plus de tuer tout ce qui lui passe sous la main, il l'envoie chier en permanence, ne descotche pas de sa Playsation, refuse d'apprendre son cathé et rêve de passer à la télé. Un gosse de huit ans tout à fait normal finalement. Le remède à ce mal ? Le légendaire coup de pied au cul serait-on tenté de répondre...

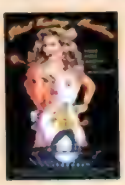
Un coup de pompe bien placé que n'auraient pas volé le réalisateur Richard Caesar (non, ce n'est pas Alain Chabat derrière un pseudo) et le scénariste John Rice (**Windtalkers**, quand même) tant **The Calling** s'efforce de plagier **La Malédiction** et ses ersatz, sans essayer à un seul moment de sortir des sentiers battus. Sauf peut-être sur le final. Après une scène d'infanticide étonnamment émouvante, le film se termine comme commencerait un bon roman de Dean Koontz, avec cette femme qui s'enfuit sur les routes, poursuivies par des hordes de damnés au service de son fils. Du coup, ça rattrape presque tout le reste du métrage.

Alexandre BUSTILLO

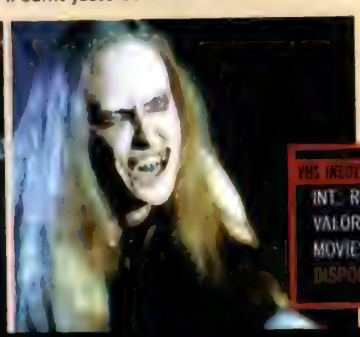
DVD INÉDIT USA/ALLEMAGNE, 2000, RÉAL : RICHARD CAESAR. INT : LAURA HARRIS, ALEX ROE BROWN, RICHARD LINTERN, FRANCIS MAYEE, JOHN STANDING... TRANSFERT 4/3, SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). DIST : WILD SIDE VIDEO.
DISPONIBLE EN DVD ET VHS

FLESH EATING MOTHERS

DE JAMES AVILES MARTIN



James Aviles Martin, le réalisateur de ce **Flesh Eating Mothers**, est un visionnaire. Et pourquoi donc ? Et bien tout simplement parce que le bonhomme a inventé avant Matt Groening le concept des ***Horror Simpsons Show***, les épisodes d'Halloween de la très culte série américaine créée en 1989, soit la même année que ce **Flesh Eating Mothers**. Le générique entièrement dessiné à la main nous met déjà sur la voie, avec cette visite d'une petite ville ricaine habitée par des ploucs. L'histoire qui suit vient confirmer cette impression en prenant un sous-genre du film d'horreur (le cannibalisme) pour l'immerger dans le quotidien de red-necks beaufs et décérébrés. Le pitch est aussi simple que con : des mères de familles sont atteintes d'un étrange virus qui les oblige à dévorer leurs enfants. Un pitch qui fonctionne aussi bien pour un dessin animé d'à peine dix minutes (les ***Horror Simpsons Show*** sont tous divisés en trois segments) que pour un long-métrage d'une heure et demie bricolé entre potes. Méchamment gore comme peut l'être un épisode des ***Simpson*** (pour s'en convaincre, il suffit juste de tomber sur un ***Itchy & Scratchy***), **Flesh Eating Mothers** ose tout (en gros, c'est génialement con comme **Dumb and Dumber** et gore comme **Zombie**), aidé de plus par des effets spéciaux très convaincants, permettant ainsi au film d'être un challenger valable face aux indétrônables **Bad Taste** et **Brain Dead**, les deux cadors de la gaudriole saignante. Et pour finir, sachez que l'éditeur Uncut Movies, qui, en plus de nous livrer l'un de ses meilleurs titres, a la correction de vous prier de vous magner le cul pour matter ce film avant que votre propre mère ne vous bouffe tout crû. Vraiment, on peut leur dire merci.



Alexandre BUSTILLO

VHS INÉDITE USA, 1989, RÉAL : JAMES AVILES MARTIN. INT : ROBERT LEE, DONATELLA HECHT, NEAL ROSEN, VALORIE HUBBARD, TERRY HAYES... DIST : UNCUT MOVIES.
DISPONIBLE UNIQUEMENT EN VHS (VENTE)

PSI FACTOR

DE JOHN BELL

Série télé canadienne diffusée pendant quatre ans (de 1996 à 2000), ***Psi Factor*** n'aurait jamais vu le jour sans le succès mondial des ***X-Files*** et de ***Code Quantum***. Alors accrochez-vous et préparez-vous à prendre en pleine gueule un max d'idées super originales.

L'OSIR est une unité de recherches sur les phénomènes paranormaux (ok) travaillant sur un programme d'investigation baptisé ARCHE, qui n'est en fait qu'un mystérieux système permettant de voyager dans le temps (ben tiens). Un de leur collègue ayant disparu à l'intérieur, toute l'équipe mène l'enquête dans le but de le retrouver. Que ceux qui ne dorment pas encore s'y mettent car **Psi Factor** ne propose pas grand chose de très excitant, malgré la présence au scénario de Randy Bradshaw, responsable à l'époque de quelques bons épisodes de la série ***Le Voyageur***. Même s'il est présenté par cette bonne vieille bedaine de Dan Aykroyd, ce pilote ne donne pas vraiment envie de connaître la suite des aventures de ce ***X-Files*** du pauvre. Allez hop, au suivant !

Alexandre BUSTILLO

DVD MEDIA : CANADA 1996. RÉAL. : JOHN BELL. INT. : DAN AYKROYD, MATT FREWER, COLIN FOX, NIGEL BENNET... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES - FILMOGRAPHIES. DIST. : IMATIM. DISPONIBLE EN DVD ET VHS.

Collection Audiard/Lautner

(LES TONTONS FLINGUEURS & LES BARBOUZES)

Sortie événementielle chez Gaumont des **Tontons flingueurs** et des **Barbouzes**, dans leur version restaurée d'après le négatif original et labellisée THX. De quoi renvoyer aux oubliettes le coloriage dégueulasse qui repasse à l'occasion sur TF1. Cette édition constitue donc une bonne occasion de revoir ces deux grosses poilades mythiques telles qu'elles furent visibles à leur sortie (1963 et 1964). Au-delà des comédiens ou des dialogues inoubliables de Michel Audiard, on est surtout content d'entendre Georges Lautner parler de ses films sur les deux commentaires audio disponibles. Lautner, qui se révèle tel qu'il est : un cinéaste modeste et lucide, conscient des problèmes de rythme inhérents à ses films (particulièrement sur **Les Barbouzes**, qui a davantage subi l'usure du temps), mais aussi un authentique metteur en scène, qui fait montre d'un véritable souci du cadrage et d'une parfaite maîtrise de la profondeur de champ. À ce titre, le commentaire audio des **Barbouzes** est un grand moment, où Lautner explique comment il a composé tel plan, tandis que les deux jeunes étudiants de la Fémis qui l'interrogent lui demandent en quoi est fabriquée l'armoire que Ventura défonce... On aura beau dire, les gens comme Lautner étaient tout sauf des amateurs et leur professionnalisme manque cruellement au cinéma français actuel.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : GAUMONT. TRANSFERT 1.66 (16/9). SON 2.0. SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - « UNE SÉANCE COMME EN 1963 » (SUR **LES TONTONS FLINGUEURS**) - BANDE ANNONCE - PHOTOS.

JODIE FOSTER

PANIC ROOM

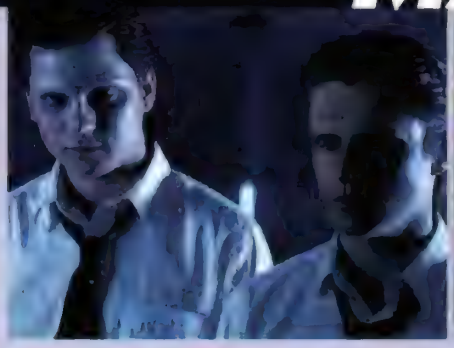
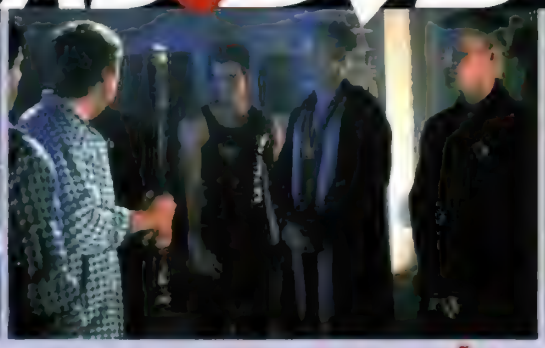
Ouvrez grand les yeux

Réalisé par
David Fincher

© MASTERY INTERNATIONAL PICTURES. TOUS DROITS RÉSERVÉS.

"Du grand art ! L'une des plus belles images de l'année... la meilleure ?"
dvdrama.com

DIGITAL dts SURROUND
13ème RUE
DVD

LE PACTE & BROTHERHOOD : LA CONFRÉRIE

DE DAVID DECOTEAU

Rien de bien nouveau sous le soleil de la série Z californienne. Ayant lâché Charles Band en 1999 pour fonder sa boîte de production (Rapid Heart Pictures), David DeCoteau est désormais son propre patron. Après un **Voodoo Academy** de sinistre mémoire (voir Mad 145), le petit maître nous revient avec pas moins de deux films, **The Brotherhood** et **The Brotherhood 2 : Young Warlocks**. Rebaptisé **Le Pacte**, **The Brotherhood** nous entraîne dans l'université d'une petite ville abritant une puissante société secrète : la confrérie Oméga. Rêvant d'intégrer ce clan, un jeune branleur ne tardera pas à découvrir que ses membres sont des vampires, prêts à tout pour perpétuer leur race. Comme d'habitude, DeCoteau enfile ses gros sabots, ne s'embarrasse plus de choses superficielles (les femmes) et se concentre uniquement sur les torses imberbes de ses jeunes comédiens. En découle un flot ininterrompu de scènes viriles assez drôles où le bellâtre de service préfère reluquer le cul du bad boy de l'école plutôt que de s'occuper de celui de la pouffe qui se trémousse en vain à ses côtés. Filmé dans une villa qui doit sûrement lui appartenir (c'est le même décor pour ce film, pour **Voodoo Academy** et **Final Scream**), DeCoteau ne comble plus ses fans (et il y en a un paquet) avec **Le Pacte** et ce, au profit de sa propre personne. Un peu dommage. Mais étrangement, **Le Pacte** a fait un carton sur les chaînes payantes américaines, obligeant DeCoteau à nous pondre une suite. **The Brotherhood 2 : Young Warlocks**, titré chez nous **Brotherhood : la confrérie** est calqué sur l'original sauf qu'ici, il n'est plus question de vampires mais de sorciers.

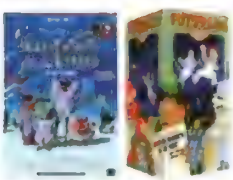
Rejetés par leurs camarades de classe, trois mecs bien balèzes (...) s'essayent à une sorcellerie de bazar héritée des druides, afin de devenir populaires. Et la popularité, chez DeCoteau, est synonyme d'orgie masculine dans une piscine et de séances de volley-ball les tétons à l'air. Les rares femmes présentes à l'écran sont laides, hypocrites et calculatrices et ne peuvent embrasser un garçon sans l'intervention d'un deuxième mec qui vient caresser le premier (et ce, dans les deux films). À l'arrivée, ces deux épisodes de la série **The Brotherhood** (le troisième, **Young Demons**, est déjà terminé et ne devrait pas tarder à arriver en France) font penser à un soap façon *Melrose Place* tendance gay. L'amateur de fantastique, lui, n'aura pas grand chose à se mettre sous la dent. Mais le cas DeCoteau n'est pas désespéré. Quand il arrête de penser à ses propres fantasmes, il emballe de très bons Z (disponibles en Zone 2) comme **Final Scream**, **La Légende de la Momie 2**, **Witchouse** ou encore **Castle of the Dead**, même si les mecs ont remplacé depuis longtemps les bimbos siliconées sous la douche.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT **THE BROTHERHOOD**. USA. 2000. RÉAL. : DAVID DECOTEAU. INT. : NATHAN WATKINS, JOSH HAMMOND, BRADLEY STRICKER, MICHAEL LUTZ... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES - BANDE-ANNONCE. DIST. : IMATIM.
THE BROTHERHOOD 2 : YOUNG WARLOCKS. USA. 2001. RÉAL. : DAVID DECOTEAU. INT. : SEAN FARIS, STACEY SLOWLEY, NOAH FRANCK, JULIE BRIGGS, JUSTIN ALLEN... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES - BANDE-ANNONCE. DIST. : WARNER.
DISPONIBLES EN DVD ET VHS

De l'underground au mainstream

(LES MUTANTS DE L'ESPACE & FUTURAMA SAISON 2)



Matt Groening le clame haut et fort dès qu'il en trouve l'occasion : pour lui, Bill Plympton est un génie. Est-ce pour cela que l'on peut voir en sa série *Futurama*, plus encore que dans ***Les Simpson***, une sorte de version mainstream des caractéristiques du réalisateur des **Mutants de l'espace** ? En effet, si ***Les Simpson*** fustige clairement la sacro-sainte unité familliale, le concept de ***Futurama*** (un bozo de notre époque se retrouve propulsé mille ans dans le futur) n'est qu'un prétexte pour présenter une galerie de personnages tous plus foireux les uns que les autres et surtout, les uns envers les autres. De la sorte, il s'agit donc de prendre des gants pour montrer les travers de notre société dans son équivalence futuriste. Cette deuxième saison comporte néanmoins quelques épisodes particulièrement virulents, où la tête de Nixon décide de prendre le contrôle de l'univers et le Boy's Band Hanson se fait écrabouiller par un Bender gigantesque durant une représentation publique. Particulièrement jouissif. De son côté, Plympton, seul maître à bord là où Groening doit composer avec un network, ne s'embarrasse pas de sentiments et fait feu sur tout ce qui bouge avec comme idée principale que le gag, tout comme dans *Futurama*, prime avant tout ! Au vu des résultats, on comprend vite que les deux méthodes ont du bon !

Stéphane "Bender" MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : FPE & E.D. DISTRIBUTIONS. TRANSFERTS 1.33 (4/3) ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO DE **LES MUTANTS DE L'ESPACE**) ET 2.0 (VO & VF DE ***FUTURAMA*** ET VF DE **LES MUTANTS DE L'ESPACE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF (SUR LES DEUX ÉDITIONS) - SCÈNES COUPÉES - STORYBOARDS - GALERIE PHOTOS (SUR FUTURAMA) - INTERVIEW - COURT MÉTRAGE - BANDES ANNONCES (SUR **LES MUTANTS DE L'ESPACE**).

L'AMOUR EXTRA LARGE

DE PETER ET BOBBY FARRELLY

Histoire de bien exposer et faire comprendre leur démarche humaniste refusant les préjugés, les frangins Farrelly ont pris le risque de ne pas exploser leurs précédents records en matière de gag hard-crad'. C'est ainsi que leur dernier petit, **L'Amour extra-large** (le **Rocky** du film de grosses !), est accueilli par une volée de bois vert critique les accusant de verser dans le politiquement correct. Logique tant qu'on accordera aucun crédit artistique aux plus grands réalisateurs comiques. Cette édition, comme celles de **Mary à tout prix** et **Fous d'Irène**, propose des scènes coupées (pas vraiment nécessaires) et un commentaire audio révélateur. Fallait bien remettre les choses à leur place...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES - SCÈNES INÉDITES - FEATURETTES - CLIP MUSICAL - BANDE ANNONCE.

L'ACTUALITÉ CULTE DES COLLECTIONNEURS DE PRODUITS DÉRIVÉS

VIDEOPOLE

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX "LES 2 TOURS"

SAURON
Réf. 81
Prix : 29,00 €

ARWEN EVENSTAR
Réf. 465
Prix : 98,00 €

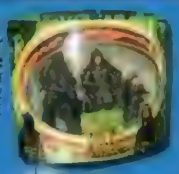
DWARVEN
Réf. 466
Prix : 98,00 €

MORIA ORC ARCHER
Réf. 468
Prix : 98,00 €

RINGWRAITH LE CAVALIER NOIR
Réf. 467
Prix : 98,00 €

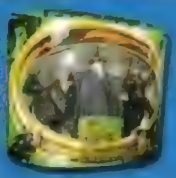
ARWEN EVENSTAR
Réf. 71
Prix : 209,00 €

RINGWRAITH ON STEED
Réf. 75
Prix : 419,00 €



COFFRET FRODO, STRIDER ET RINGWRAIGHT
15 cm. Réf. 382
Prix : 29,00 €

ARAGORN OF ARATHORN
Réf. 72
Prix : 209,00 €



COFFRET ORC OVERSEER, GANDALF ET BOROMIR
15 cm. Réf. 333
Prix : 29,00 €

MORIA ORC ARCHER
Réf. 73
Prix : 209,00 €

URUK HAI SCOUT SWORDSMAN
Réf. 74
Prix : 209,00 €

Statues en résine sur socle peintes à la main de la série « Le Seigneur des Anneaux » 18 cm environ

MARVEL LEGENDS

Action figures Marvel Legends série 2, 15 cm environ

HUMAN TORCH
Réf. 463
Prix : 16,00 €

THE THING
Réf. 462
Prix : 16,00 €

NAMOR
Réf. 461
Prix : 16,00 €

DR DOOM
Réf. 464 Prix : 16,00 €

KIRA ET SA MOTO
17 CM ENVIRON
Réf. 218 Prix : 19,00 €

BRUCE LEE
ACTION FIGURE BRUCE LEE
30 CM ENVIRON
Réf. 214 Prix 55,00 €

SPAWN TWO PACK
Coffret des effigies réunissant le premier modèle Spawn 1 sorti en 1994 et le Spawn 5 sorti en 2000 par Todd Mc Farlane. 18 cm environ
Réf. 203 Prix 29,00 €

En PVC 28 cm

DR NO
Réf. 448
Prix : 49,00 €

JAMES BOND 007
Réf. 447
Prix : 49,00 €

MOVIE MANIACS 5

ALIEN ET PREDATOR DELUXE
Réf. 18 Prix : 45,00 €

EDWARD AUX MAINS D'ARGENT
Action figure Movie Maniacs 13 cm environ
Réf. 11
Prix : 59,00 €

JASON
Réf. 12
Prix : 19,00 €

TOOTHFAIRY
Réf. 16 Prix : 17,00 €

WISH MASTER
Réf. 15 Prix : 19,00 €

ENDOSKELETON
Réf. 13 Prix : 19,00 €

LES MOVIE MANIACS : 75 €
LA SÉRIE DES 5 MOVIE MANIACS 5

STAR TREK

Action figures très détaillées des personnages tirés du film « STAR TREK » 15 cm environ. Articulés avec accessoires

JONATHAN ARCHER
Réf. 455
Prix : 16,00 €

MALCOLM REED
Réf. 458
Prix : 16,00 €

SILIK SULIBAN
Réf. 459
Prix : 16,00 €

T'POL
Réf. 456
Prix : 16,00 €

TRAVIS MAYWEATHER
Réf. 457
Prix : 16,00 €

KLAANG THE KINGON
Réf. 460
Prix : 16,00 €

SARAH CONNOR
Réf. 14
Prix : 19,00 €

Action figures 17,5 cm environ

BOUTIQUE - 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS
M°PLACE DE CLICHY
OUVERT : LUNDI 14H-19H30 • DU MARDI AU SAMEDI 11H-19H30

VENTE PAR CORRESPONDANCE :
AU 01 47 90 37 62 • email : serviceclients-videopole@wanadoo.fr

PRODUITS	REF.	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

NAISON ET PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO sous 2 à 3 jours à reception de votre commande la limite des stocks disponibles). Voir ci-dessous.

SOUS-TOTAL
Frais de port et d'emballage
TOTAL A PAYER

ntant de votre commande TTC	Frais de port TTC* (conditionnement, assurance, livraison compris)
- de 30€	5.5€
de 30 à 150€	7.5€
+ de 150€	14.5€

*valable pour la France métropolitaine. Autres déstinations : nous consulter

☐ chèque JE JOINS MON RÉGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE
☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

PDMM11/02

NOM :.....PRÉNOM :.....
ADRESSE :.....
CODE POSTAL :..... VILLE :.....
TEL :..... NÉ(E) LE :..... e.mail :.....

Je désire recevoir le prochain catalogue ☐
Je désire être informé des prochaines offres Vidéopole ☐

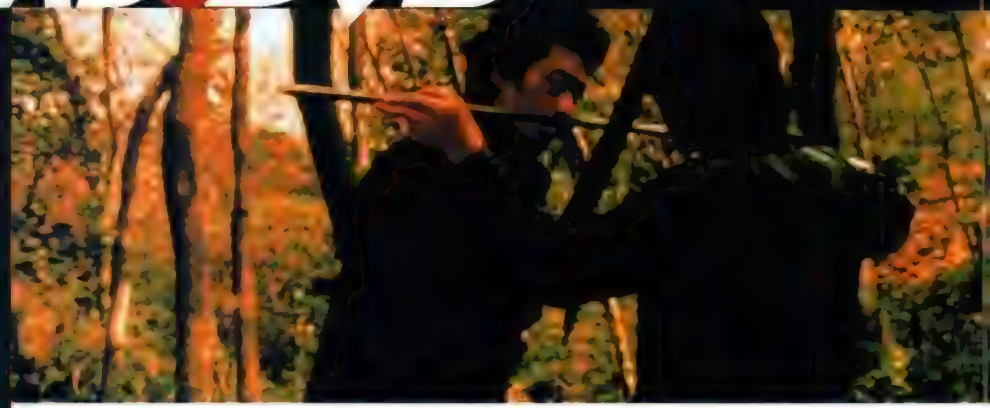
DVD RAPIDO

MORTEL LE FILM Deux prétendants dans cette catégorie ce mois-ci : **Soudain l'été dernier** (Columbia) et **Ginger Snaps** (TF1 Vidéo). Mon premier est un drame psycho de haute volée avec Monty Clift et Elizabeth Taylor dans lequel le réal Joseph Mankiewicz élève le pathos au rang de suspense avec une maestria époustouflante. Mon second est un horror teen-movie à base de loup-garou assez touchant dont on a dit le plus grand bien dans les inédits locations voici deux numéros. Allez hop, faut l'acheter maintenant !

NOUMS, PAS MAL... **Bandits** (TFE) a pour lui de former un agréable trio en la présence de Bruce Willis (qui retrouve le sourire après Shyamalan), Billy Bob Thornton et Cate Blanchett, pas les plus mauvais acteurs du monde, on en conviendra... Malheureusement, le film traîne en longueur et pour ceux qui en redemandent, le DVD offre une fin alternative et quelques scènes coupées. **Jimmy Neutron** (Paramount) propose de son côté un spectacle en synthèse pour moutards bien nées, vous collez le vôtre devant et il moufte plus, surtout qu'à tout péter, c'est quand même bien mieux que **Shrek** et son ogre plein de gaz. À noter que le teaser présent sur cette édition ne comporte aucune scène du film !

NOANNH... LA HONTE ! Tom Cruise remake Amenabar avec un zèle qui confine carrément au ratissage de nombril, jusque dans la superbe édition bourrée de suppléments promo. **Vanilla Sky** (Paramount) était naze en salles, il le reste en DVD. **Insomnia** (TF1 Vidéo), la version originale et norvégienne du film avec Al Pacino qui sort ce mois-ci n'était pas naze par contre, mais l'édition proposée ici ne comporte que la version française ! Rahhhhhhhhhh !!!! Pire encore, **Assaut** (Edito), la bombe de Carpenter sort enfin (enfin bon...) ce mois-ci dans une version encodée 4/3 avec un master (coupé !!!) qui ferait passer votre vieille VHS foireuse pour le cul de Jennifer Lopez. Les interviews de Gans et de Carpenter n'y changeront rien, cette édition sent le camembert, c'est tout ! Pendant ce temps, l'insipide dessin animé **Qui a peur des monstres ?** (TF1 Vidéo) de Guido Manuli (**L'Amour avec des gants**) se paye un transfert médiocre histoire de rester au niveau de cette pantalonnade mettant en vedette les plus célèbres monstres du bestiaire du cinéma fantastique. D'un autre côté, si vous voulez savoir ce que ça donne du Jan Dedont façon steak/baguette, **Le Boulet** (Warner) risque de vous contenter plus que de raison. La scène de la grande roue est certes mauvaise, mais détonne dans le contexte anti-blockbuster du cinéma français. Enfin, pour la route, n'oublions pas que la saison 4 de *Star Trek: Next Generation* (Paramount) vient de sortir. Le coffret est tellement beau, ça donnerait presque envie... mais faut pas pousser mémé dans les orties non plus !

HORS COMPET' **La Fièvre du samedi soir** et **Staying Alive** (Paramount), impossible de passer à côté de ces deux monuments du graves vulgaire. Respectivement réalisés par John Badham et Sylvester Stallone, grandes figures du cinéma d'action 80's et ça se sent ici à travers le montage et les cadres, les deux films proposent un Travolta tenté soit par les pattes d'eph soit par le slip moule-burnes façon aérobic. Sacrément déviant dans l'interprétation « folle torpe » de l'homme de la rue, et c'est bien pour ça qu'on les mentionne, tiens !



VERSUS

DE RYUHEI KITAMURA

Mettons les choses en perspective pour qu'il n'y ait aucune confusion. **Versus** est un petit film japonais aux limites de l'amateurisme (et pourtant, il en a rarement l'air). Il est sorti en France dans une combinaison de salles très réduite et ne s'est taillé qu'un petit succès d'estime. C'est de plus un actioner horrifique mêlant gunfights, zombies, humour slapstick, arts martiaux, combats de sabre et effusions gore bienvenues avec une dextérité proprement hallucinante. Pas précisément le genre à être bien vu par la haute critique de notre pays (et d'ailleurs, ça n'a pas été le cas) mais que les geeks se plaisent à passer en boucle une fois le DVD acquis. Pour toutes ces raisons, l'édition d'un tel film est généralement traitée par-dessus la jambe, pour cause de souci de rentabilité jugée assez limité. Dans le cas de **Versus**, un petit miracle s'est produit. Certes, la copie du film souffre d'une certaine granulation là ou celle de son équivalent Zone 2 japonais présentait une netteté irréprochable mais en attendant, chacun des suppléments ici proposés fait office d'exclusivité, ce qui est assez rare dans un tel contexte pour être signalé. Ainsi, le commentaire audio assez rigolard du Ryuhei Kitamura et de son producteur Keishiro Shin est en anglais alors que celui exécuté par l'équipe du film sur le Zone 2 japonais a logiquement été enregistré dans la langue maternelle du réalisateur. Conçue avec l'entière collaboration de l'équipe de Napalm Films (société de Kitamura et Shin), cette édition tourne donc essentiellement autour du challenge technique que représente le film (car il faut bien reconnaître qu'il a été conçu pour peau de zob) et de la perception cinématographique de son auteur. Le documentaire **Au fond des bois** expose ainsi les origines du projet et les raisons pour lesquelles il ne ressemble à rien d'autre dans le contexte du cinéma japonais avec comme passage culminant le moment où l'un des acteurs avoue ne pas s'être masturbé pendant six mois afin d'avoir la hargne suffisante pour interpréter un voyou ! De son côté, le monteur, dans une interview séparée, avoue avoir utilisé 2600 plans pour le montage, ce qui représente un chiffre incroyable pour un film lisible de manière aussi évidente. Bref, l'éditeur Film Office se met au diapason de l'équipe du film pour proposer cette édition (faite avec les moyens du bord) qui ne ressemble en rien à celles généralement proposées pour ce type de film, surtout quand ils sont aussi récents. Petit bémol : dommage qu'il n'ait pas été possible d'intégrer les 20 minutes de scènes coupées dont nous a parlé Kitamura dans ces pages.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FILM OFFICE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEWS - DOCUMENTAIRE - FEATURETTE - GALERIE PHOTOS - BANDES ANNONCES.

FIRESTARTER 2

DE ROBERT ISCOVE

17 ans après avoir enflammé les écrans de cinéma sous les traits de Drew Barrymore dans **Firestarter**, Charlie, la jeune fille adepte de la pyrokinésie créée par le binoclard du Maine *(Eh Alex ! Un peu de respect pour Stephen King s'te plaît... - ndlr)*, revient pour une toute nouvelle aventure. Écrit par Phillip Eisner (à qui l'on doit le bon script d'**Event Horizon**), **Firestarter 2** ne se soucie pas du film de Mark L. Lester, nous relate les événements du livre par flashes-back et entraîne Charlie (Marguerite Moreau, la copine de Lestat dans **La Reine des damnés**) sur les traces de John Rainbird, le salopard responsable de la mort de ses parents. Mais Rainbird (Malcom McDowell reprend le rôle tenu à l'époque par le regretté George C. Scott) attend la jeune femme de pied ferme, entouré et protégé par une horde de « freaks » en culottes courtes, doués de pouvoirs en tout genre. On s'attendait au pire avec cette séquelle librement inspirée du King. Ce genre d'exercice est très périlleux et l'histoire nous l'a bien souvent montré, avec un paquet de nanars à l'intérêt proche du zéro pointé. Mais **Firestarter 2** s'en sort avec les honneurs. Correctement emballé, plutôt bien joué et servi par des effets spéciaux brûlants, le film de Robert Iscove (la série **Dark Angel**) dépasse au final le film d'origine. À vous de voir maintenant si l'aventure vous tente.

Alexandre BUSTILLO

DVD CINÉMA USA. 2001. RÉAL. : ROBERT ISCOVE. INT. : MARGUERITE MOREAU, MALCOM MC DOWELL, DENNIS HOPPER... FORMAT 1.77 COMPATIBLE 16/9. SON : 5.1 (VF ET VO). DIST. : UNIVERSAL. DISPONIBLE EN DVD ET VHS

Hong Kong puissance 3

(LE TEMPLE DU LOTUS ROUGE, BLADE OF FURY & TAÏ CHI MASTER)

HK Vidéo accélère ses sorties et, quasiment au même moment, nous avons droit à trois DVD représentant trois facettes différentes du cinéma hongkongais dans les années 90, ce qui est en soi une excellente nouvelle. On s'étonnera en revanche du traitement dont ils font l'objet, qui répond, et c'est une évidence, davantage à des considérations marketing qu'à de vrais choix cinéphiliques. En effet, entre **Le Temple du lotus rouge** de Ringo Lam, **Blade of Fury** de Sammo Hung et **Tai Chi Master** de Yuen Woo-ping, c'est ce dernier qui est le seul à bénéficier d'une édition double disque dite collector, quand les deux autres sont réunis dans un coffret basique, signant de facto leur intérêt prétendument moindre. Quand le premier bénéficie de quatre pistes audio (deux françaises dont une en DTS, une anglaise et une cantonaise en 2.0. Sic !), les deux autres sont expédiés avec leur pauvre 2.0 d'origine. Et pourtant, Dieu sait que **Tai Chi Master**, œuvre caractéristique des délires visuels d'un Yuen Woo-ping adorateur de l'humour pipi-caca, et apôtre des câbles plus que des prouesses martiales de ses interprètes, est de loin le film le moins intéressant des trois ! Sorte de bouffonnerie mettant en scène l'éternelle rivalité de deux frères issus d'un même temple, avec un iconoclasme qu'on aimerait salvateur mais qui s'avère chez Woo-ping pour le moins redondant (déjà, dans **Miracle Fighters**, en 82, la notion de maître et d'élève en prenait pour son grade avec force comédie absurde), **Tai Chi Master** n'a droit à un tel traitement qu'en raison de la présence de Jet Li en tête d'affiche, et de sa sortie dans l'hexagone l'année dernière. Dans l'absolu, pourquoi pas ? Et comme disait Moïssakis récemment, s'il faut ce type d'édition à fort potentiel commercial pour que sorte le collector de **The Blade**, tant mieux. Encore faut-il, cela dit, qu'un double disque soit justifié ! Or, ici, les seuls suppléments disponibles sont un court docu sur les préceptes du Tai Chi et un long portrait de Jet li dans lequel les éditeurs du DVD s'auto interviewent, avec en guest-star, comme d'habitude, le prolixe Christophe Gans. C'est tout ! Et si quelques analyses sur Jet Li (dont celles de Leonard Haddad) valent le détour, le reste est un condensé d'interprétations très hypothétiques et par moments fantasmées. Du coup, il vaut clairement mieux se rabattre sur le petit coffret basique réunissant **Blade of Fury** (somptueux revival du Wu Xia Pian par un Sammo Hung nous assénant jusqu'à l'overdose des scènes d'action hystériques et un discours xénophobe si caricatural qu'il en devient drôle) et surtout **Le Temple du lotus rouge**, pur film de kung fu superbement mis en scène par un Ringo Lam peu habitué au genre qui, au croisement entre le film d'horreur, le jeu vidéo et l'action pure, se pose sans ambages comme le meilleur film hongkongais du mois !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VF DE **TAÏ CHI MASTER**) 2.0 (VO & VF DU **TEMPLE DU LOTUS ROUGE** ET **BLADE OF FURY** ET VO DE **TAÏ CHI MASTER**). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DU **TEMPLE DU LOTUS ROUGE** PAR TSUI HARK - BANDES-ANNONCES - GALERIES PHOTO (SUR LE COFFRET LA SAGA DU KUNG FU) - BANDE-ANNONCE - GALERIE PHOTO - PORTRAIT DE JET LI - DOCUMENTAIRE SUR « LES PRÉCEPTES DU TAÏ CHI » (SUR **TAÏ CHI MASTER**).

>> Inauguration du magasin <<
Du 29 Novembre au 1er Décembre

Dr Gotham
THE LEGEND COLLECTOR

La boutique de référence pour tous les collectionneurs

Professionnels, contactez-nous : 01 41 11 56 10

PROMOTION D'OUVERTURE
1 action figure OFFERTE pour l'achat de 2

Vous pouvez chercher ailleurs... Vous trouverez chez nous !

+ de 3000 références
(action figures, bustes, statues, scènes et créatures collectors en PVC et résines)

Dr Gotham
THE SHOP

12 bis, avenue de Clichy
75018 Paris
M° Place de Clichy
01 42 94 24 78

>> Horaires d'ouverture <<
Le lundi de 14H à 19H30
Du mardi au vendredi de 11H à 19H30
Le samedi de 10H à 19H30

Paradoxe temporel

(LA MACHINE À EXPLORER LE TEMPS VERSION 1960 ET 2001)

Respecter pratiquement à la lettre le roman d'H.G. Wells, c'était le parti pris de **La Machine à explorer le temps** en 1960 et ce fut également celui de son remake en 2001. Pourtant, à l'arrivée, le résultat n'est pas le même. Là où le classique de George Pal installait son intrigue tranquillement, sans fioritures mais en s'autorisant de jolies trouvailles visuelles (cf. le premier voyage dans le temps), la remise à jour de Simon Wells se contente de repomper son modèle en lui conférant une facture d'ensemble plus moderne, plus « jeune », à base de grands mouvements de caméra assez vains et d'effets visuels tape à l'œil. Ayant souffert d'un changement de réalisateur en cours de tournage (Wells, malade, céda la place au « yes man » Gore Verbinski), **La Machine** version 2001 endosse donc la défroque du film destiné à faire illusion le temps de son exploitation en salles puis à très vite accuser le passage du temps, là où l'original, plus de quarante ans après, continue de faire son effet. Vous avez dit paradoxe temporel ? Évidemment, les éditions DVD sont elles aussi faites en dépit du bon sens : aucun supplément pour le film de Pal et des featurettes uniquement centrées sur les effets spéciaux pour celui de Wells (de la poudre aux yeux, là où il eut été intéressant de voir un making of sur les problèmes de production). Rhalala...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO DE L'ORIGINAL ET VO & VF DU REMAKE) ET 1.0 (VF DE L'ORIGINAL). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO (VO NON ST) - SCÈNE INÉDITE - FEATURETTES - SÉQUENCE ANIMATIQUE - GALERIE DE DESSINS DE PRODUCTION - BANDE ANNONCE (SUR LE REMAKE) - BANDE ANNONCE (SUR L'ORIGINAL).

Coffret FREDDY

Soyons clairs. Même si le coffret regroupant les sept films de la saga **Freddy** est en soi une excellente initiative, seul le premier et le dernier DVD méritent vraiment le détour. Bien sûr parce que ces œuvres extrêmes ont été réalisées par Wes Craven, qui dans l'original imaginait le premier croquemitaine fantasmagorique, pour finalement conclure la saga de façon méta-textuelle, en questionnant le genre à travers la mythification dont Freddy fut l'objet. Mais aussi, et surtout, parce que ces deux DVD sont les seuls à bénéficier d'une véritable édition collector. Car hormis ces deux titres, qui sont accompagnés des commentaires audio du réalisateur, de reportages sur les SFX et de quelques interviews, les 5 autres DVD n'ont droit qu'à de courts segments d'un même long docu éparpillé sur les 7 disques (constitué sous forme de labyrinthe infernal en Zone 1 !).

Ce coffret reste néanmoins une bonne occasion de redécouvrir une saga à l'évolution aliénante, qui fit passer Freddy de croquemitaine onirique (donc effrayant) à prétexte libidineux (**Freddy 2** et son orientation homo transparente), puis de héros type « fuck you attitude » (dès **Freddy 4**) à mythe vivant tué par son créateur (**Freddy 7**). Une évolution assez symptomatique, finalement, d'un genre qui fit les beaux jours des années 80 avant de s'auto-parodier dix ans plus tard, dans des œuvres post-modernes et assez méprisantes (**Scream** et tutti quanti), par ceux-là mêmes qui en étaient les instigateurs. Le cinéma est souvent affaire d'ironie...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF) 2.0 & 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - INTERVIEWS - MAKING OF - DOCUMENTAIRES - CLIP VIDEO - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES.

SIMETIERRE 1 & 2

DE MARY LAMBERT

En 1989, après quelques clips foireux pour Madonna et un pur nanar érotique dans le move de la Lambada (**Siesta**), Mary Lambert, cinéaste pour le moins inconnue, explosait avec force et fracas les limites du fantastique sanguinolent grâce à **Simetierre**, un pur film d'horreur bien glauque et bien flippant, comme il n'est plus possible d'en réaliser aujourd'hui. Avec la volonté d'égratigner (ou plutôt, de saigner jusqu'à la carotide) l'image bien-pensante de la middle class américaine, le film s'évertuant à dépeindre une famille bourgeoise s'autodétruisant suite à la découverte d'un antique cimetière indien permettant de ressusciter les animaux morts, Mary Lambert développait avec un rare brio une atmosphère sombre et désenchantée, à la tension palpable, entrecoupée de fulgurantes scènes gore, instantanément cultes (le plan final est à ce titre un monument ultra référentiel). Mais alors qu'on lui proposait de réaliser **L'Antre de la folie** (après trois refus de Carpenter), la cinéaste préféra s'atteler à la suite de **Simetierre**. Monumentale erreur. Ce second opus est un navet lamentable qui, années 90 obligent, sacrifia les codes de l'horreur pure sur l'autel d'une bouffonnerie généralisée. Clancy Brown en mort-vivant burlesque, ça fait quand même pitié...

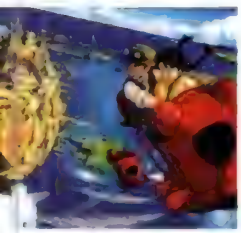
Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.78 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE (SUR **SIMETIERRE 2**).

LAPUTA

(Fnac Import) DE HAYAO MIYAZAKI

1993. Se plaignant de la foule à gérer lors du festival de Paris, deux ouvreuses croient trouver du réconfort dans la phrase suivante : *« Au moins, on sera tranquilles demain matin. Ils diffusent juste un dessin animé japonais. »*. Manque de bol pour elles, cette rare projection française de **Laputa, le château dans le ciel** vit débarquer trois fois plus de monde que la salle ne pouvait en contenir, et l'émeute fut évitée de justesse. À l'heure où la japanimation charriait ses premiers otakus dans le pays, le film d'aventure de Miyazaki s'était déjà taillé la réputation d'un monument, alors même qu'il était l'un des plus difficiles à voir. Les amateurs non équipés en NTSC en étaient réduits à se passer en boucle un ***Conan, le fils du futur*** que la 5 avait diffusé à la vavite (l'inconsciente), série TV qui servit de répétition générale à ce magistral Château dans le ciel. Car c'est bien **Laputa**, plus encore que **Totoro**, qui avait valu au grand Hayao le surnom occidental de « Disney japonais », mention difficilement contestable puisque les deux seules sagas d'aventures des années 80 à remplir au maximum leur contrat avaient pour nom **Indiana Jones** et **Laputa**. Tandis que l'anime connaissait ses premiers succès en salles françaises sous le prisme exclusif des thèmes dramatiques ou SF, les premiers Miyazaki diffusés sur le territoire furent des échecs. À l'heure d'aujourd'hui, l'anime est devenue en France l'enfant chéri d'une population hype, citadine et généralement bourgeoise (on a vu quantité de profs l'imposer à leurs élèves !), et **Laputa**, sous ses dehors évidents de film grand public et d'aventure au grand air, se retrouve paradoxalement condamné à l'invisibilité. Raison de plus pour se jeter sur cette édition double dont la copie surnaturelle nous renvoie à l'approximation de nos anciens LD d'import pourtant hors de prix. À vrai dire, on n'avait jamais soupçonné, même en salle, une telle débauche de détails, des dégradés de couleur aussi précis. L'effet est suffisamment frappant pour que l'on se demande en toute honnêteté si le film n'a pas été refait ! Notons qu'il s'agit là du mixage d'origine, et non de la bande son récemment reconduite par le studio Disney pour une sortie future (Hisaishi a recomposé une partie de son score à l'occasion). Édition Ghibli oblige, l'intégralité du storyboard est proposée en diaporama, et l'éditeur annonce pour prochain titre l'excellentissime **Pompoko**, film pour enfants lui aussi condamné à l'invisibilité par le paradoxe français.



Rafik DJOUMI

DVD ZONE 2 JAPONAIS ÉDITEUR : TOKUMA. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO) ET 1.0 (V. ANGLAISE). SOUS TITRES ANGLAIS. SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMPARATIF STORYBOARD/FILM SUR TOUT LE MÉTRAGE - GÉNÉRIQUE SANS TITRES - BANDES ANNONCES GHIBLI COLLECTION.

Catch 22

DE MIKE NICHOLS

Mike Nichols n'a que 36 ans lorsqu'il réalise l'improbable : faire d'une comédie sociale à la mise en scène expérimentale un succès international stupéfiant. En effet, **Le Lauréat** charriera en salles plus de spectateurs que **Star Wars Épisode 1** !!! Devenu instantanément l'enfant prodige, la Paramount lui délègue un budget mastard, le choix de son sujet (en l'occurrence une chronique guerrière cynique de Joseph Heller) et une totale carte blanche quant à sa manière de l'adapter. Nichols va déployer dans son **Catch 22** plus d'idées par scène que **Le Lauréat** n'en contenait sur toute sa durée. Festival d'expérimentations, de tours de force techniques, à l'absurdité désabusée typiquement post-68, ce film de guerre unique sera, c'était inévitable, un four commercial et critique lamentable, précipitant son auteur dans une dépression anti-créative dont il n'est toujours pas sorti. À redécouvrir d'urgence.

Rafik DJOUMI

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - GALERIE PHOTOS - BANDE ANNONCE.

Dr Gotham
THE LEGEND COLLECTOR

A partir du 29 novembre prochain
www.drgotham.com

La boutique de référence
est désormais sur le net

Professionnels, contactez-nous : 01 41 11 56 10

Vous pouvez cliquer ailleurs...
Vous trouverez chez nous !

+ de 3000 références
(action figures, bustes, statues, objets et créations collectors en PVC et résines)

Nous partageons la même passion ?
Echangeons notre numéro !

VENTE PAR CORRESPONDANCE
Du lundi au vendredi de 9h30 à 19h
au 01 41 11 56 20

Tous les 2 mois, découvrez gratuitement
300 nouvelles références dans notre catalogue
sur simple demande

serviceclients-drgotham@wanadoo.fr

LE SURVIVANT D'UN MONDE PARALLÈLE

DE DAVID HEMMINGS

DVD MAD MOVIES, DEUXIÈME ÉDITION. POUR L'OCCASION, UN NOUVEAU FILM FANTASTIQUE AUSTRALIEN, LE SURVIVANT D'UN MONDE PARALLÈLE, **UNE RÉALISATION DE L'ACTEUR DES** FRISSONS DE L'ANGOISSE **ET INTERPRÉTÉE PAR CELUI QUI FUT MAHLER POUR KEN RUSSEL ET JÉSUS CHRIST POUR FRANCO ZEFFIRELLI.**

Au cinéma, certains écrivains adaptés sont mieux traités que d'autres. Stephen King en premier lieu, Clive Barker ensuite, puis Dean Koontz. Le Britannique James Herbert pointe très loin derrière. Quand l'un de ses romans fantastiques se transforme en film, c'est la discrétion qui prime, avec son nom en tout petit petit sur l'affiche. Pourtant, des livres mis en images, James Herbert en a connu plusieurs. Quatre en tout. Deux en 1995 : **Haunted**, une charmante ghost story à l'ancienne que réalise Lewis Gilbert avec tout l'académisme requis, et **Fluke**, une histoire de réincarnation canine mal ficelée par l'italien exilé (et depuis évacué) Carlo Carlei. Des flops. Treize ans plus tôt, la firme Golden Harvest offre à Robert Clouse (**Opération Dragon**) d'emballer **The Rats** du même James Herbert, exemple d'agression animale d'une violence extrême. Dans le livre du moins, le film flirtant davantage avec la série Z qu'avec la B.

Avant **Haunted**, **Fluke** et **The Rats**, il y avait **Le Survivant d'un monde parallèle**, **The Survivor** en version originale. Le meilleur du lot, haut la main. Un film certes australien, mais littéralement sous la coupe des Anglais. British comme le romancier. British comme son réalisateur, David Hemmings. British comme sa vedette, Robert Powell (qui avait déjà donné dans le fantastique des Antipodes avec **Harlequin** et dans le fantastique briton avec **Asylum**). Britannique aussi le scénariste David Ambrose, qui avait déjà collaboré à **Nimitz, retour vers l'enfer** et qui allait par la suite commettre le script de **Amityville 3-D**.

Au début des années 80, David Hemmings est également un nom qui compte. Michelangelo Antonioni avait d'ailleurs fait de lui un jeune premier très dans le vent en le choisissant pour incarner le photographe de **Blow Up**. Sa carrière devant les caméras battant de l'aile, en dépit d'un premier rôle très remarqué dans **Les Frissons de l'angoisse** de Dario Argento, Hemmings passe derrière dans l'indifférence générale. Pas moins de trois films réalisés avant **Le Survivant d'un monde parallèle**, dont un cossu **Just a Gigolo** tout de même animé par David Bowie et Kim Novak. Quelques épisodes de la série ***Magnum*** après, David Hemmings arrive à James Herbert pour ce qui constitue le sommet de sa carrière de réalisateur, via, en tant qu'interprète, un autre film fantastique australien, **Thirst**, dont le producteur, Antony I. Ginnane, lui offrit l'opportunité de se «refaire». Une manière aussi de le remercier pour lui avoir amené son ami Robert Powell sur **Harlequin.**

Le Survivant d'un monde parallèle justement, une production australienne parmi les mieux loties du moment, bardée de vieux briscards (le Joseph Cotten de **Citizen Kane**), de jeunes espoirs prometteurs (Robert Powell donc, et Jenny Agutter, la bombe mini-jupée de **L'Âge de cristal**) et nantie d'un budget confortable. Un confort permis par deux succès du producteur Antony I. Ginnane, **Patrick** et **Harlequin.** Générique bon standing donc pour une histoire qui, dans ses prémices, se rapproche du récent **Destination finale.** Un Boeing 747 s'écrase dans un champ, évitant de peu la ville et ne laissant pas un seul rescapé à l'exception du commandant de bord (Robert Powell). Flanqué d'une jolie médium (Jenny Agutter), il mène l'enquête, hanté par les âmes des victimes du crash, tandis que les phénomènes paranormaux se multiplient autour de lui. Une histoire flippante que David Hemmings filme habilement, usant avec un certain raffinement des possibilités du cinémascope. Habilement et sobrement, sans donner dans le grand guignol, car adapter tel quel le roman horrible de James Herbert ne le motive guère. Haro sur le gore, si ce ne sont quelques visions fugaces, plus macabres que vraiment dégoulinantes d'ailleurs. Ce qui n'était pas le cas de la première version du scénario de David Ambrose, très fidèle au roman. Trop fidèle d'après David Hemmings, qui, en trois semaines, le réécrit totalement, virant toutes les horreurs graphiques pour s'appuyer sur une ambiance, sur une peur plus suggestive qu'un étalage de corps grillés et démembrés. Bref, un film bien dans le ton du cinéma fantastique australien des années 80. Une école dont tous les artisans se sont évanouis dans la nature. David Hemmings aussi d'ailleurs, qui, en tant que cinéaste, emballa par la suite des séries TV à la chaîne (***Arabesque***, ***Supercopter***, ***Code Quantum***) avant de revenir au grand écran pour quelques prestations remarquées, notamment dans **Gladiator**, **Spy Game** et bientôt **Gangs of New York** de Martin Scorsese.

Cyrille GIRAUD

DVD INÉDIT AUSTRALIE. 1980. RÉAL : DAVID HEMMINGS. INT. : ROBERT POWELL, JENNY AGUTTER, JOSEPH COTTEN, ANGELA PUNCH-MCGREGOR, RALPH COTTERILL... FORMAT : 2.35 COMPATIBLE 16/9. SON : 2.0 (VF ET VO). PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES.

NOUVEAU

LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"

Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies**. Ce mois-ci, le film "**Le Survivant d'un monde parallèle**", inédit en DVD, une histoire spectaculaire d'univers parallèles, réalisée en Australie par David Hemmings.

Le pack **Mad Movies 147** + le film en DVD **Le Survivant d'un monde parallèle** est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

Date d'expiration : ___/___ (Mois / Année)

Date et signature obligatoires

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

POUR COMMANDER LE DVD SEUL "LE SURVIVANT D'UN MONDE PARALLÈLE"

• Si vous n'avez pas trouvé le pack Mad Movies + le DVD "Le Survivant..." chez votre marchand de journaux, vous pouvez commander le DVD seul**
• Remplissez ce bon de commande, remplissez lisiblement la formule de paiement par carte ou bien joignez un chèque de 8,50 € à l'ordre de : **CPF/Mad Movies**. Renvoyez le tout à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

****Dans la limite des stocks disponibles.** Délai de 4 semaines env. après réception de la commande

❑ **Oui, je commande le DVD "Le Survivant..." seul,** au prix de **8,50€** (5,60 € + 2,90€ de participation aux frais de traitement et d'envoi inclus).

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____
N° D'ABONNÉ (si abonné(e) à Mad Movies seul) _____

Date d'expiration : ___/___ (Mois / Année)

Date et signature obligatoires

Tarifs pour : CEE 10 €, Suisse 16 FS (eurochèques non acceptés)
DOM-TOM et étranger 12 €
**** Dans la limite des stocks disponibles.**

➜ par Yannick DAHAN

Robbery Homicide Division

DES FLICS SUR LE FIL DU RASOIR. UNE VILLE AU BORD DU CHAOS. UNE SÉRIE QUI PREND AUX TRIPES ET QUI POUSSE LE SPECTATEUR DANS SES ULTIMES RETRANCHEMENTS MORAUX. QUAND MICHAEL MANN REVISITE HEAT À LA TÉLÉVISION, LE CHOC RISQUE D'ÊTRE FATAL... AU POINT DE S'ATTIRER DES ENNEMIS ?

«Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre si ***Urgences*** *est présenté en Letterbox ? Ce n'est pas comme s'ils pensaient leurs images dans l'optique de faire un film, ce qui serait la seule justification possible de ce format ! J'ai dit à CBS que je revenais à la télé pour faire une série télé, pas du cinéma ! Je storyboarde et je cadre tous les épisodes pour un écran 4/3. Si je voulais du letterbox, je me casserais pour réaliser un putain de film !!»*

Michael Mann est en colère ! Et il a de quoi. Le network CBS est en train d'essayer tout et n'importe quoi pour éviter un fiasco total, quitte à rajouter bêtement des bandes noires afin que ***Robbery Homicide Division*** (***RHD***) camoufle sa trop grande audace télévisuelle sous un aspect crypto-cinématographique, plus apte, selon la chaîne, à cautionner sa radicalité.

C'est que la nouvelle série de Michael Mann, dont le pilote a été diffusé le 27 septembre et qui est programmée le vendredi soir en prime time, est à l'heure actuelle dans une impasse. Incapable de concurrencer ***Law and Order***, qui continue de cartonner au même moment sur la chaîne NBC, ***RHD*** est aussi la première victime d'un trop plein de séries policières. CBS, network spécialisé dans le genre, est d'ailleurs le véritable responsable de cette surenchère de polars, proposant pas moins de cinq fictions criminelles (***CSI : Miami***, ***The Agency***, etc...) dont la publicité outrancière a supplanté celle accordée au projet de Michael Mann. Le hic, qui explique que CBS ait porté moins d'attention (mercantile, s'entend) à ***RHD***, c'est que les critiques télévisuelles (très influentes aux États-Unis, surtout au moment de l'annonce du Fall Schedule, les grilles de programme de la rentrée) attendaient tellement Michael Mann au tournant que leur déception s'est vite transformée en venin. Vilipendé par de nombreux journaux télé, mais aussi par de grands quotidiens nationaux, pour ses scénarios banals et sans enjeux, ***RHD*** est avant tout victime d'opprobre en raison de ses expérimentations visuelles prétendument vaines. Bien entendu, en ce qui nous concerne, c'est avant tout ce souci porté à la mise en scène qui rend le projet de Michael Mann pour le moins alléchant. Reste que la publicité négative qui entoure la série aux États-Unis, entraînant des taux d'audience limités, risque de signer son arrêt de mort. Si, il y a encore deux ou trois ans de cela, des résultats moyens ne signifiaient pas encore un arrêt brutal des séries, la tendance s'est clairement inversée. À peine un mois après l'annonce du Fall Schedule, trois séries sont déjà sur la sellette : ***Push***, ***Nevada*** (créée par Ben Affleck), ***Firefly*** (la série futuriste de Joss Whedon, dont nous vous avons déjà parlée) et, bien sûr, ***RHD*** qui, et c'est une évidence, paye le prix d'une vendetta intellectuelle lancée à l'encontre de Michael Mann.

Véritable père, avec Steven Bochco, de la fiction criminelle nouvelle génération, Michael Mann, dont le parcours de metteur en scène de plus en plus iconoclaste a été sanctionné avec **Ali** (qui offrait tout sauf une image consensuelle de ce «héros américain»), a donné l'impression de revenir en territoire conquis. Rien que l'annonce de son projet ***RHD*** s'est vite transformée, chez CBS, en campagne marketing sur ce qui allait être *«une révolution dans le genre»*. Forcément, avec un tel background, et la promesse (idiote) de scénarios chocs, le résultat ne pouvait être à la mesure de l'attente. Car

Michael Mann n'avait aucunement l'intention d'exploser les limites scénaristiques du polar, mais bien celles de sa mise en scène, ce que personne n'a visiblement compris aux États-Unis.

Pour être clair, ***RHD*** est une sorte de relecture de **Heat**. La série se situe à Los Angeles, la plupart du temps la nuit, développant une atmosphère particulièrement sombre où l'image est striée d'éclairs de néons et de fumées opaques sorties de bouches d'égout mal entretenues. Déjà, le cadre est référentiel, codé, mais brut de décoffrage. On est dans le polar pur et dur, où l'atmosphère, l'attitude des personnages, mais avant tout leur parcours mental sont plus importants que les trames scénaristiques (sous forme d'une enquête par épisode). La série s'intéresse ainsi à une unité de policiers extrêmement doués réunis sous le badge de la division chargée des homicides et des braquages en tout genre. La même unité pour laquelle Pacino travaillait dans **Heat**. Composée de cinq flics, cette unité est dirigée par l'inspecteur Sam Cole. Pour interpréter ce rôle pivot, le choix d'un Tom Sizemore à la colère contenue, à la perversité latente, aux regards lourds de sens, et au jeu viscéral, n'est pas innocent, lui qui dans la série a des capacités proches de celles d'un profiler. Mais, aussi capable soit-il de pénétrer l'esprit des criminels et d'interpréter leurs futurs agissements, Sam Cole est avant tout un dur, adepte de la «Fuck you attitude», balançant des phrases chocs, maltraitant ses cibles, optant pour une approche évidemment peu orthodoxe du métier. Cette «Fuck you attitude» se retrouve chez tous ses partenaires, personnages construits en dehors du moule classique des séries (qui favorise, en général, le jeunisme triomphant). Ici, hormis la jeune détective Sonia Robbins (Klea Scott), spécialiste en pathologies, les sbires de Sam Cole sont avant tout des vieux de la vieille, des têtes brûlées qui connaissent parfaitement la rue et la façon dont il faut l'aborder, parfois avec diplomatie, souvent avec violence, toujours avec stratégie. Bienvenue dans la bande regroupant le Sergent Alfred Simms, surnommé Dr Death (Barry Herley, déjà dans **Ali**), apôtre de l'humour noir et spécialiste du fusil à pompe ; et les détectives Richard Bastow (David Cubitt) et Ron Lu (Michael Paul Chan), tous deux extirpés des unités anti-gangs des quartiers asiatiques et latinos de la ville. Bref des personnages carrés, relativement bourrins, dont l'ambiguïté fondatrice trouve sa raison d'être dans la violence urbaine à laquelle ils sont quotidiennement confrontés. Une violence et sa thérapie que Mann veut filmer caméra à l'épaule, en déstructurant ses cadres, en plongeant son regard dans une détresse fulgurante, captant en live une tension palpable qu'il voudrait proche de la réalité.

«Je n'essaie pas de raconter des histoires à la télévision de façon cinématographique. C'est carrément le contraire ! Je veux utiliser l'immédiateté, la fluidité et la rapidité qu'autorise ce support. Nous sommes dehors, dans la ville, enquêtant sur ces affaires comme de vrais détectives le font !».

Certes, on a souvent entendu ce genre de discours promotionnel. Mais dans la bouche de Michael Mann, cela sent bon la profession de foi. Ne reste qu'à espérer désormais, au moins par pur opportunisme à l'aune du célèbre nom de son créateur, que ***Robbery Homicide Division*** soit un jour diffusé en France. L'espoir fait vivre...

Site Internet :
http://www.uni-television.com/rhd/
ou http://www.cbs.com/primetime/robbery_homicide/
Diffusion : depuis le 27 Septembre 2002 aux États-Unis. Inconnue en France.

→ par Bertrand ROUGIER

Cobra le film

NOUS ÉTIONS BÊTEMENT PASSÉS À CÔTÉ DU FILM DE COBRA LORS DE SA PREMIÈRE ÉDITION EN DVD FRANÇAIS. HEUREUSEMENT, LA RÉÉDITION DU DISQUE NOUS PERMET AUJOURD'HUI DE CORRIGER NOTRE ERREUR.

Au printemps 1982, la publication de la première série de mangas estampillée *Cobra* touche à sa fin. Ne désirant pas suicider une franchise lucrative, les éditeurs de la Shueisha décident de sponsoriser une adaptation animée de la bédé culte. Projeté sur grand écran le 3 juillet 1982, **Cobra the movie** servit ainsi de « test screening » à la Tokyo Movie Shinsha qui était en train de porter la dernière main à la série animée que nous connaissons bien (programmée au Japon à partir du 7 octobre 1982). Les producteurs désiraient posséder un étalon pour éprouver leurs réactions respectives, et celles du public, face au travail des maestros du cellulo. Certes, les shows cinématographiques et télévisés s'élaborant de concert, l'enjeu financier n'était pas colossal. Cependant, aux niveaux logistiques et artistiques, le défi semblait difficile à surmonter.

Pourtant, sous la forme d'une fable onirique révisant habilement le mythe imaginé par Terasawa, les équipes rassemblées autour d'Osamu Dezaki réalisèrent un miracle. Quelques années plus tard, la raison de cet exploit se dévoile enfin : parmi les animateurs, le duo Takeuchi/Dezaki avait recruté quelques surdoués (Koji Morimoto, Shingo Araki, Michi Himeno, Takashi Nakamura, Shinji Otsuka, Keizô Shimizu, Hidetoshi Omori et même, cerise sur le gâteau, Hayao Miyazaki).

En 1982, rares sont les films d'animation nippons pouvant se targuer d'avoir bénéficié de délais et/ou de budgets conséquents. Or, le long-métrage de **Cobra** appartenant à cette catégorie, son apparition sur les écrans suscita un engouement proportionnel aux exigences du public. S'il n'obtint pas l'agrément de tous les fans, l'ouvrage de Dezaki était brillant, voire éclatant par moments. Pionnier de l'industrie animée auquel on offrait enfin les moyens de s'exprimer, Dezaki laissa galoper sa frénésie. Conscient que ses partis pris narratifs et esthétiques seraient corrigés (pour le serial télévisé) s'ils s'avéraient trop ambitieux, il utilisa le long-métrage pour s'émanciper, **Cobra the movie** devant lui servir par la suite de carte de visite.

À un moment de l'histoire dominé par la violence et le disco, les gouvernements interstellaires sont soumis à l'autorité des syndicats criminels, regroupés sous l'égide des « Pirates de l'Espace ». La « Fédération de Justice des Galaxies Unies » ne parvenant pas à mettre un terme à leurs agissements illégaux, Cobra, un mercenaire censément décédé depuis deux années, décide de renaître pour lutter contre la guilde maléfique. Grand amateur de créatures de rêves, il s'est laissé envoûter par la plantureuse Jane. Ensemble, ils vont tenter de sauver sa planète natale des griffes des pirates…

Sans ranimer les vieilles querelles concernant la qualité des adaptations françaises de dessins animés japonais, force est de constater que la transcription du film de **Cobra** dans les langues de Shakespeare et de Molière fut bâclée. La VF diffusée par Pathé étant une simple translation de la version anglaise, elle hérite de tous ses défauts. Les dialogues du film ont été modifiés en VA et en VF, induisant ainsi de dangereux raccourcis scénaristiques. Dans la version nippone, l'Homme de verre (nommé ici Nekron) n'est pas un fou nihiliste mû par le désir d'éradiquer toute vie. La destruction de la septième Galaxie est une démonstration de force destinée à soumettre l'univers aux volontés de sa guilde maléfique. Il n'est donc point question de la constitution d'une armée de morts vivants ! D'autre part, le superbe générique « Jamesbondien » imaginé par Dezaki et Terasawa est défiguré par de hideuses bandes noires appliquées au-dessus des crédits nippons, pour incruster des traductions françaises en surimpression. Enfin, les musiques composées par Osamu Shôji ont carrément étaient zappées.

Reste que, même défigurée, cette adaptation du récit méconnu de Terasawa (*Le Secret de la Porte d'Or*) est séduisante. Par rapport à la série et au manga, le film s'impose grâce à une narration elliptique où l'esprit du conte l'emporte sur le souci de cohérence. Le souffle épique propre aux grands récits mythologiques est omniprésent. Cobra, acteur d'une épopée dont la finalité lui échappe, est marqué par le tragique des événements. Prisonnier d'un jeu mortel dont le maître est l'Homme de verre, le héros s'oublie dans l'amour. Sublime refuge… Cependant, **Cobra the movie** demeure une réflexion sur l'homme viril, indépendant, fier, mais mal intégré. Cobra est donc autant l'alter ego de Belmondo que de Clint Eastwood. Pour s'en convaincre, il faut observer la manière dont Dezaki le fait réagir face à la bestialité et à l'horreur. À chaque fois, Cobra révèle la nécessité absolue de respecter en toute circonstance un code de conduite satisfaisant. En somme, il défend la pureté de son image, autrement dit son honneur, son style. Ainsi, Cobra accorde autant de place aux apparences qu'aux résultats et, par suite, il tend à nier la vie au profit de « l'art ». Sa philosophie fait donc de lui le dernier des gentlemen. Voilà ce qui le rend invulnérable.

NEWS

- Le 6 novembre 2002, à l'occasion de la sortie du DVD collector d'**Avalon**, toutes les FNAC de France se mettent aux couleurs du film en ciblant en rayons, mais aussi dans les forums (places assises) trois interviews (toutes inédites sauf d'Otomo et une de Kawaï) réalisées par l'équipe de Mad Movies. Un bon moyen de faire du shopping intelligent.

- Vous pouvez aussi retrouver l'intégralité de l'article concernant la carrière d'Osamu Tezuka sur le site de Mad Movies : www.mad-movies.com

- La Columbia Mystic a sorti en salles le long-métrage inspiré de la série *Cowboy Bebop*, **Knockin' on Heaven's Door**. Nous, on espère simplement qu'ils sont rentrés frapper la mélodie.

- Enfin, **Laputa** sort en France le 15 janvier 2003. Pour une bonne nouvelle…

➜ par Rafik DJOUMI

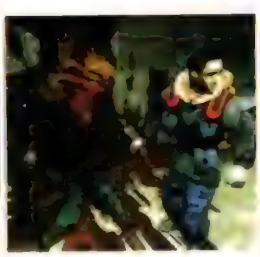
THE THING

XBOX/PS2/PC KONAMI

FRANCHISES, FRANCHISE... SANS ÊTRE LA BOMBE ULTIME, THE THING **EST UN ÉVÉNEMENT QUI DEVRAIT DURABLEMENT MODIFIER LE SENS MÊME DU TERME « ADAPTATION » DANS L'UNIVERS VIDÉOLUDIQUE. SUFFISAMMENT, EN TOUT CAS, POUR QUE DISPARAISSENT UN JOUR LES SIMPLES « HABILLAGES » QUE NOUS RESSERVENT LES ÉDITEURS...**

À sa manière, **The Thing** redéfinit ce que nous appelons généralement « adaptation de film en jeu », puisque jusqu'alors, n'étaient concernés par le sujet de l'adaptation que des titres de films récents (hors franchise **Star Wars**), la plupart du temps codéveloppés pour une sortie simultanée à l'écran et sur consoles. Or, **The Thing**, le jeu, arrive pas moins de 20 ans après la sortie du film dont il s'inspire (qui plus est un échec) et se présente, non pas tant comme une adaptation mais comme une suite directe, débutant là où s'achevait l'aventure de notre bon vieux MacReady, alias Kurt Russell. Voilà pour le premier point. Le second point, purement businessman celui-ci, concerne une des raisons d'être du jeu. Profitant des 20 ans du film (et réalisant un peu tard qu'elle aurait dû tabler dessus à l'époque !), Universal cherche à prendre le pouls de la notoriété du titre auprès du public ado, afin de jauger l'opportunité d'une séquelle cinématographique (Carpenter n'a pas rejeté la proposition de réaliser cette suite, mais il demande pour le coup un salaire absolument prohibitif... Vas-y Johnny ! Fais-les cracher !). Enfin troisième point, celui qui nous intéresse aujourd'hui, **The Thing** le jeu est une tentative inédite d'adaptation, au sens le plus littéral du terme.

Car en effet, les milliers d'adaptations de films en jeu qui ont vu le jour ces 20 dernières années tiennent, on le sait, à un simple relookage de concept. L'éditeur débourse une somme considérable pour les droits d'exploitation d'un univers graphique donné (**Batman**, **Star Wars**, etc...), choisit une catégorie bien définie de videogame qui a prouvé sa persistance auprès des joueurs (arcade, tir, course, doom-like, sim-like, puzzle) et habille ce concept déjà éprouvé aux couleurs de sa franchise. L'intérêt est proche du néant ; la rentabilité quasi immédiate. Mais en abordant le désormais classique de Carpenter, les artistes de Konami ont compris d'emblée que ce statut de classique, justement, tenait à l'essence même de l'œuvre plutôt qu'à ses caractéristiques graphiques. D'où l'idée d'aller chercher dans l'essence du récit ce qui ferait le moteur réel du jeu. **The Thing**, le jeu, a beau reprendre dans les grandes largeurs les caractéristiques du hit planétaire de la maison, le survival-horror à la **Silent Hill**, il s'en détache immédiatement par un principe moteur directement hérité du film homonyme. Survivre dans l'horreur glacée de **The Thing** consiste d'abord et avant tout à gérer le plus intelligemment possible la dynamique du groupe, et notamment la peur des hommes qui le composent, leur méfiance, leur faiblesse et surtout leur paranoïa. Les éléments constitutifs du film de Carpenter deviennent ici, non pas un simple habillage, mais un véritable principe de jeu. Et cette proposition emporte tout sur son passage. Car avouons-le, **The Thing** a beau avoir répliqué à l'exact les décors du film, on ne les reconnaît pas. Son déroulement scénaristique a beau constamment faire référence au film, on l'oublie volontiers. Les créatures sont à mille lieues de la beauté cauchemardesque des œuvres de Rob Bottin, et la gestion des multiples icônes de dialogue et d'échange est tout sauf intuitive, parfois même incompréhensible. Mais (et c'est un grand mais !), l'essence est là, l'esprit est là. Parce qu'il est impossible d'avancer d'une pièce à l'autre sans regarder votre co-équipier et se demander : *« Est-il contaminé ? A-t-il peur de moi ? Dois-je lui confier une arme pour gagner sa confiance ? Et s'il me tirait dessus ? »*. C'est à ce niveau et à ce niveau seul que l'équipe de Konami a remporté son pari, et le reste, du coup, importe peu, tant on comprend à quel point cette manière d'aborder « l'adaptation » ne pourra que faire école. Il suffit de prendre un film marquant au hasard, disons **Brazil** ; puis de chercher ce qui constitue sa spécificité, disons « une mise en abyme par l'absurde du totalitarisme propre à toute organisation sociale ». Il ne reste alors plus qu'à trouver une manière de rendre jouable la « mise en abyme par l'absurde du totalitarisme propre à toute organisation sociale » pour obtenir une adaptation fidèle du film **Brazil** en jeu vidéo ! (bon, OK, c'est plus simple à dire qu'à faire, mais c'était pour l'exemple hein !)



Le cinéma s'est lui-même partiellement défini par ses adaptations littéraires, d'abord serviles et formelles avant de devenir « essentielles » et guidées par les caractéristiques propres au média. En confrontant sa raison d'être au medium cinématographique, le jeu vidéo a tout à gagner de ce travail de l'adaptation, et parvenir aussi sûrement à sa maturité.

SCOOBY-DOO

LA NUIT DES 100 FRISSONS PS2 THQ

Voici donc le nécessaire contre-exemple au texte qui précède : un habillage de jeu de plate-forme antédiluvien aux couleurs d'une franchise identifiable. Scooby-doo pourrait tout aussi bien être la Noiraude ou Tom Sawyer que ça ne changerait pas d'un iota le principe du jeu. Et pourtant, la nostalgie facile et le confort du déjà connu opère à fond sur l'esprit paresseux. Le jeu lui-même, en simili-3D, est plus proche d'une plate-forme Super-Nes que d'une console « new age ». Pour nostalgiques uniquement (je dis rien, j'en fais partie).

SILENT HILL 2

XBOX KONAMI

Visuellement, le gain par rapport à la version PS2 est minime mais appréciable. Pour le reste, l'aventure **Silent Hill** demeure inchangée (voir Mad n°140). Reste la mission bonus propre à cette version Xbox. Titrée « Born From a Wish », cette aventure de 4 à 6 heures vous met dans la peau de Maria, personnage croisé lors de votre précédent périple. À sa manière, **Silent Hill** s'offre ainsi des « scènes inédites » dignes d'un DVD collector, c'est-à-dire aussi plaisantes que fondamentalement inutiles.

UNE RÈGLE VITALE : AUCUNE PORTE NE DOIT ÊTRE OUVERTE
AVANT QUE LA PRÉCÉDENTE N'AIT ÉTÉ FERMÉE !

BONUS :

• Commentaire audio du réalisateur • Making of
• Comparatif film / storyboard • Reportage sur
les effets spéciaux • Documentaire "Les Enfants de l'Ombre"
sur le Xeroderma Pigmentosum • Photos & dessins
de production • Filmographies • Bandes-annonces
• Sous-titres sourds & malentendants
• VF & VO 5.1 DOLBY DIGITAL • VF en

EN VHS ET DOUBLE DVD COLLECTOR

wanadoo

13ème RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

NRJ
HIT MUSIC only !*

STUDIO CANAL

2001 Société Gérard de Films S.A. Les Productions des Escarpes S.A. Tous droits réservés. © 2002 StudioCanal. Tous droits réservés.

➜ par Numa RODA-GIL

La nuit des poupées mortes

LE MONDE DU PRODUIT DÉRIVÉ BOUGEANT DE PLUS EN PLUS CES DERNIÈRES ANNÉES, NOUS ASSISTONS À UNE MÉTAMORPHOSE AMENANT AU DEVANT DE LA SCÈNE DES PHÉNOMÈNES SOUVENT DRÔLES ET DE PLUS EN PLUS CRÉATIFS. APRÈS LES ADAPTATIONS STYLE LEGO DE NOS PERSONNAGES PRÉFÉRÉS, VOICI QUE DÉBARQUE CHEZ NOUS UNE SÉRIE DE POUPÉES DÉLIRANTES : LES « LIVING DEAD DOLLS ».

Imaginée par deux créateurs indépendants, cette série a immédiatement connu un succès sans précédent pour des produits fabriqués hors du contexte traditionnel de l'industrie du jouet. Les Living Dead Dolls sont des poupées classiques, présentées dans des cercueils et accompagnées d'accessoires habituellement réservés aux vampires, zombies et autres loups-garous. Chaque poupée a sa personnalité propre et, en les alignant, on obtient rapidement l'exposition de toutes nos peurs et de tous les gimmicks propres à la culture Gore et Z que nous chérissons tant.

Dans la première série, sortie de manière presque confidentielle il y a 3 ans, on trouve Posey, poupée aux yeux blancs et à l'attitude classique de zombie, Eggzorcist, un bambin déguisé en lapin couvert de sang et bien évidemment un petit garçon, Damien, que l'on ne présente plus *(oui Numa, nous en parle pas, on en a un à la rédac et en plus c'est le boss... – ndlr)*. La deuxième et la troisième série ajoutent rapidement 12 modèles à la collection, dont la désormais célèbre (chez les amateurs) Saddie, gamine au look de collégienne armée d'un couteau de boucher et le front marqué au cutter de la célèbre croix de Charles Manson.

Attention, ces jouets ne sont pas volontairement morbides et n'évoquent absolument pas un cadavre d'enfant. La volonté des créateurs de la marque n'est pas de se complaire dans le sordide mais plutôt de faire le pont entre les différentes cultures « bis ». Fortement marquées de l'esprit « Goth » et faisant référence au cinéma d'horreur des années 80, ces poupées nous rappellent dès qu'on les prend en mains les créatures louches de **Chromosome 3**, les pantins agressifs de **Puppet Master** et bien sûr Chucky.

Pour la petite histoire, Ed Long et Damien Glonek, les inventeurs de la gamme, ont commencé de manière artisanale en proposant leurs première poupées, fabriquées à la main dans des salons comme le Chiller Theater de New York réputé comme étant la Mecque de tous les fans d'horreur américains. Très vite, la demande a dépassé leur capacité à produire suffisamment d'exemplaires et la marque Mezco (déjà connue pour ses séries de monstres et autres Cthulhu) a repris le flambeau sous leur direction pour lancer ces poupées sur le marché, nous permettant ainsi de les découvrir à notre tour. À la manière d'un label indépendant, les Living Dead Dolls ont gagné leur place chez les collectionneurs.

Aujourd'hui, après que les modèles originaux aient atteint des prix délirants (un exemplaire unique de l'Eggzorcist a atteint les 850 dollars aux enchères), que des chaînes de magasins comme Tower Records ait commandé des modèles exclusifs et que des produits dérivés Living Dead Dolls, comme des journaux intimes et des portes clefs, envahissent les points de ventes normaux aux États-Unis, la très attendue quatrième série débarque pour Noël. C'est bien sûr la série la plus aboutie, avec 5 nouveaux modèles. Parmi eux, on notera surtout Sybil, prisonnier d'une camisole de force, Lulu, copie morte-vivante de la Roller girl classique, Inferno, fiancée du Démon et Macumba, poupon black reprenant à son compte l'attirail marqué des sorciers Vaudou. Chaque poupée est comme toujours accompagnée de son Death Certificate (certificat de décès) prouvant son origine et son tirage limité.

Conçues comme un délire, les Living Dead Dolls vont à coup sûr se transformer en jouets cultes et leurs créateurs vont immanquablement devenir des grandes figures du monde du produit dérivé. Si vous ne saviez pas quoi offrir à Noël à votre petite amie, les Living Dead Dolls sont votre solution car, cerise sur le gâteau, elles plaisent véritablement aux petites et aux grandes filles...

(Ces jouets sont disponibles à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Tel. : 01 40 51 82 55)

Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Damien, Posey, Eggzorcist, Inferno, avec son certificat de décès, Macumba, Lulu, Sadie et Sybil.

Mourir de peur ?

INTERDIT AUX - DE 16 ANS

AUDITION
Un film de Takashi Miike

Vivez l'expérience ultime de l'intérieur grâce au terrifiant commentaire audio de la scène finale !

RING 2
Un film de Hideo Nakata

La malédiction est de retour... Oserez-vous visionner les entretiens exclusifs avec Hideo Nakata & Kenji Kawai ?

C'est maintenant possible ...en DVD

3ème RUE
ACTION ET SUSPENSE

Films

6 NOVEMBRE DÉCLARÉ JOUR DE TERREUR NATIONALE

STUDIO CANAL

➜ par Rafik DJOUMI et Alexis DUPONT-LARVET

One Hour Photo

REINHOLD HEIL & JOHNNY KLIMEK (SUPERB RECORDS)

Remarqués pour leur collaboration avec le réalisateur allemand Tom Tykwer (**Cours Lola, Cours**, **Princess and the Warrior**) Heil et Klimek laissent pour l'occasion tomber la techno et le trip-hop frénétique qui les ont révélés pour s'essayer à la discipline hollywoodienne. Relativement marqué par de longs passages non-dialogués, le film de Mark Romanek appelait de tous ses vœux un score de thriller qui puisse jouer prioritairement sur le mystère et la compassion, et c'est ce que le duo germain s'est mis en tête de lui offrir, piochant à grandes louches dans la discographie d'un Badalamenti (piano électronique, clochettes, voix féminines synthétiques et éthérées). Jusque-là, rien de forcément traumatisant, donc, jusqu'à ce que la progression dramatique ne nous fasse réaliser l'imprévu : plus le duo joue sur les montées de tension électroniques post-modernistes, plus le son de l'album se rapproche des… Goblin ! C'est notamment frappant dans le morceau « The Pursuit », qui n'aurait pas dépareillé dans un bon vieux rital des familles (tendance début 80's). On a beau dire, les parrains de la musique horrifique électronique avaient définitivement défriché le terrain ! (65MN 23) R.D.

Simone

CARTER BURWELL (VARESE)

Alternant du mieux qu'il peut les commandes les plus mercantiles (**Blair Witch 2**, **Le Déshonneur d'Elizabeth Campbell**) et les projets les plus marquants du circuit dit indépendant (frères Coen, Frears, David O'Russell, Bill Condon), Carter Burwell s'est vu cette année refusé son score de **La Mémoire dans la peau** (voir ci-contre) tout en étant courtisé par le prometteur Andrew Niccol. Si **Gattaca** avait permis à Michael Nyman de rénover utilement ses langueurs oscarisables, le nouveau film du prodige parano n'a pas eu sur Burwell le même effet de s(t)imulation. Essentiellement porté par la répétition d'une phrase « électro-musique des îles » censée représenter les pixels dansants de l'actrice virtuelle, **S1m0ne** vogue le reste du temps entre tangos lents, piano mélancolico-clinique, à-plats d'instruments à corde (que Burwell utilise 100 fois mieux chez les Coen) et très longues nappes d'effets synthétiques. Musicalement, ce qui se voudrait de prime abord un regard ironique sur le « buzz » à l'hollywoodienne et les facilités de l'industrie, finit par se retourner contre le compositeur, mettant à jour ses propres tentations de facilité. Enfin, plus grave encore, le score dessert le film. Et ça c'est impardonnable. Désolé Carter ! (41MN 05) R.D.

Halloween Resurrection

DANNY LUX (VARESE)

Formé à la va-vite sur ***Ally McBeal***, ***Dawson Creek***, ***Profiler*** et ***NYPD Blue***, le pauvre Danny Lux se retrouve catapulté sur son premier long-métrage, avec à charge de passer derrière la rénovation étonnante qu'avait imposé John Ottman à **Halloween H20**. C'est sa première épreuve. Le film qu'il se doit d'illustrer est consternant de nullité. C'est sa seconde épreuve. Enfin, le pauvre homme compose 55 minutes de score qu'on lui demande gentiment de foutre à la poubelle lorsque le film incriminé se voit repoussé aux calendes grecques pour, au final, être quasi-entièrement refait. Troisième et fatale épreuve donc. Ne reste donc plus au pauvre Danny qu'à ressortir sa trousse à soins télévisuels, et se contenter de ponctuer l'action à la manière d'un bruiteur infantile. 75 % de son score a ainsi été réaménagé en dernière minute, la porte ouverte à tous les clichés et excès horrifiques perpétués lors des glorieuses eighties, quelque part entre les miaulements violonistes d'Harry Manfredini (**House**, **vendredi 13**) et les poses djeune-faismoi-peur de Jay Ferguson (**Freddy 5**). Ça donne une vague idée de l'ambition ! Mais comme on est conciliant, on évitera de jauger le nouveau venu à la lumière de cette expérience catastrophique. Sinon, le thème principal est vraiment excellent, mais on me signale qu'il a déjà un quart de siècle ! (56MN) R.D.

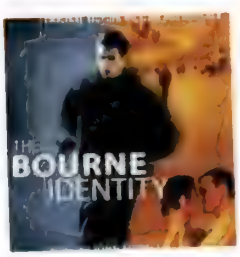
Blue Bob

(COLUMBIA RECORDS/BMG DISTRIBUTION)

Quel orange rôtit sur ce cédé ? Contenant un CD audio et un livret de 16 pages de photos d'pendards chanteurs dont l'CD et d'une illustration bien moins pire qu'un tel gueulot. Qui se cachait derrière Blue Bob ? David Lynch, que l'on connaît pour ses films anxiogènes et John Neff, un homme de l'ombre qui collabore moins avec le réalisateur qu'en son for intérieur. Par contre, pas d'Angelo Badalamenti, tout ramène pratiquement à l'électron. Les 9 chansons et les 5 instrumentaux ou tout ne joue, mêmes pratiqués par Lynch et Neff. La majorité des vocaux sont assurés par Neff et les paroles sont écrites par Lynch. Un vrai travail en binôme. Un travail tellement homogène que ce qui constitue l'univers de prédilection d'**Eraserhead** dans ce projet : le bruitage constant, comme de gémissements pratiqués par Lynch, à la sonorité robotique et industrielle et la musique mariage un rock'n roll grandement moderniste, des guitares sales, des lames rouillées et une batterie lourde et appuyée. Blue Bob donne donc 12 chansons à la sylvanique 70's qui nous permettent de retrouver dans un labyrinthe musical complexe certaines **Twin Peaks** au concentré de poésie de Neff et j'ai bien malheureusement bien peur que finalement une musique qui tente fusionner Roy Orbison et Tom Waits n'a pas grand-chose en commun. A.D.L.

La Mémoire dans la peau

JOHN POWELL (VARESE)



Les petits poussins éclos du studio Media Venture ont leurs compétences (si ! si !) et devraient s'y tenir fermement. Ainsi John Powell a prouvé qu'il savait lever la jambe et entamer une bonne vieille gigue sur les passages les plus dansants de **Shrek**, **Fourmiz** ou **Evolution**, tandis que son partenaire Harry Gregson-Williams, plus versé dans le solfège, prenait en charge la portion orchestrale de ces derniers scores. Or, il aura suffi que Gregson-Williams s'en aille expérimenter à tout crin sur l'excellente partition électronique de **Spy Game** pour que Powell, un peu jaloux quand même, se lance à son tour dans l'espionnite électro (remplaçant au passage Carter Burwell). Oui ben non ! Incapable de penser autrement qu'en termes de refrains simplistes, d'accompagnements dignes de pré-programmations, Powell livre ici un sous-sous-sous-**Spy Game** dont l'analphabétisme, surtout synthétique, parfois orchestral, parvient au mieux à plonger dans les profondeurs abyssales du **Goldeneye** d'Eric Serra (le Bruno Mattei du score… en beaucoup moins drôle). Mr Gregson-Williams est donc prié la prochaine fois de surveiller le petit Powell, laissé sans surveillance à la crèche. (55MN) R.D.

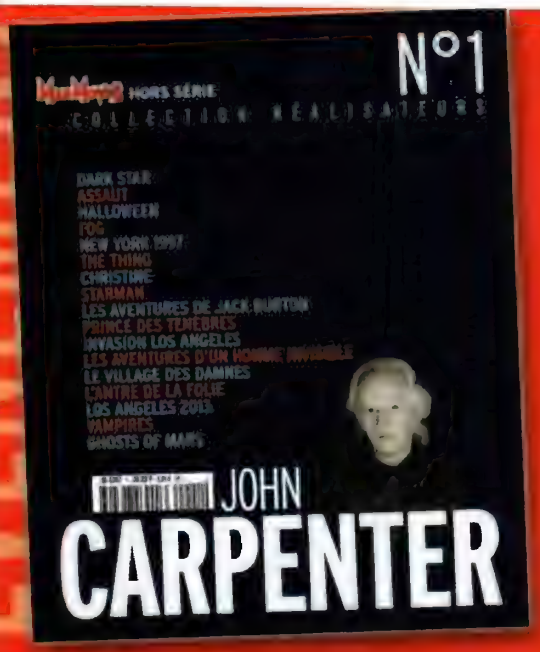
➜ par Arnaud BORDAS

La querelle des Anciens et des Modernes

Le Nouvel Hollywood (*Easy Riders, Raging Bulls* en V.O.) est un livre qui a déjà beaucoup fait couler d'encre. Peter Biskind, son auteur, fut notamment rédacteur en chef du Première américain, et en tant que tel, il a rencontré une multitude de réalisateurs, de techniciens et d'acteurs ayant participé à l'odyssée de ce que l'on appelle communément le Nouvel Hollywood. Terme qui désigne en fait la génération arrivée aux commandes à la fin des années 60. Ce mouvement se divisa en deux vagues successives : la première engloba les artistes qui se rebellèrent contre l'oligarchie des studios par réaction idéologique découlant des mouvements sociaux de l'époque (guerre du Viêt-Nam, flower power, libération sexuelle…) et compta dans ses rangs des gens comme Robert Altman, Peter Bogdanovich, Dennis Hopper, Bob Rafelson… La seconde vague fut celle des cinéastes démiurges, qui profitèrent de ce nouveau vent de liberté pour expérimenter à tout va et pour changer réellement le visage d'Hollywood. Ils étaient d'une certaine manière plus concernés artistiquement que politiquement et s'appelaient Francis Ford Coppola, William Friedkin, Martin Scorsese, Brian De Palma, Steven Spielberg ou George Lucas.

Le bouquin de Biskind constitue certes un document passionnant pour qui s'intéresse un tant soit peu à cette période mouvementée. L'accouchement de tous les grands films de l'époque (**Easy Rider**, **Le Parrain**, **L'Exorciste**, **Taxi Driver**, **Les Dents de la mer**…) est retracé par le détail, accompagné de moult anecdotes et témoignages. Là où le bât blesse, c'est que l'auteur semble tirer des conclusions un peu trop stéréotypées sur cette génération plus ou moins spontanée. Spielberg et Lucas sont ainsi dépeints comme des « moneymakers » infantiles qui ont contribué à tuer dans l'œuf la révolution entamée, des arrivistes qui ont fini par intégrer le système qu'ils abhorraient. Et pourtant, les faits sont là, écrits noir sur blanc : au moment où les Bogdanovich, Rafelson et autre Altman claquaient leur argent dans des partouzes dantesques et se noyaient dans la cocaïne et l'alcool, Spielberg, le coincé, le gamin attardé, tentait de fabriquer un éjecteur de bobine télécommandable à distance, lui permettant de balancer sa caméra du haut d'un immeuble. En vérité, le Nouvel Hollywood était obligé de se réveiller brutalement au début des années 80 et de reprendre à son compte la phrase prophétique du héros de **Easy Rider** : *« on a tout foutu en l'air »*. Ceux qui survécurent furent logiquement les plus compétents, ceux qui avaient tenté de reconstruire quelque chose avant même que Babylone ne s'écroule. Du coup, les conquérants comme Spielberg passèrent pour des affairistes destructeurs et les ratés, les aigris et les paresseux posèrent en artistes maudits. Le tort de Biskind est de se faire l'écho de ce genre de considérations faciles et de voir dans les 70's la période la plus créative du cinéma américain. Pourtant, le cinéma qui a précédé celui des années 70 ne ressemble pas à ce cimetière d'éléphants, à ce monde clos et conservateur que nous fait entrevoir Biskind. Et c'est tout le prix du livre de Patrick Brion que de nous donner à voir ce que changea (eh oui ! déjà !) John Ford à Hollywood. Reprenant la formule employée sur ses deux précédents ouvrages dans la même collection (*Hitchcock, Eastwood*), Patrick Brion découpe ainsi son luxueux pavé en trois parties : une biographie (80 pages), une filmographie richement illustrée (plus de 300 pages !) et un cahier critique (près de 200 pages). Bref, un magnifique ouvrage, écrit par quelqu'un qui maîtrise son sujet de A à Z. John Ford, c'est plus de 150 films (dont une cinquantaine qui ont disparu), une carrière époustouflante qui couvre une large période (de 1917 à 1966) allant du cinéma muet jusqu'aux prémices du Nouvel Hollywood. Les classiques aujourd'hui « muséifiés » du borgne irlandais (**La Chevauchée fantastique**, **Les Raisins de la colère**, **Qu'elle était verte ma vallée**, **Le Massacre de Fort Apache**, **La Prisonnière du désert**, **L'Homme qui tua Liberty Valance**… allez, les lecteurs de Mad qui connaissent pas sont priés de mater tout ça fissa : c'est de la bombe !) ont imposé à Hollywood une nouvelle manière de considérer les réalisateurs. Sur un tournage, Ford fut en effet le premier à se comporter comme James Cameron aujourd'hui, s'occupant de tout et agissant comme un véritable général d'armée. Les jeunes blancs-becs aux narines enfarinées qui surgirent à la fin des années 60 (au moment où Ford clôturait sa carrière en beauté sur le superbe **Frontière chinoise**) oublièrent un peu trop facilement que le vieil Hollywood qu'ils détestaient tant se ramassait pourtant dans la figure revêche de ce vieillard têtu, ancien espion pendant la Seconde Guerre, homme d'honneur et authentique génie du cinématographe.

LE NOUVEL HOLLYWOOD
PETER BISKIND - LE CHERCHE MIDI - 514 PAGES - 21 €
JOHN FORD - PATRICK BRION - ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE
624 PAGES - 45 €



LE HORS-SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore. 148 pages.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Barry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit** / **Dune** / **1984** / **Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang noirs» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le Fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films noirs et comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**vendredi 13**. l'Hécatombes» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

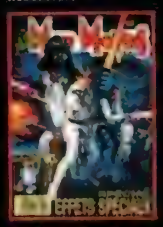
58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV **Freddy**...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...



63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathon** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy*** TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la fête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo I & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures : du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / Entretien avec **un Vampire** / **Freddy 7** / Hiroshiro Hondo...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 SPECIAL N°100
LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.
X-Files / **Toy Story**.

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 N° SPECIAL
X-Files / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu...100 pages**

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Toni Marx...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kai*** / «Hommage à la **Hammer**»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «**roman**»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Drame»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

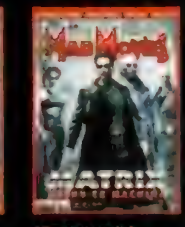
132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samourais** / Dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**



137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les différents visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 N° SPECIAL
30e ANNIVERSAIRE :
1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE
Star Wars Episode II / int. Robert Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable** / **Femme Fatale**...

143 N° SPÉCIAL
SUPER-HÉROS
2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2.
Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / «L'épopée comic-book en 30 films»

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 30 nanars assumés»

IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la Cannon...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonio Macchero...

4 Jack Burton / L'Invasion Vient de Mars / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jesus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

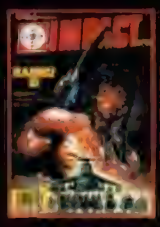
11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / int. Fred Olen Ray...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / int. Andy Sidaris...

15 Double Détente / Beetlejuice / Maniac Cop / dossier Emmanuelle...



16 Spécial Rambo 3 (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / dossier «L'Inspecteur Harrys» / Thai Khan...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / int. Roger Corman...

27 Dossier «Super Ninjas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

34 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 3...

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Flics»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Des hommes d'actions»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Movie»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / Demolition Man / L'Impasse...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «Blaxploitation»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jon Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Thai Khan...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible : le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophe»...

66 *X-Files* / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 *X-Files* / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Rana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon : le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / *Oz* / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / 8mm / dossier «Ils les filles ta...

79 Stanley Kubrick / Payback / Le 13ème Guerrier / Matrix...

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / Le 13ème Guerrier...

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*...

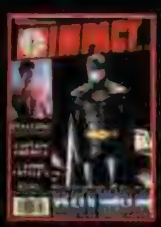
84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Clooney / *Buffy* & *Angel*...

85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / UFM 2000...

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kilmer / Way of the Gun...



BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* Movies n°1 à 29, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90).
Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** et/ou de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
CODE POSTAL ..... LE .....
PAYS .....

☐☐☐☐☐☐ ☐☐☐☐☐☐ ☐☐☐☐☐☐ ☐☐☐☐☐☐ Date d'expiration : ☐☐☐☐ Mois/Année

Date et signature obligatoires

POUR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR WWW.MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES			29	32	33	34	36	37	38	39		
40	41	42	43	44	45	46	47	49	50	51	52	
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	
66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	
90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	
102	103	104	105	106	107	108	109	110	111	112	113	
114	115	116	117	118	119	120	121	122	123	124	125	
126	127	128	129	130	131	132	133	134	135	136	137	
138	139	140	141	142	143 COUVERTURE SPIDERMAN		143 COUVERTURE BLADE II		144			

❑ Hors série n°1 John Carpenter 144 pages

IMPACT	1	2	3	4	6	7	11	12	13	14		
15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	27	
29	30	31	32	33	35	36	37	38	39	40	41	
42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	
54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	
66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	
78	79	80	81	82	83	84	85	87	88	89		

MAD IN FRANCE

par Rafik DJOUMI

ON VOUS FAISAIT PART LE MOIS DERNIER DU GAIN NOTABLE DE PROFESSIONNALISME DE VOS COURTS, ON AVAIT OUBLIÉ DE PARLER DE LA DIVERSIFICATION TOUT AUSSI NOTABLE DES GENRES CES DERNIERS MOIS. BREF, VOUS ÊTES LES PLUS BEAUX QUOI, VOILÀ !

GIALLO

Il est clair que lorsqu'on baptise sa boîte de prod' Suspiri'Art Films, on n'est pas vraiment décidé à donner dans le cartoon. C'est sous cette bannière qu'Olivier Serrano et Matthieu Choquet ont réalisé **Giallo**, destin croisé de

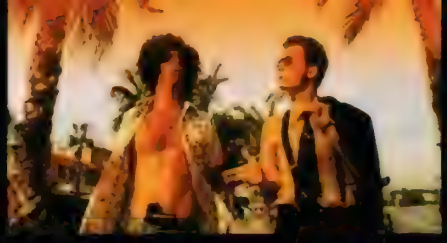
deux écrivains, l'un en panne d'inspiration, l'autre sur le point d'être publié, qui partagent la même muse. Jusqu'au soir où la jeune femme est assassinée à l'arme blanche. Tourné en scope, traversé d'éclairages violents aux couleurs primaires, de cadrages qui insistent sur une architecture spécifiquement européenne (intérieurs bourgeois, fontaines), **Giallo** pose fièrement ses références. Pour parfaire l'illusion, les auteurs auraient également dû doubler intégralement la bande-son (l'Italie a toujours haï la prise directe), et traiter numériquement le grain vidéo pour retrouver un peu du velouté de la pelloche. Il n'empêche qu'en l'état, l'exercice est poussé. Je sens que Stéphane Derderian va me chourrer la K7 !
http://suspiriart.free.fr

L'AQUARIUM

Le réalisateur Mathieu Baillargeon fait partie de la Zone Z Team, ce groupe de matraqués du citron qui nous offrit l'an dernier le meilleur Z français de tous les temps, le bien nommé **Zone Z 2000** (voir Mad in France du n°137). À la vision du métrage, les esprits les plus secs pourraient aisément s'imaginer que ce genre d'individus est condamné à se rouler dans la fange, le stupre et le lucre vidéaste, le rire au cœur et un doigt dans le nez. Grave erreur ! Ainsi, Mathieu Baillargeon s'est parallèlement fait connaître en remportant le prix du court-métrage expérimental au Williamsburg Brooklyn Film Festival à New York (tout de suite ça calme !) avec cet **Aquarium** hautement métaphorique, où notre Guillaume Depardieu national voit tous les éléments constituant son existence tomber, littéralement, du ciel, jusqu'à la chute d'une femme (Cécile Richard) qui va bouleverser sa petite existence. En ce sens, on remercie Mathieu de contribuer à nous dédouaner, en prouvant l'existence d'un pont entre la déconne immature la plus flagrante et les « hautes » sphères culturelles, soit juste ce qu'il faut pour faire marrer les copains tout en tapant grave la frime auprès des gonzesses. Qui plus est, le salopiot a déjà sa propre fiche sur IMDb.com, début de la consécration !
mat_baba@hotmail.com

IN UTERO

Vortex Productions est une assoc' loi 1901 dédiée à la production de courts en tout genre. Le prolifique Philippe Roman (4 courts à son actif depuis l'an dernier) vient d'achever, en coréalisation avec Aurélien Maury, l'étrange **In Utero**. Étrange tout d'abord par le choix du support super 8, format abandonné de longue date par les cinéastes amateurs, mais dont le grain extrêmement épais peut s'avérer en certaines occasions un allié précieux. Étrange ensuite par son parti pris, puisque **In Utero** choisit de ne faire parler que la douleur. L'actrice Isabelle Paquet s'y tord de convulsions, explore toutes les vocalises du cri le moins artificiel, en une danse agressive, gênante, donc tout à fait à propos. Assez curieusement, l'ouverture et la conclusion font penser à une version couleur de **The Kitchen Sink** d'Alison MacLean (grand prix du court à Cannes en 1989), œuvre hautement dérangeante vers laquelle pourrait tendre cet **In Utero** simple et direct.
http://vortexprod.chez.tiscali.fr/
phil.roman@libertysurf.fr



TV POP CULTURE : BUD & MOOVY DE NEIL DE BRAUNT HOUTCH & HOUTCH DE FRED K

Ayant à peu près tous grandi devant le poste de télévision et les redifs de série américaines des 70's (sauf Arnaud Bordas, trop occupé par son poste d'administrateur des colonies pour le président Henri Poincaré), il nous faut reconnaître avec horreur qu'une portion non négligeable de nos neurones a été entièrement consacrée à l'apprentissage des règles de fiction, digestion de clichés, apprentissage de répliques inutiles et autres caractéristiques propres aux programmes ingurgités. Rien de tel pour vérifier cet état de fait, et au besoin s'en alléger, que de se farcir certaines parodies jouant exclusivement sur le clin d'œil appuyé. **Bud & Moovy** joue dans la catégorie « parodie totale », à coups de rétroprojection dans les voitures, coupures de pub sans pub, générique en mosaïque d'images, rues peuplées de bimbos, musique pas du tout groove (« *Born to Be Alive* sur un *gunfight* » comme n'a pas oublié de nous le préciser l'auteur). Forcément, dans un tel cas de figure, difficile de ne pas tomber dans le gag déjà vu chez les comiques de l'héritage télévisuel (Nuls, NPA, Robin des Bois...) et c'est finalement avec les conneries les plus déplacées que le métrage emporte l'adhésion (autoradio qui ralentit en même temps que la voiture, figurant golio et inutile qui saute sur un ballon, vilain au visage mosaïqué à l'écran comme dans la vie, apparition fulgurante du Père Noël, bad-guy s'exprimant à l'aide d'une chaussette, etc.). Même la durée correspond aux standards du marché (41 minutes sans pub).
Houtch & Houtch, un des premiers courts qui nous ait été soumis pour la rubrique (oui, je suis mal organisé et donc injuste) déplace légèrement le centre de la parodie, puisqu'il s'agit ici de deux flics bien de chez nous traumatisés par leurs modèles télévisuels. Afin de remplir des journées hautement chargées en testostérone administrative, Houtch & Houtch fabulent, s'imaginent. Les voici lancés dans une folle course-poursuite pour parvenir à temps au resto où ils ont commandé une pizza. Ou bien encore pris au ralenti dans un enchaînement de circonstances au ralenti typiquement « depalmesques » (femme qui dégaine, voiture qui approche) pour qu'en définitive... il ne se passe rien ! Chaque épisode se base aussi entièrement sur des figures de style récurrentes « pour faire comme si », une manière de parodie totalement héritée de l'humour Fluide Glacial.
Bud & Moovy – Contact : Daniel Brunet : mutordan@hotmail.com
Houtch & Houtch – Contact : Jean-Charles Lemaire, Le Mont Dellamorte : 04 67 41 39 21

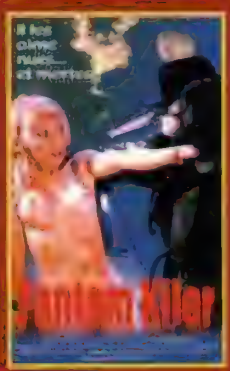
Mad Movies, Mad in France, 17 rue Rodier 75009 Paris

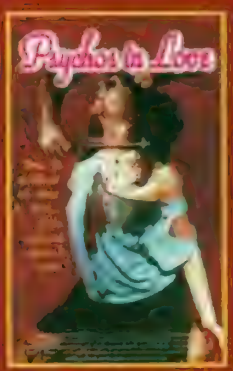
LE SUSPENSE ET LA TERREUR VONT S'ABATTRE
LE SANG SE DÉVERSER...
MIDNIGHT MOVIES
LA SECTE SANS NOM
insomnies
FACE AVEC LES DÉMONS
BLAIR WITCH 2
ARACHNID
LE GRAND FRISSON
EN VHS ET DVD
13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE
STUDIO CANAL

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Après le succès retentissant de FANTOM KILER, son réalisateur, Roman Nowicki, décide d'aller encore plus loin dans l'horreur avec FANTOM KILER 2 qui alterne à une cadence infernale les meurtres les plus sordides et les scènes érotiques les plus osées. Une œuvre culte à ne pas mettre entre toutes les mains !

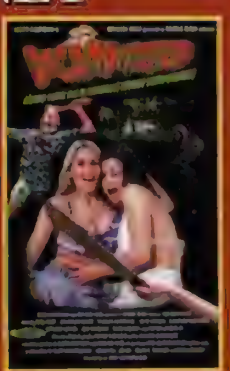
FLESH EATING MOTHERS est une comédie horrifique ultra sanglante référencée parmi les 100 films les plus gore de toute l'histoire du cinéma par le mythique DEEP RED GORE BOOK. Une œuvre servie sanglante et réservée uniquement aux fins gourmets !

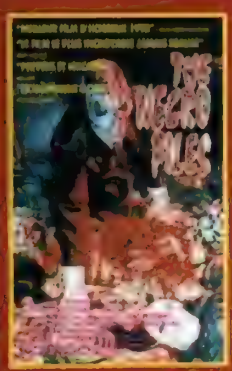




SITE INTERNET

http://pageperso.aol.fr/UNCUTMOVIES





SCRAPBOOK est indéniablement l'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toutes l'histoire du cinéma. Une véritable descente aux enfers.

Scènes érotiques explicites, meurtres sanglants, viols barbares et nécrophilie sont au programme d'ANGEL OF DEATH, un film décadent bien décidé à vous en mettre plein la vue !

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ DECAMPITATED
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ GENERATION aX
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2*
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ PREMUTOS
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*

* *Déconseillé aux moins de 16 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

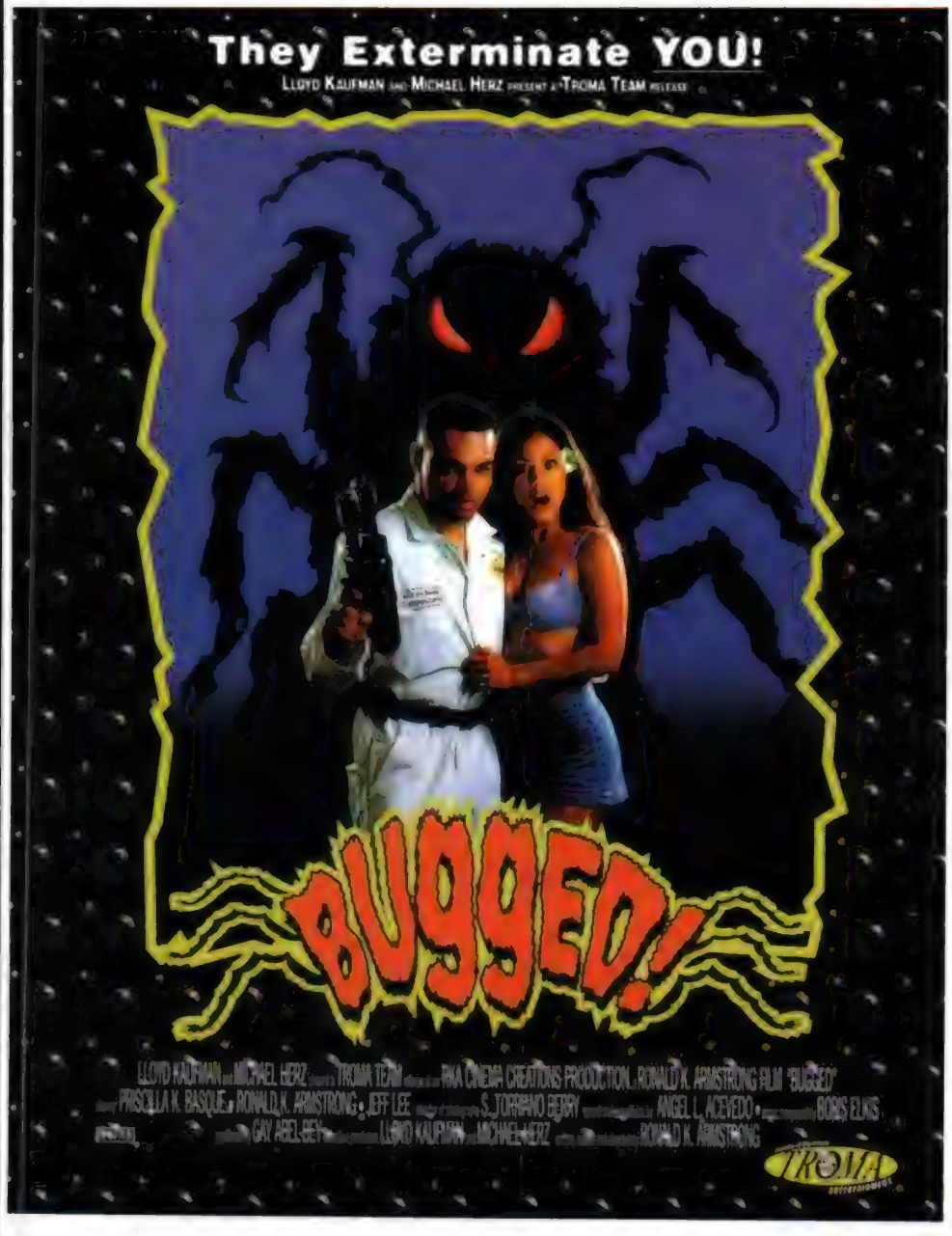
Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 34



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

BUENAS NOCHES SENOR MONSTRUO

1982. RÉAL.: ANTONIO MERCERO. SCÉN.: ANTONIO MERCERO, JOSÉ ANGEL RODERO. INT.: PAUL NASCHY, LUIS ESCOBAR, ANDRÈS MEJUTO, FERNANDO BILBAO, GUILLERMO MONTESINOS. PROD.: ANTONIO MERCERO, JOSÉ ANGEL RODERO, MANUEL ROJAS, JOSÉ FRADE PRODUCCIONES INTERNATIONAL. ESPAGNE.

Paul Naschy, de nos jours encore meurtri d'avoir cédé aux attaits d'une rémunération substantielle, compromet son personnage de loup-garou dans cette comédie élaborée sur mesure pour une bande d'ados brailleurs, le groupe Regaliz, alors célèbre en Espagne. *« En fait, je ne joue pas le rôle de Waldemar Daninsky »* tient pourtant à préciser l'acteur/cinéaste, mais un lycanthrope appelé H.L., autrement dit « Hombre Lobo ». Le script avance en terrain balisé avec cette troupe de gamins trouvant refuge au château où vivent encore quelques héros de l'âge d'or du cinéma fantastique, même si le final indique qu'il s'agissait d'un rêve, mais pas sûr, à moins que…

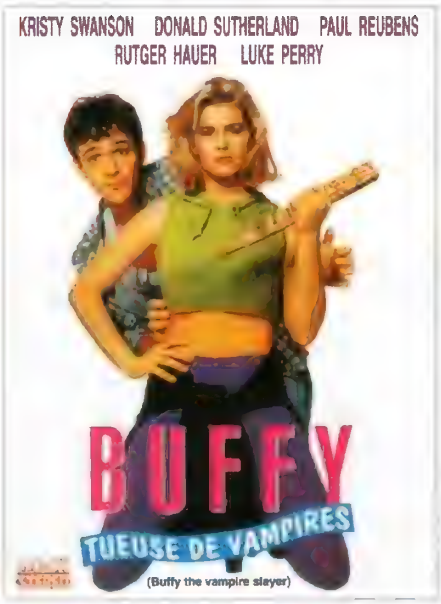
Buenas Noches Senor Monstruo : Paul Naschy reprend son rôle de loup-garou, entouré de quelques figures mythiques du fantastique.

La réalisation et les décors gothiques assez soignés font d'autant mieux regretter la faiblesse des gags essentiellement basés sur la dissimulation de la nature monstrueuse des personnages devant leurs candides jeunes invités. Ainsi, la créature de Frankenstein (Fernando Bilbao, déjà deux fois monstre dans les « Frankenstein » de Jésus Franco) danse à la queu-leu-leu avec les gosses en train de bramer la ritournelle, le loup-garou hurle à la lune, bientôt repris en chœur par l'ensemble du casting, tandis que Dracula perd incidemment son dentier au moment de mordre une première victime. Assez tragique ! (M27P.35).

BUFFY THE VAMPIRE SLAYER

VID.: **BUFFY, TUEUSE DE VAMPIRES**. 1992. RÉAL.: FRAN RUBEL KUZUI. SCÉN.: JOSS WHEDON. INT.: DONALD SUTHERLAND, KRISTY SWANSON, RUTGER HAUER, LUKE PERRY, PAUL REUBENS, DAVID ARQUETTE. PROD.: KAZ KUZUI, HOWARD ROSENMAN, FOX. USA.

Cinq ans avant le premier tour de manivelle de la série TV bien connue, Kristy Swanson (**L'Amie mortelle** de Wes Craven) incarnait déjà notre Buffy Summers (appelée Bichette dans la VF !), chasseuse de vampires et pom pom girl à l'occasion. Joss Whedon au manuscrit livre là un pâle brouillon où l'indigence des dialogues le dispute au manque de crédibilité des personnages. Pas assez drôle pour amuser, pas assez



sérieux pour effrayer vraiment, cette Buffy au rabais rappelle davantage ces nombreuses sitcoms en milieu estudiantin comme on adore les détester au petit écran. Reste une critique, peut-être volontaire, de la faune adolescente, brossée à travers quelques répliques bien senties, du genre *« Pour lutter contre la pollution, il faudrait se débarrasser de la couche d'ozone »*, ou encore ce fameux *« Est-ce qu'il se passe des choses bizarres ici ? Des gens qui disparaissent et qu'on retrouverait mort, par exemple »*, que lâche une pauvre Buffy largement dépassée par les événements. Pendant ce temps, sur un coin du décor, Rutger Hauer s'ennuie ferme dans son personnage de séduisant prince des ténèbres, puis se met soudain à jouer du violon sans même retirer ses gants. Un virtuose ! (M86P.51).

BUFFY THE VAMPIRE SLAYER

VID.: **BUFFY CONTRE LES VAMPIRES**. 1997. SÉRIE TV. RÉAL.: BRUCE SETH GREEN, JOSS WHEDON, JAMES WHITMORE JR., DERAN SARAFIAN, ETC. INT.: SARAH MICHELLE GELLAR, ANTHONY STEWART HEAD, NICHOLAS BRENDON, ALYSON HANNIGAN, DAVID BOREANAZ. PROD.: MUTANT ENEMY INC., KUZUI ENTERPRISES, 20TH CENTURY FOX TELEVISION. USA.

Après cette première ébauche, Joss Whedon reprend le personnage et vaguement la trame du film de Fran Rubel Kuzui (dont il est fait référence lors du pilote ***Welcome to the Hellmouth***). Brassage adroit des séries pour adolescents, des sit-coms familiales et des anthologies fantastiques habituelles, ***Buffy contre les vampires*** installe avec adresse des personnages récurrents, variés, attachants et pittoresques, qui vont évoluer au fil des épisodes pour nous révéler d'autres facettes de leur personnalité, quand ils ne cachent pas d'emblée leur nature maléfique. Outre les vampires attendus, où l'on retrouve au départ une influence certaine du livre d'Anne Rice, les scénaristes puisent dans le répertoire classique pour nous offrir une belle palette des monstres les plus divers : loup-garou, femme invisible, momie, tueur à la tronçonneuse, robot humain, gargouilles, fantômes, homme-reptile, double à la Mr. Hyde, créature extraterrestre, zombies, troll, sorcières et autres démons en tout genre, agrémentés d'effets spéciaux à la hauteur. Actuellement en cours de septième saison, ***Buffy*** s'est enrichi d'une série dérivée, ***Angel***, tandis que les producteurs visent depuis la rentrée 2002 la clientèle des pré-ados avec une série animée d'épisodes de trente minutes. Joss Whedon racontera là des événements remontant à la prime jeunesse de l'« Élue », tandis que certains membres de l'équipe (mais pas Sarah Michelle Gellar) prêtent la voix à leurs homologues dessinés. Une bonne formule pour mieux cautionner le mythe. (M116P.33, M139P.70).

Buffy. Sarah Michelle Gellar, armée pour la bagarre.

BUG BUSTER

EX **BLATTELLA**. 1997. RÉAL.: LORENZO DOUMANI. SCÉN.: MALICK KHOURY. INT.: RANDY QUAID, MEREDITH SALINGER, JAMES DOOHAN, GEORGE TAKEI, KATHERINE HEIGL, JOHNNY LEGEND. PROD.: LORENZO DOUMANI, DMG ENTERTAINMENT. USA.

Ce **Bug Buster**, au joli titre initial de **Blattella**, profite du retour en force de l'insecte ravageur pour parodier ce thème trop souvent prisonnier de scripts répétitifs. Un insecticide miracle provoque la mutation de répugnants cafards qui utilisent bientôt le corps des humains durant leur période d'incubation. Après les péripéties d'usage sous l'œil complice de deux évadés de ***Star Trek***, George Takei et James Doohan, le monstre-mère s'en prend au héros, Randy Quaid, impayable dans le rôle d'un vétéran du Vietmam reconverti dans l'extermination en gros des espèces nuisibles. Le ton volontiers satirique et le repompage discret d'**Arachnophobie** n'empêchent pas l'irruption de quelques séquences gore efficaces et l'emploi d'effets spéciaux satisfaisants, même si le résultat stagne au niveau de la série B conventionnelle.

Randy Quaid, the "Bug Buster" !

BUG WARS

2000. RÉAL. ET SCÉN.: TIMOTHY HINES. INT.: CORREE DIBBLE, RENEE SELLERS, ROB MILLER. PROD.: PENDRAGON PICTURES. USA. USA.

« Two women, one planet… ten millions bugs ! » annonce l'affiche très enthousiaste de ce survival futuriste aux allures de **Starship Troopers**, mâtiné de **Battlefield Earth.** Sur une équipe de scientifiques placés en hibernation pour une période d'un an, seules deux survivantes se réveillent, mais un siècle plus tard. Ceci pour découvrir une terre dévastée après une guerre-éclair et livrée aux mandibules d'insectes extra-terrestres occupés à remplacer l'atmosphère de la planète par un mélange de méthane et d'ammoniaque nécessaire à leur survie. Avec fort peu de vêtements, mais en revanche beaucoup d'armes ultra-sophistiquées, les deux valeureuses vont devoir repousser l'envahisseur et ses robots géants pour une fois de plus sauver le monde. *« Le film aux 32 000 effets spéciaux »* précise encore l'affiche, fière de ses séquences d'animation par ordinateur propres à ravir l'amateur de jeu vidéo auquel **Bug Wars** semble directement s'adresser. Malgré un accueil pour le moins discret, Pendragon Pictures annonce la sortie imminente d'un **War of the Worlds** inspiré de l'œuvre d'H.G. Wells.

BUGGED

1996. RÉAL. ET SCÉN.: RONALD K. ARMSTRONG. INT.: JEFF LEE, RONALD K. ARMSTRONG, DEREK C. JOHNSON, PRISCILLA BASQUE, BILLY GRAHAM, JEFF LEE. PROD.: GAY ABEL-BEY, RONALD K. ARMSTRONG, TROMA. USA.

Une comédie d'horreur sur le thème récurrent des invasions animales visant spécifiquement les races d'insectes toujours attachés au malheur des humains : mouches, sauterelles, moustiques, fourmis, morpions, tout ça ! Il s'agit cette fois de criquets menaçant une ménagère assez bien balancée pour susciter l'intérêt d'une équipe d'exterminateurs très motivés. Hélas, l'arme utilisée ne produit pas l'effet attendu et les criquets se mettent à muter comme s'ils venaient de voir l'excellent **Mimic**, justement tourné la même année. **Bugged** se distingue quand même par ses dialogues assez surréalistes, un casting essentiellement black et un ton caustique propre à mériter le label Troma, qui distribue le film aux USA.

Bugged. Au secours ! Y'a un bug...

BUGS

1995. RÉAL.: MATTHEW EVANS, BRIAN FARNHAM, JOHN STOUD, ETC. TV. SCÉN.: MICHAEL J. BASSETT, TERRY BORST. INT.: CRAIG MCLACHLAN, STEVE HOUGHTON, BEN PRICE, JAYE GRIFFITHS, PAULA HUNT, JESSE BIRDSALL, JAN HARVEY. PROD.: CARNIVAL FILMS/BBC. GB.

Situés dans un futur proche, les événements de cette série britannique créée par Brian Eastman (***Les Aventures de Sherlock Holmes***) et Stuart Doughty (***Hercule Poirot***) abordent des sujets cruciaux qui nous occupent déjà au quotidien. Les trois héros, Roslyn Henderson, dite Ros (Jaye Griffiths), Beckett (Jesse Birdsall) et Ed (Craig McLachlan, puis Steve Houghton à partir de la quatrième saison), y affrontent des super vilains résolus à prendre le contrôle du monde par les moyens les plus radicaux. Le vol d'une navette spatiale, la propagation de virus informatiques, le piratage des systèmes de paiements internationaux, le détournement d'un remède miracle, ou encore la synthèse d'une molécule capable de désintégrer le métal or occupent ainsi nos trois héros, qui utilisent aussi bien leurs connaissances techniques que leur science du combat sur le terrain pour se tirer d'affaire. La série, qui comporte quarante épisodes, devait s'interrompre au cours de la quatrième saison, en 1998. On a pu la voir en France à partir de 1996, diffusée par M6.

BULLDOG DRUMMOND IN AFRICA

1938. RÉAL.: LOUIS KING. SCÉN.: GARNETT WILSON. INT.: JOHN HOWARD, HEATHER ANGEL, J. CARROL NAISH, H.B. WARNER, ANTHONY QUINN, MICHAEL BROOKS. PROD.: PARAMOUNT. USA.

Bulldog Drummond's Peril. John Howard tient bien l'affaire en mains...

Le capitaine Hugh Drummond, célèbre détective, voit le jour dans une série de romans écrits dans les années vingt par Herman Cyril McNeile, dit « Sapper ». Il passe à l'écran au temps du muet avant de faire l'objet d'une série de seize films, de 1929 à 1951, interprété par divers comédiens comme Ronald Colman, John Howard, Ron Randall ou encore Tom Conway. Le phénomène « Bond » le fait revenir en 1967 et 1969 (**Deadlier Than the Male**, **Some Girls Do**, avec Richard Johnson), ceci avant un ultime **Bullshot Crummond**, en 1982, parodiant les premiers films de la série. Drummond, tout comme Sherlock Holmes ou Hercule Poirot, possède son « Watson », nommé Algy Longworth, et rivalise avec l'inspecteur Neilson de Scotland Yard (correspondant au Lestrade de Conan Doyle et au Japp d'Agatha Christie). La disparition de Neilson dans la jungle africaine provoque ici la venue du héros, qui va devoir lutter contre un super méchant disposant d'un redoutable rayon destructeur.

BUNCO SQUAD

1950. RÉAL.: HERBERT J. LEEDS. SCÉN.: GEORGE CALLAHAN, D'APRÈS LE ROMAN DE REGINALD TAVINER. INT.: ROBERT STERLING, RICARDO CORTEZ, JOHN KELLOG, DON KERR, JOAN DIXON, ELISABETH RISDON. PROD.: LEWIS J. RACHMIL, R.K.O. RADIO PICTURES INC. USA.

Un jeune détective se démène pour secourir une riche veuve devenue la cible d'escrocs se livrant au spiritisme pour mieux détrousser leurs clients. Quelques surnaturelles apparitions s'efforcent d'entretenir l'ambiance, Ricardo Cortez en fait des tonnes dans le rôle du vilain, tandis que Dante the Great joue son propre personnage, un célèbre illusionniste, déjà rencontré aux côtés de Laurel et Hardy dans **Fantômes déchaînés**, un long-métrage tourné en 1942.

BUNGLING BILL'S DREAM

1916. RÉAL. ET SCÉN.: ROBERT A. DILLON. INT.: PADDY MCGUIRE, RENA ROGERS, ARTHUR MOON, LOUISE OWEN. PROD.: VOGUE. USA.

Paddy McGuire, ancien partenaire de Charlie Chaplin dans ses premiers films, interprète le détective Bungling Bill à qui il va arriver toute une série d'aventures mystérieuses, le plus souvent réalisées par le même réalisateur. Une séquence visite ici les fonds sous-marins où séjourne le dieu Neptune en compagnie d'une séduisante sirène.

THE BUNKER

2001. ROB GREEN. SCÉN.: CLIVE DAWSON. INT.: NICHOLAS HAMNETT, CHARLEY BOORMAN, JOHN CARLISLE, JACK DAVENPORT, CHRISTOPHER FAIRBANK, ANDREW LEE-POTTS, EDDIE MARSAN. PROD.: DANIEL FIGUERO, MILLENNIUM PICTURES. GB.

Se réclamant d'un fantastique en demi-teinte abandonné depuis longtemps, Rob Green dresse un huis-clos inhabituel avec ce groupe de soldats allemands repliés dans un bunker durant la Seconde Guerre Mondiale. Progressivement possédés chacun à leur tour, ils vont vivre diverses hallucinations les menant bientôt à la folie. L'histoire nous apprend que l'édifice, aux nombreuses ramifications souterraines, fut bâti sur le site d'un puits médiéval où se pratiquaient jadis l'invocation des démons, mais le

The Bunker. Ne pas réveiller les anciens locataires.

scénariste se garde bien de rationaliser son sujet, laissant au contraire planer le doute sur la véracité des faits exposés. Avec une poignée d'acteurs britanniques s'exerçant vaille que vaille à maîtriser l'accent teuton : Charley Boorman (fils de John), Jack Davenport (fils de Nigel), et encore Jason Flemyng, fils de Gordon Flemyng, réalisateur des burlesques **Dr. Who and the Daleks** et de sa suite distribuée en France, **Les Daleks envahissent la Terre.**

BUNKER PALACE HOTEL

1989. RÉAL.: ENKI BILAL. SCÉN.: ENKI BILAL, PIERRE CHRISTIN. INT.: JEAN LOUIS TRINTIGNANT, CAROLE BOUQUET, BENOÎT REGENT, YANN COLLETTE, ROGER DUMAS, JEAN-PIERRE LÉAUD, MARIA SCHNEIDER. PROD.: MAURICE BERNART, AFC, FR3 FILM PRODUCTION/SOFICA INVESTIMAGE. DISTR.: BAC FILMS. FRANCE.

Dans un pays non identifié, où la guerre civile fait rage, les tenants du pouvoir rejoignent un monumental abri souterrain et restent dans l'attente de la venue probable du président... qui n'arrive pas. Sous les yeux d'une espionne rebelle (Carole Bouquet), ils s'interrogent, s'affrontent et s'auto-détruisent. Ces vains sursauts aboutiront à un compromis du président avec les révolutionnaires pour la conservation du pouvoir. Enki Bilal se préoccupe davantage de bâtir un univers visuel, tiré de ses albums, que d'imposer une véritable structure narrative. Il dresse là ce décor inquiétant, comme un symbole de la décadence d'une civilisation, où s'agitent des personnages désemparés qui vont

Bunker Palace Hôtel. La décadence d'une civilisation.

bientôt ressembler à leurs serviteurs androïdes en plein dysfonctionnement. Un esthétisme déliquescent dont se souviendra sûrement Jean-Pierre Jeunet pour son **Delicatessen**, dépeignant un même lieu incertain, une même errance existentielle, un même futur indéterminé.

THE BURBS

VID.: **BANLIEUSARDS**. 1988. RÉAL.: JOE DANTE. SCÉN.: DANA OLSEN. INT.: TOM HANKS, BRUCE DERN, CARRIE FISHER, RICK DUCOMMUN, BROTHER THEODORE, DICK MILLER, GALE GORDON. PROD.: MICHAEL FINNER, LARRY BREZNER, IMAGINE ENTERTAINMENT. USA.

Comédie aux allures fantastiques illustrant la suspicion fréquente d'américains moyens à l'égard de leurs nouveaux voisins au comportement mystérieux. Les apparences laissent à penser qu'ils se

The Burbs. La famille idéale brossée par Joe Dante.

livrent en effet à des activités suspectes, ne sortant que la nuit, tandis que des bruits et des lumières étranges s'échappent de leur demeure quasi-délabrée. Joe Dante se livre là à une plaisante étude de mœurs et brosse une belle palette de personnages surjouant leur rôle déjà bien caricatural. Sélectionné au 8ème Festival du Film Fantastique de Bruxelles, en 1990.

BURGLAR FROM HELL

1993. RÉAL. ET SCÉN.: CHIP HERMAN. INT.: BRYANT SOHL, NANCY FELICIANO, BARRY GAINES, ANGELA JACKSON, BEN STANSKI, MATT O'CONNOR. PROD.: CHIP HERMAN, FALCON. USA.

Un malfrat jadis abattu et enterré par une vieille dame qu'il tentait de molester revient d'entre les morts quelques années plus tard, juste pour trucider une bande d'excités venus le week-end habiter la demeure. Un tout petit budget filmé à la vidéo par un technicien hasardeux, mais très entreprenant (en fait d'expérience artistique, Chip Herman conduit des autocars dans le civil...), qui produit là son petit **Vendredi 13** avec effets gore, séquences érotiques et humour au second degré. Participent aux réjouissances les frétillantes Nancy Feliciano (**Jacker 1, Jacker 2**) et Debbie D. (**The Witch and the Vampire, Naked Horror**).

Burglar From Hell et son malfrat revenu d'entre les morts.

BURIAL OF THE RATS

OU **BRAM STOKER'S BURIAL OF THE RATS**. 1995. RÉAL.: DAN GOLDEN. SCÉN.: S.P. SOMTOW, TARA MCCANN, DANIELLA PURCELL, D'APRÈS BRAM STOKER. INT.: KEVIN ALBER, ADRIENNE BARBEAU, MARIA FORD, LINNEA QUIGLEY, OLGA KABO. PROD.: ANATOL FRADIS, ROGER CORMAN, NEW HORIZONS. USA.

« *Le seul rapport avec la nouvelle de Bram Stoker, c'est que des rats dévorent les gens* » avoue humblement le réalisateur, qui n'hésite pas à prendre l'auteur du fameux Dracula pour héros dans ce script hautement fantaisiste. Le jeune Bram se retrouve en effet kidnappé par une troupe de féministes résolues à prendre une sanglante revanche sur la gent masculine, à l'image du rongeur nuisible détruisant la civilisation, ce rat qu'elles célèbrent justement à travers un culte

Burial of the Rats. La secte sympa !

plus burlesque que véritablement inquiétant. Il faut dire que la symbolique est un peu lourde : ballet répété à l'envi de danseuses aux seins nus, air de flûte façon Hamelin, séquence de pendule pour mieux rappeler **La Chambre des tortures** du même producteur Roger Corman, Adrienne Barbeau en « Reine des Rats » sur son trône roccoco, entourée d'une trentaine de femmes-rats en bikinis de fourrure et bottes de cuir noires, le tout dans des décors du 19ème siècle et musique à l'avenant. Parmi une foule de nymphettes recrutées sur place pour l'occasion (le tournage se déroule à Moscou), l'amateur reconnaît l'inévitable Linnea Quigley, l'affolante Nikki Fritz (**Veronica 2030**, **Les Créatures de l'Au-delà**, **The Exotic Time Machine**) et, bien sûr, Maria Ford, l'habituelle égérie de l'érotomane Dan Golden (**Stripteaser**, **Saturday Night Special**, **Naked Obsession**).

BURIED ALIVE

VID.: **L'EMMURÉ VIVANT**. 1990. RÉAL.: GÉRARD KIKOÏNE. SCÉN.: JACK CLESI, STUART LEE. INT.: ROBERT VAUGHN, DONALD PLEASENCE, JOHN CARRADINE, LAURA SHAEFFER, KAREN WITTER. PROD.: HARRY ALAN TOWERS, CANNON FILMS/BRETON FILMS. USA.

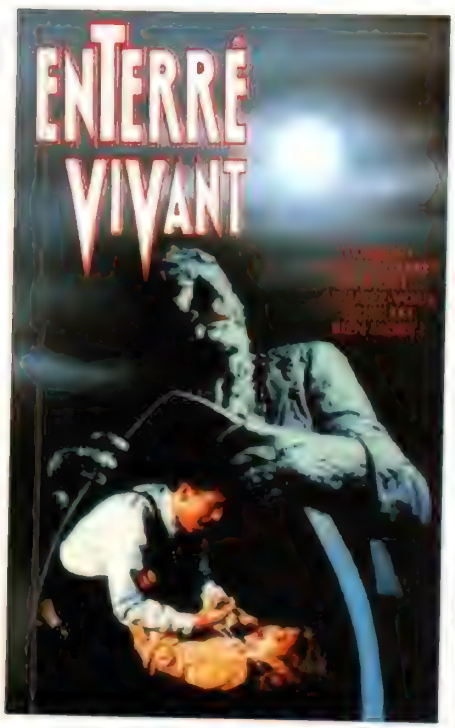
Le producteur Harry Alan Towers, complice de Jésus Franco à la belle époque, se penche sur l'œuvre d'Edgar Poe pour ce melting-pot approximatif, dont le générique le crédite hardiment du nom d'Edgar « Allen » Poe. C'est pas tombé loin ! Dans une institution pour jeunes filles délinquantes ou perturbées, un tueur masqué hante les sous-sols et emmure quelques malheureuses sous le regard complice d'un chat noir n'en perdant pas une miette. Point d'érotisme, ce qui surprend de la part d'un Kikoïne même pas émoustillé par la pré-

Buried Alive. L'emmuré vivant commence à se faire vieux !

sence de Ginger Allen (Allan ?), mais à la place quelques séquences gore filmées à l'oblique sous de séduisants éclairages bleutés. Entre deux ou trois références à Hitchcok (**Psychose**, notamment), les scénaristes récitent leurs *Histoires extraordinaires* où se retrouvent dans le désordre *L'Enterrement prématuré*, *Le Chat noir*, *La Barrique d'Amontillado* et même le satirique et méconnu *Système du Dr. Goudron et du Pr. Plume*. Sinon, Robert Vaughn s'ennuie sec, Donald Pleasence cabotine à outrance et John Carradine tourne là son dernier film, lequel lui est justement dédié. (M69P.60).

BURIED ALIVE

VID.: **L'ENTERRÉ VIVANT**. 1990. RÉAL.: FRANK DARABONT. TV. SCÉN.: MARK PATRICK CARDUCCI. INT.: TIM MATHESON, JENNIFER JASON LEIGH, WILLIAM ATHERTON, WAYNE GRACE HOYT AXTON, FÉODOR CHALIAPIN. PROD.: NIKI MARVIN PRODUCTIONS. USA.



Sauf à se demander si l'enterré vivant a eu la bonne idée de conserver son portable pour alerter le monde, rien de bien frétillant n'égaye ce téléfilm davantage porté sur le triolisme amoureux que sur le conte d'Edgar Poe jadis adapté par Roger Corman. Madame tombe sous le charme de son gynécologue, un solide gaillard qui a le nez partout, et tous deux décident de supprimer le riche époux à l'aide d'une substance tirée d'un poisson venimeux plongeant le malheureux dans un état cataleptique, cause de son enterrement prématuré. La suite s'applique à décrire sa minutieuse vengeance après une pénible sortie de terre, sans doute la meilleure séquence du métrage. À voir cependant pour les compositions hallucinées de l'amant (William Atherton), et surtout de la femme infidèle (la toujours fascinante Jennifer Jason Leigh).

BURIED ALIVE II

VID.: **L'ENTERRÉ VIVANT II**. 1997. RÉAL.: TIM MATHESON.TV. SCÉN.: WALTER KLENHARD. INT.: STEPHEN CAFFREY, TRACEY NEEDHAM, ALLY SHEEDY, TIM MATHESON, J.C. QUINN, KEITH FLIPPEN. DAVID WELLS. PROD. : JOHN V. STUCKMEYER, NIKKI MARVIN PRODUCTION/UNIVERSAL TV. USA.

À l'annonce du titre, le public se dit que l'enterré vivant 2 paraît bien nigaud de se laisser prendre une seconde fois, mais à la vision du film on comprend tout. C'est la même histoire, mais dans le sens inverse. S'inspirant du fait divers survenu autrefois dans la région (voir **Buried Alive**), un mari volage se débarrasse en effet de son épouse en suivant une recette identique. Et ça ne rate pas : cette dernière sort aussitôt du cercueil pour exercer sa vengeance, bien aidée, le croirait-on, par le mari ressuscité du premier épisode, toujours interprété par Tim Matheson, qui s'empare en plus de la caméra. La transposition est parfaite, le dénouement similaire, sauf que le bateau piégé remplace ici la maison bricolée en cercueil, le rythme aussi lent et l'apathie du spectateur à peu près semblable dans les deux cas. Et si on achevait plutôt les morts au lieu de les enterrer vivants ?

BURIED SECRETS

1996. RÉAL.: MICHAEL TOSHIYUKI UNO. TV. SCÉN.: JOHN LEEKLEY. INT.: TIFFANI-AMBER THIESSEN, TIM MATHESON, CHANNON ROE, NICKY GUADAGNI, ERIKA FLORES, MELINDA CULEA. PROD.: RICHARD BRAMS, SCRIPPS-HOWARD ENTERTAINMENT/RYSHER ENTERTAINMENT. USA.

Le spectre d'une jeune femme restée sur place dans sa demeure supplie la nouvelle occupante des lieux d'enquêter sur la mort de sa mère assassinée. Un téléfilm routinier sur un sujet non moins classique diffusé en 1996 sur *NBC* et demeuré depuis inédit, aussi bien sur nos écrans qu'à la vidéo. À noter la performance de Tiffani-Amber Thiessen (**Une nuit en Enfer 2**, **Shriek if You Know What I Did Last Friday the 13th**), dialoguant sans relâche avec le fantôme tandis que chacun la croit folle parmi son entourage. Malgré ces louables efforts, l'ennui s'installe comme chez lui, et le spectateur s'endort grave, bien avant que justice ne soit faite.

BURIED TREASURE

1921. RÉAL. ET SCÉN.: GEORGE D. BAKER, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE F. BRITTEN AUSTIN. INT.: NORMAN KERRY, ANDERS RUDOLPH, MARION DAVIES, JOHN CHARLES, EARL SCHENCK, EDITH SHAYNE. PROD.: COSMOPOLITAN PICTURES. USA.

Une stupéfiante affaire de réincarnation permet à une jeune femme de revenir au temps de la flibuste et des galions espagnols cousus d'or pour retrouver de nos jours (c'est-à-dire, ceux des années vingt…) un fabuleux trésor enterré par d'anciens pirates. Marion Davies, maîtresse du mogul Randolph Hearst, et interprète de nombreux courts métrage au temps du muet, jouera l'année suivante l'héroïne de **The Young Diana**, une femme délaissée par son amant, qui expérimente un dangereux élixir de jouvence.

BURKE AND HARE

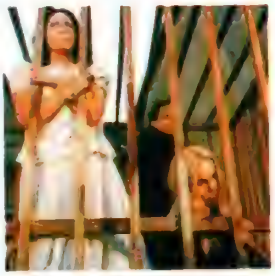
1971. RÉAL.: VERNON SEWELL. SCÉN.: ERNIE BRADFORD. INT.: HARRY ANDREWS, DERREN NESBITT, GLYNN EDWARDS, ALAN TUCKER, PAUL GREAVES, YUTTE STENSGAARD. PROD.: GUIDO COEN, KENNETH SHIPMAN PRODUCTIONS/ARMITAGE. GB.

Derren Nesbitt et Glynn Edwards incarnent les rôles-titres dans cette dilettante évocation des fameux « résurrectionnistes » ayant défrayé la chronique judiciaire au 19ème siècle, avant de passer les écrans dans moult productions, dont les plus connues demeurent **Le Récupérateur de cadavres** de Robert Wise, **Horror Maniacs** d'Oswald Mitchell, **L'Impasse aux violences** de John Gilling (justement scénariste de ce précédent **Horror Maniacs**) et **Le Docteur et les assassins** de Freddie Francis. Les deux énergumènes fournissent en cadavres le docteur Knox (ici Harry Andrews), jamais assez satisfait de la fraîcheur des corps pour ses travaux de dissection. Du coup, ils se décident tout naturellement à les fabriquer eux-mêmes, d'autant que creuser profond donne souvent soif. Après les versions pathétiques et naturalistes de ses prédécesseurs, Vernon Sewell jette un regard volontiers rieur sur le thème, qu'il pimente de saynettes érotiques grâce à Katya Wyeth (**Orange mécanique**, **Les Sévices de Dracula**), et surtout la belle Yutte Stensgaard, jadis de toutes les excentricités britanniques : **Some Girls Do**, **A Promise of Bed**, **Carry on Again Doctor**, **Lâchez les Monstres**, **Lust for a Vampire**, sans oublier le science-fictionnel et décoiffant **Zeta One**.

Burke and Hare (Glynn Edwards et Derren Nesbitt) administrent l'extrême-onction.

S'IL EST DEUX ŒUVRES QUI SE DISPUTENT ÂPREMENT LE TERRAIN MARÉCAGEUX DU FILM D'INQUISITION, CE SONT BIEN **LE GRAND INQUISITEUR** (1968) DE MICHAEL REEVES, AVEC VINCENT PRICE, ET **LA MARQUE DU DIABLE** (1970) DE MICHAEL ARMSTRONG ; POURTANT, CE DERNIER EST LOIN DE CONNAÎTRE LES FAVEURS DE SON HOMOLOGUE ANGLAIS. IL FAUT DIRE QUE SA RÉPUTATION DE FILM VOMITIF AINSI QUE SA MULTI-NATIONALITÉ TYPIQUEMENT « BIS » LE FONT CATALOGUER DANS LES ZONES DU CINÉMA D'EXPLOITATION DE BAS ÉTAGE.

La Marque du Diable



RÉSUMÉ :
Albino (Reggie Naldder), le chasseur de sorcières d'un petit village autrichien va être remplacé par Lord Cumberland (Herbert Lom), Inquisiteur de son état. Vanessa, la serveuse de l'auberge, dont est amoureux Christian, le disciple de Cumberland, est accusée de sorcellerie par Albino pour avoir refusé ses avances. Christian fait le dur apprentissage de son métier en étant confronté au sort inique que réserve l'Église aux soi-disant possédés. Un jour, Albino et son avocat provoquent indirectement le meurtre d'un homme dont ils voulaient violer la femme. Albino est relevé de ses fonctions. Il tente de faire chanter Cumberland sur son impuissance, mais ce dernier l'étrangle sous les yeux de Christian. Au cours d'une promenade, l'avocat d'Albino et le bourreau de service (Herbert Fux), qui a pris la place de ce dernier, accusent de sorcellerie un montreur de marionnettes et sa femme. Cumberland se voit obligé d'appliquer la sentence. Révolté par le comportement de son maître, Christian libère Vanessa ; pris sur le fait alors qu'il libère un jeune baron prétendument possédé, Christian est incarcéré par Cumberland ; pendant ce temps, Vanessa incite la populace à la révolte...

Malgré tout, **La Marque du Diable** est bien plus qu'un film prétexte sur l'accumulation de scènes de tortures ; en dépit de nombreuses maladresses de mise en scène (zooms, caméra à l'épaule vacillante), en dépit de son casting cosmopolite que n'aurait pas renié Jess Franco à l'époque de sa collaboration avec Harry Allan Towers, et en dépit de son caractère brutal et sans grande finesse, **La Marque du Diable** offre une véritable vision du monde de l'Inquisition et prend pour la circonstance le pari de tenter d'en démonter le mécanisme.
Certes, le résultat est fort surprenant. Car nous sommes face à un film qui ne recule devant aucune outrance (le choix du trio de gueules Herbert Fux, Johannes Buzalski et Reggie Nalder est là pour entériner cette démarche), qui n'évite aucun effet facile (les zooms en champs/contre-champs sur les visages d'Olivera Vuco et d'Udo Kier alors que ce dernier vient la délivrer des griffes de Reggie Nalder) et qui ne cède à aucune concession (les scènes de torture sont certainement parmi les plus crapuleuses vues à l'écran). Tout ceci dans l'unique but de délivrer un message sur les pouvoirs politiques et ecclésiastiques de l'époque. En gros, **La Marque du Diable** se veut un film engagé, en s'appuyant sur le principe du film à scandale, à tel point d'ailleurs qu'il sera condamné à une interdiction totale en France.

L'INQUISITION EN ACCUSATION

Car il est vrai qu'il y a une certaine ambition dans le propos de Michael Armstrong, une ambition qui n'est malheureusement pas toujours évidente. Pourtant, qui mieux que lui a su représenter cette galerie de personnages authentiquement immondes, autant assoiffés de pouvoir que de sadisme, galerie de personnages qui va donner toute sa substance au propos du réalisateur, en le boursouflant à force d'outrance ?
La Marque du Diable doit donc son fonctionnement à ses principaux protagonistes, qui se livrent une guerre de pouvoir interne dont les principales victimes (« cas véridiques », nous annonce un texte en début de film) ont autant d'importance que les trois personnages précités : une nonne contrainte d'attribuer l'enfant qu'elle porte au démon et non au prêtre qui l'a violée, un jeune baron obligé, soit d'admettre la possession et de remettre son argent à l'Église pour être absous, soit de mourir la gorge tranchée et de laisser de toute manière son héritage à ses geôliers, ainsi que deux montreurs de marionnettes.
Ici le pouvoir est représenté par Lord Cumberland (Herbert Lom), que l'on nous présente comme un grand homme de Dieu. Sa venue au village, avec pour but d'éradiquer les êtres vénaux tels que Nalder (jaloux des faveurs accordées à Udo Kier par son maître), lequel, avec son fameux stylet destiné à reconnaître les « marques du Diable », en profite pour condamner selon son bon vouloir les femmes qui se refusent à lui. Inquisiteur modéré et combattant de l'obscurantisme, le personnage de Cumberland va sombrer très vite dans ce qu'il tente de combattre. Voilà en gros pour les représentants de l'ordre ! Il faut aussi évoquer l'avocat à la solde d'Albino, petit être grimaçant, crapuleux et délateur (qui n'hésite pas, pour sauver sa peau, à dénoncer puis à faire lyncher le trop doux Udo Kier) sans oublier l'infâme bourreau sadique et voyeur (il assiste avec une jubilation à peine contenue à la « fameuse » scène où l'avocat se fait crever l'œil par la femme du montreur de marionnettes), qui se fera une joie de prendre la place d'Albino après que celui-ci ait été étranglé par Cumberland. C'est donc une condamnation à tous les niveaux qui est faite de ces êtres, dont les vues professionnelles ne vont pas plus loin que leur fonction initiale. Le bourreau et l'avocat rêvent de condamner des innocents, ce qui serait censé améliorer leur position sociale, Albino rêve d'être Cumberland pour pouvoir continuer à exercer son droit de cuissage, Cumberland rêve d'être lui-même, c'est-à-dire un représentant de Dieu et comme il est impuissant, il ne peut faire autrement que d'appliquer les sentences les plus abominables afin de faire croire, par pur esprit de vengeance, que les sorcières et sorciers existent réellement.

LE RÈGNE DE LA LAIDEUR

La charge est si forte qu'elle oblige une caractérisation approfondie de ces crapules, les rendant toutes charismatiques. On pourrait citer une fois encore l'avocat qui se complaît dans les descriptions des (faux) chefs d'accusation, qu'il récite avec une délectation particulière, mais surtout le personnage de Reggie Nalder qui, dans une des séquences les plus marquantes du film, laisse exploser à l'écran sa cupidité et sa harpe (*« Nous pouvons tout partager, l'argent et les femmes »* déclare-t-il à Herbert Lom, qui vient de le démettre de ses fonctions ; *« je crache sur votre Dieu, je dirais à tous que vous êtes impuissant »* conclue-t-il devant la décision irrémédiable de l'Inquisiteur). Sans forcer les choses, les acteurs se complaisent dans ce que l'homme a de plus bas. Témoins la lâcheté d'Herbert Lom, qui fuit au moment de la jacquerie finale, lâcheté également d'Udo Kier, rendu aveugle par l'amour qu'il porte à son maître, quitte à laisser

accuser celle qu'il aime de sorcellerie, ou de l'avocat qui fait accuser Udo Kier afin de pouvoir régner en maître sur le village après la fuite de Lom.

En substance, **La Marque du Diable** est une peinture extrêmement sordide d'individus aussi inquiétants physiquement que moralement, peinture amplifiée par une indigence cinématographique assez révoltante mais aussi par un pari esthétique peu courant.

C'est que Michael Armstrong a choisi de privilégier le laid pour aller jusqu'au bout de son engagement. Des costumes mal taillés aux barbes de trois jours des personnages, tout est fait pour que la barbarie transpire jusque dans les moindres recoins de l'écran. C'est un hymne à ce que l'humain a de plus sale et de plus nauséeux, comme le prouvent tout au long du film les rictus d'Herbert Fux, les grimaces de Johannes Buzalski ou les sourires sadiques de Reggie Nalder. Coincé entre une musique propre au cinéma d'exploitation (l'idée du thème musical doucereux sera reprise dans le non moins inquiétant **Cannibal Holocaust**) et une volonté d'atteindre une portée politique certaine, **La Marque du Diable** tend finalement vers le film d'horreur pur et dur, où résonne parfois l'écho d'un message anti-ecclésiastique et anti-étatique (voir la révolte finale des paysans).

SADISME ÉPURÉ

Du coup, les scènes de tortures donnent dans la description clinique la plus crasse. Que ce soit cette nonne qui, après avoir été fouettée et écartelée, sera condamnée à avoir la langue arrachée pour l'empêcher de tenir des propos qui risquent de décrédibiliser l'Église, ou le couple montreur de marionnettes (la femme sera « violée » par Cumberland et le mari subira le supplice de la goutte d'eau), chacun bénéficie d'un véritable « suivi » approfondi des rites inquisitoires. À la ténacité des suppliciés répond la variété des tortures. Mais on ressent paradoxalement une retenue dans l'horreur, une retenue dans la complaisance... Qu'importe ! Si l'impact des scènes de barbarie reste encore aujourd'hui intact, nous le devons certainement à une précision particulière dans l'acte lui-même. Bien sûr, nous restons malgré tout dans le domaine du crapuleux et il n'y a pas à chercher ici la poésie du **Sang des bêtes** de Franju. Pourtant on a évoqué jadis le terme de « sadisme épuré » à propos de ce film ; il est vrai que nous n'avons pas affaire à un spectacle gore dans le véritable sens du terme, comme ce fut le cas pour beaucoup de petits produits contemporains, mais à une volonté non dissimulée, malgré tout, de faire oublier les travaux rigolos du brave Hershell Gordon Lewis. Faisant partie de ces films pessimistes au possible, où l'amour ne triomphe pas des bas instincts humains, **La Marque du Diable** n'oublie cependant pas quelques séquences plus calmes comme celle des amourettes entre Udo Kier et Olivera Vuco, sur fond de musique laissant sourdre un futur bonheur déjà compromis. Il y a également une certaine ambition visuelle, comme le montre la jacquerie finale qui, avec sa multitude de paysans décharnés, tend à ramener le film vers un terrain qui se voulait dès le départ le plus proche possible d'événements non fictifs. Ceci étant conforté par l'utilisation du décor naturel d'un village, qui donne à l'ensemble un petit goût d'« authenticité ».

C'est grâce à ces éléments qu'il a semblé intéressant de faire un petit arrêt sur ce produit qui fit hérisser les cheveux de la censure et qui est trop longtemps resté dans l'ombre du **Grand Inquisiteur**. Justice est faite.

Stéphane DERDERIAN

HEXEN BIS AUFS BLUT GEQUÄLT. ALLEMAGNE DE L'OUEST. 1970. RÉAL.: MICHAEL ARMSTRONG ET ADRIAN HOVEN. SCÉN.: SERGIO CASSTNER ET ADRIAN HOVEN. DIR. PHOT.: ERNST W. KALINKE. MUS.: MICHAEL HOLM. PROD.: ADRIAN HOVEN POUR ATLAS FILM INTERNATIONAL GMBH ET HIFI STEREO 70 KG. INT.: HERBERT LOM, UDO KIER, OLIVERA VUCO, REGGIE NALDER, HERBERT FUX... DUR.: 1H36. SORTIE ALLEMAGNE DE L'OUEST LE 19 FÉVRIER 1970.

Photos ci-dessus : Plusieurs exemples des tortures qui sont infligées aux habitants d'un petit village autrichien dans La Marque du diable. Accusée de sorcellerie par Albino, le bras droit d'un inquisiteur, une femme est écartellée par les bons soins de ses hommes de main et une autre est brulée vive sur le bucher en guise d'exemple, devant tous les villageois.

Emprisonné par Albino qui l'accuse d'être le complice d'une sorcière, un homme attend l'heure de son châtiment.

Une femme est arrêtée par les gardes d'Albino pour avoir refusé ses avances.

Un homme se fait crever un oeil pour avoir résisté à l'interrogatoire des hommes de Lord Cumberland.

MAD MOVIES

PETITES ANNONCES

■ Achète absolument tout sur l'acteur-rappeur Will Smith. Photos, posters, magazines Première (n°245), Studio, EF, SFX, Gala..., Interviews, avant-première cinéma et télévision, CD... Gabriel Verza, 18 rue d'Hargeville 78580 Jumeauville.

■ Recherche DVD Zone 1 ST Français, notamment **Dracula** 1931, B. Lugosi, comportant en plus la version espagnole. Gérard au 04 74 21 73 44 *(Eh Géraaaaard ! Il sort en Zone 2 ce mois-ci ton film de vioque, là...).*

■ Collectionneur propose de nbrx titres à prix très bas : **The Convent, L'Horrible invasion, Hurlements 1 à 6, Invasion of the Saucer-Men,** Craignos Monsters... Vaste choix liste contre 2 € en timbres à Yann Israel 21 d allée Gérard de Nerval, Résidence Bellevue, appt 36, 60000 Beauvais.

■ Recherche K7 ou DVD du film **Opération Condor** (Jackie Chan). Tel : 03 81 83 54 30.

■ 1000 K7 VHS à vendre (Prix dégressifs et bas !) : classiques US des années 30-40, bis indonésiens, japonais, français... + anciens numéros de L'Écran Fantastique. Liste sur demande à Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Recherche Encyclopédie de A à Z Marvel Universe numéros 3 et 6. Bon état souhaité. Samy Seraiche, Le logis des Pins, 305 Avenue du Biterrois, Bat A, 34080 Montpellier ou Tel au 06 81 46 01 91.

■ Vds M.M. n°23, 26, 31, 35, 48. Nicolas au 06 03 85 61 35.

■ Recherche en DVD Zone 1 ou 2 **Brazil** désespérément *(Bah... c'est pas super dur à trouver pourtant).* Romain Leclercq. 282 rue St Jaques, 75005 Paris. 06 78 92 14 48.

■ Solde à 2.50 €/pièce les BO suivantes : **Batman, Powaqqatsi** *(toi-même !),* **Basic Instinct** *(et 50 autres titres ok... on zappe un peu, tu nous excuses).* Rajouter 3 € de port forfaitaire. Vds aussi nbrx CD Pop/Rock tous artistes. Liste contre 1 timbre. Emmanuel Brouillet, 8 rue des arts, 92100 Boulogne.

■ Recherche toute affiche de film avec Jackie Chan, ainsi que Chuck Norris, Jean-Claude Van Damme, Michael Dudikoff *(et un p'tit Jeff Speakman, ça te dit pas ?).* Rech aussi l'affiche du film **La Rage du Tigre** de Chang Cheh et celle du film **Le Jeu de la mort 2.** Sébastien Mach, 36 rue Nungesser et Coli, 11 000 Carcassonne. 06 87 28 28 53.

■ Vds grand choix DVD Z1/Z2 de 5 à 20 €, LD de 6 à 20 €, K7 vidéo de 3 à 15 €. Liste sur demande (2 timbres). Prix selon quantité. Port non compris. Ech. possible. Tel : 01 46 20 55 34 (15 à 22 h).

■ Rech. tout sur Angelina Jolie *(nous aussi !),* Tom Cruise, Leonardo Di Caprio, Kirsten Dunst, Jude Law, Mary Kate et Ashley Olsen, Damien Sargue et des magazines de mode de 1985 à 1995 *(on veut bien te filer les nôtres mais les pages lingerie sont un peu en mauvais état...).* Réponse assurée. Elisabeth Guillaume, 5 ter avenue de Jouardin, appt 140, 64100 Bayonne.

■ Rech. livres, DVD, documents, figurines, posters... sur la trilogie **Evil Dead.** Tel : 03 21 29 50 20.

■ Technicien en cinéma, une quinzaine d'expériences en assistanat et en régie propose ses services sur Paris, Franche Comté et Nantes *(tiens ça tombe bien, les chiottes sont bouchées à Mad... Comment ça « j'ai pas compris » ?).* Greg au 06 60 88 92 19.

■ Vds Magazine Ciné Zine Zone consacré à Karine Schubert + VHS de 2 de ses films : **Barbe Bleue, La Punition.** Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez. 65000 Tarbes.

■ Vds VHS (**La Fiancée de Chucky, Candyman, Jaws 2, Robocop, La Maison de l'Horreur, Dark City...**) 6,86 € *(dis donc, c'est précis...)* + Impact, Toxic + Affiches 150x110 (**Apollo 13, Virus**) 23,63 euros + photos 25x20 et cartes 15x10 (séries, acteurs). Morel William, Le Village, 01400 Chanoz Chatenay.

■ Vds Comics : Strange, Titans, Spiderman, X-Men, Hulk, Daredevil, Conan, Nova, RCM, Top BD... chez Lug, Semic, Aredit en vo/vf. Longue liste au 06 13 98 92 93. Prix sympas, réponse assurée.

■ Rech. le téléfilm pilote et la 4ème saison de ***Starsky & Hutch*** *(yeah !!!),* les deux téléfilms de ***Wonder Woman*** + ***Roseanne,*** les deux téléfilms de ***Dossiers brûlants,*** + **Chasseurs d'ombres, Subspecies 3** et **5.** Franck Castéran, 38 rue Delcassé, 82 000 Montauban.

■ Collectionneur propose nombreuses séries TV en vidéo, années 60 à nos jours. Liste disponible contre 3 timbres non collés à 0,46 €. Arnaud Ramousse, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

■ Vds K7 originales (Péplums, Western, Giallo, Horreur, Policiers...) d'anciennes collections (VIP, Carrère, Scherzo...). Frédéric Kuta, 30 bis Rue de Lille, 59136.

■ Vds nombreuses VHS rares, anciens numéros de Mad, E.F., V13 et Starfix ainsi que plus de 300 BOF. Thierry au 02 32 61 20 55.

■ Scénario édité rech dessinateur de BD confirmé pour histoire réaliste, contemporaine avec une pointe de Fantastique. Pas sérieux s'abstenir. Envoyer, svp 2 planches de BD sur hydra@vtx.ch. Réponse assurée. Merci d'avance et bonne chance *(et bien des choses à la p'tite famille hein...).*

■ Vds films : Franco, Giallos, fantastiques, horreur, divers... Rech The Resurrected de Dan O'Bannon, Le Crâne maléfique de Freddie Francis. Jean-Luc au 02 35 21 53 82.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

- Alors, mes deux p'tites couilles, voilà le plan : je rentre par la grande porte, et vous, vous restez dehors à m'attendre sagement. C'est bien compris ?

- Entendu Papa Popaul ! Fais gaffe à ta tête quand même hein...

Les cinq premiers à trouver le titre du film où apparaît ce joli service trois pièces recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du numéro 146 était **King Kong revient** (Corée du Sud/USA - 1976), de Paul Leder. Les cinq gagnants sont : Ludovic Lecomte, Ludovic Girard, Romain Leclercq, Nicolas Dehais et Jean-François Chevalier.

Mad Movies,
Petites Annonces
17 rue Rodier,
75009 Paris.
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

EXHUMÉS DE LA CRYPTE MAD MOVIES, LES NUMÉROS COLLECTORS 27 & 28

13 € L'EXEMPLAIRE, FRAIS DE PORT COMPRIS.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, cochez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** : ■ n°27 ■ n°28
Je règle par : ■ chèque ■ carte bancaire ■ mandat lettre

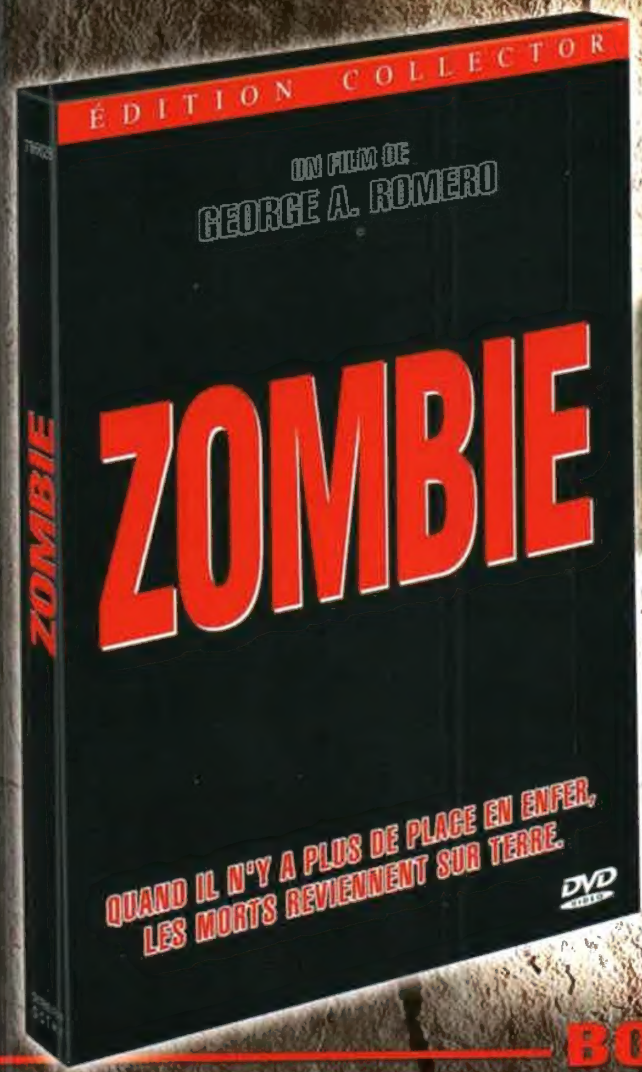
NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
PAYS

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

ÉDITION COLLECTOR 2 DVD

UN CHEF-D'ŒUVRE DU CINÉMA D'ÉPOUVANTE, RÉALISÉ PAR GEORGE A. ROMERO ET SUPERVISÉ PAR DARIO ARGENTO.



BONUS :

DOCUMENT OF THE DEAD : LA TRILOGIE DES MORTS VIVANTS PAR CEUX QUI L'ONT IMAGINÉE (1H30)
LES EFFETS SPÉCIAUX DE ZOMBIE PAR BENOIT LESTANG
LE MONTAGE : LES DIFFÉRENCES ENTRE LES VERSIONS EUROPÉENNE ET AMÉRICAINE
GEORGE A. ROMERO PAR JP PUTTERS, RÉDACTEUR EN CHEF DE MAD MOVIES

SON : VF & VO 5.1 DOLBY DIGITAL dts

EN VENTE PARTOUT

OPENING

Collectionez les 8 cartes postales Eternal Darkness

Disponibles gratuitement dans bars, restaurants, cafes, magasins FNAC, Virgin Megastore, Club Med Gym dans toute la France.

NINTENDO GAMECUBE™

La folie vous guette

ETERNAL DARKNESS
Sanity's Requiem

La vie est un jeu

www.nintendo.fr